



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

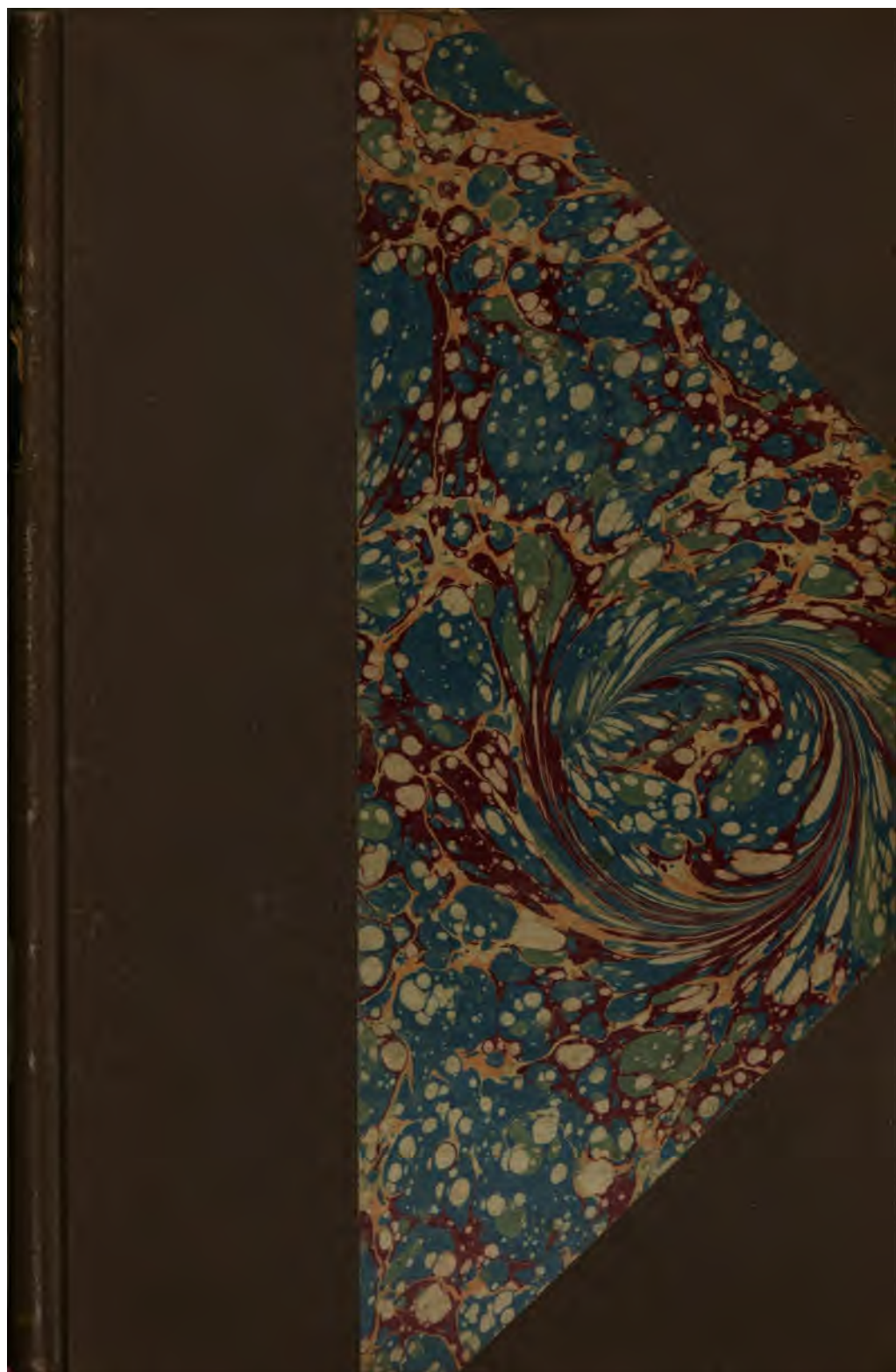
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

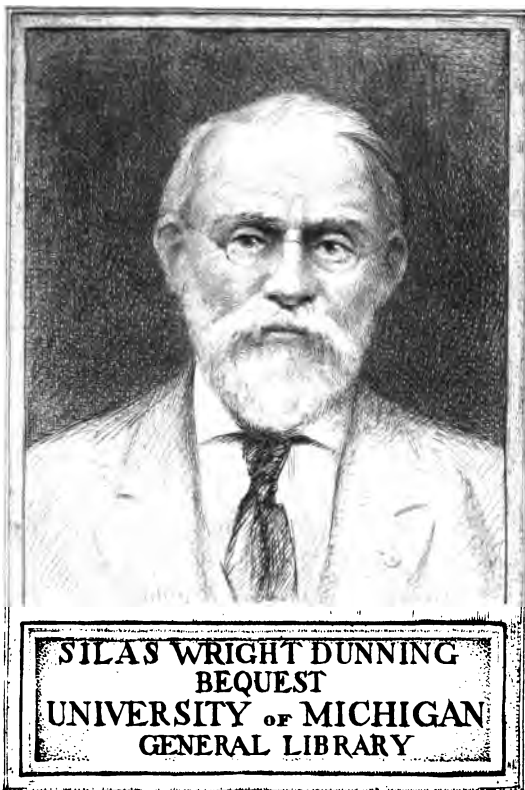
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

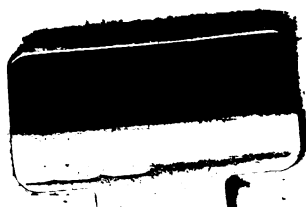
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 pl



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY









HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;
Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME VIII. 1re PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Montmartre, la porte cochère
vis-à-vis la rue du Jour.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques
au Temple du Goût.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

808.2
H668
v. 8



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE

du huitième Volume.

SUITE DES TRAGÉDIES DE SÈNÈQUE.

Voici la fin de notre traduction de Sénèque dont les Tragédies, comme nous l'avons dit, manquaient absolument à la Littérature Française; & nous croirons avoir donné tout ce qu'il est possible de recueillir sur le Théâtre Latin, lorsque nous aurons offert au Public divers fragmens de Poètes dramatiques qui ont été contemporains de

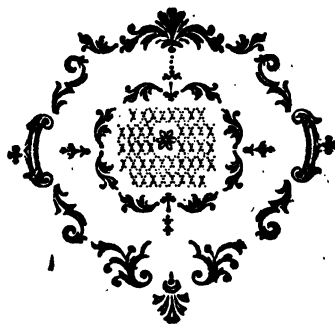
❖ HISTOIRE UNIVERSELLE

notre Auteur, ou qui ont vécu après lui. Ces fragmens ne sont nullement connus, & cette raison est plus que suffisante pour les placer dans cette Histoire que notre but est de rendre aussi complète qu'elle peut l'être : quels reproches n'aurait-on pas à nous faire, si dans quelque-tems on nous présentait des sources dans lesquelles nous aurions négligé de puiser ? Les personnes même qui n'aiment pas les lectures sérieuses, doivent donc nous savoir gré de nos recherches, & d'ailleurs les matières que nous allons traiter incessamment, vont leur offrir une foule de faits & d'anecdotes qui les dédommageront de la sécheresse qu'ils auront pu trouver dans les Anciens. Il est peu d'ouvrages dont les commencemens ne soient ennuyeux, & les champs semés de fleurs, sont presque toujours environnés de terrains secs & arides. L'Histoire de la Scène Française répandra la plus grande variété dans nos Volumes; nous touchons au moment de la commencer, & elle succèdera immédiatement à celle des Tournois qui ne sera pas moins amusante pour nos lecteurs.

A l'égard de Sénèque, nous avons senti que son génie aurait disparu dans les phrases que nous aurions voulu faire, & pour être exacts, nous avons quelquefois mieux aimé être moins élégans. C'est une traduction que nous avons annoncée, non une imitation, & les connaisseurs nous rendront justice,

DES THÉÂTRES. 5

lorsqu'ils voudront nous comparer avec l'original: on a vu que nous n'avons pas même cru devoir affaiblir la hardiesse de quelques-unes de ses idées, mais il faut se souvenir qu'il écrivait sous le règne de Néron, & que c'était toujours lui qu'il avait en vue lorsqu'il voulait peindre un Tyran.





MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

MÉDÉE.

JASON.

CRÉON.

Un Courier.

Une Nourrice.

Chœur de Corinthiens.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE (*seule*).

DIEUX de l'Hymen! ô Lucine, protectrice de
ses faveurs! ô Minerve par qui Tiphys a vu
enchaîner les navires! & toi, Souverain cruel des
mers profondes! toi, Astre radieux qui donnes le
jour à l'univers! Hécate aux trois formes, qui
éclaires les secrets mystères de la nuit! ô toutes
les Déeses ensemble dont Jason attesta la foi, &

DES THÉÂTRES.

toutes celles encore qu'il est permis à Médée d'invoquer ! Cahos de l'éternelle nuit ! Sombre empire opposé au ciel ! Mânes impies ! Maître du Royaume des pleurs ! ma voix vous implore.

Venez, venez, tristes Divinités vengeresses des forfaits ! déployez tous les serpens qui rendent vos chevelures si effrayantes, armez vos mains sanglantes de vos noirs flambeaux, paraissez avec toute l'horreur que vous aviez, lorsque j'entrai dans le lit d'un parjure, donnez la mort à ma rivale, (*Créüse.*) à son père, (*Créon.*) à toute leur race. Je fais à mon infidèle des imprécations plus affreuses encore : qu'il vive, que j'aie la douceur de le voir vagabond dans des villes étrangères, exilé, tremblant, odieux, n'ayant jamais que des *Lares* incertains ; qu'il se désespère de ne plus m'avoir pour femme, qu'il aille mandier l'hospitalité en mercenaire ! C'est trop peu, & pour lui souhaiter le plus épouvantable des maux, que ses enfans lui ressemblent, qu'ils ressemblent à leur mère ! Ma vengeance est certaine, infaillible : j'ai enfanté. Etouffons nos plaintes & nos vaines paroles. Quoi ? je ne braverais point tous mes vils ennemis ? je n'allumerais point des torches pour éclairer la nuit ?

Le Soleil, auteur de ma naissance, le Soleil voit mon opprobre, & ne dérobe point sa lumière au monde ! Assis paisiblement sur son char brillant,

8 HISTOIRE UNIVERSELLE

il continue de parcourir les purs espaces du firmament ! il ne retourne pas aux climats de l'aurore ! il ne rompt pas soudain le jour ! Dieu de la lumière ! prête ce char à ta fille , permets à sa main impatiente d'en guider les brûlantes rênes , j'arrêterai un instant tes coursiers au-dessus de cet Isthme odieux , je consommerai ces rivages , j'unirai les deux mers.

Mais non , il ne me reste plus qu'à suivre cette pompe nuptiale , en tenant moi-même l'épine blanche comme Créüse , il ne me reste plus qu'à égorger mes victimes sur l'autel , après avoir prononcé les prières sacrées. (*On faisait les flambeaux de l'Hymen avec l'aube-épine*). Cherche au moins , ô mon âme ! cherche dans leurs entrailles un moyen de me venger de ma rivale. Si tu n'es pas morte encore , s'il te reste quelque étincelle de ton ancienne grandeur , dépouille-toi des vaines frayeurs d'une femme : sois aussi dure que l'inhospitalier citoyen du Caucase.... L'Isthme va voir à son tour ce qu'ont vu l'Euxin & le Phase. Ma fureur roule dans mon sein des projets de sang , étranges , inouis , des projets qui feront trembler le Ciel & la Terre ; je ne respire plus que blessures , carnage , funérailles que je sèmerai dans ces plaines.... (*Allusion aux membres de son frère Absyrte , qu'elle avait semés , pour que son père en les ramassant , lui donnât le tems de s'enfuir.*) Cette vengeance est trop

douce, ce n'est que celle de Médée, vierge encore; devenue femme & mère, il me faut d'autres forfaits. O colère! saisis-moi, extermine ce que j'abhorre, déploie toute ta rage. Que ma répudiation soit digne de mon hymen : en me séparant de Jason, qu'il ait le sort de mon père, alors que je le quittai pour suivre le volage.... J'ai trop balancé : cette main que me donna le crime, un crime doit m'en dégager.

SCÈNE II.

CHŒUR DE CORINTHIENNES

(*Chantant l'Epithalame de Jason & de Créüse.*)

QUE les Dées du Ciel & celles de l'Onde regardent d'un œil prospère la couche de nos Rois ! que les Peuples se réjouissent de cette grande alliance ! Qu'on immolât d'abord aux Dieux qui portent le sceptre & qui lancent le tonnerre, qu'on leur immole un taureau à la tête superbe & au dos blanc. Lucine aime mieux une génisse sans tache, & dont le front n'ait jamais plié sous le joug. Celle qui enchaîne les mains sanglantes de Mars, qui réunit les Nations guerrières par des traités solennels, & dont l'heureuse corne renferme l'abondance, la Paix, préfère des victimes

TO HISTOIRE UNIVERSELLE

plus tendres. (*La brebis qu'on offrait à la Paix & à la Concorde.*) Toi, qui éclaires les flambeaux légitimes, & dont la main propice fait écarter les ténèbres de la nuit, ô Hyménée ! viens ici, Dieu chancelant & faible, viens avec la couronne de roses qui pare ta tête. Et toi qui précèdes éternellement le jour & la nuit, toujours si tardive aux yeux des Amans, Etoile de Vénus ! montre-nous ta lumière enchanteresse, ta lumière si désirée des mères, & de leurs jeunes brus.

La beauté de notre Princesse efface tout l'éclat des filles de Cécrops, (*les Athéniennes.*) de celles du Taygète, Citoyennes d'une Ville sans murs, & qui s'exercent nues à la lutte, comme les Athlètes, (*les Lacédémoniennes.*) de celles qui se baignent dans l'onde de l'Aonie, & sur les bords sacrés de l'Alphée. (*Les Thébaines.*) Les charmes de l'héritier d'Eson, surpassent ceux du fils de la Foudre fatale, ce Dieu brillant dont le char est traîné par des tigres, (*Bachus. Sémélé sa mère, grosse de lui, voulut voir Jupiter armé de son tonnerre. Elle ne put en soutenir l'éclat, & elle mourut. Jupiter retira son fils de son sein, & le mit dans sa cuisse, d'où il sortit au bout de neuf mois.*) ils surpassent ceux du frère de la plus insensible des Déeses. (*Apollon.*) Les attraits des deux fils de Lédæ, n'approchent point de ceux de l'Amant de Créüse. Puisse, puisse toujours cette belle être la première

DES THÉÂTRES. 11

des femmes, & son époux le premier des Rois !

Au milieu de nos Chœurs, on ne voit briller que l'heureuse fille de Créon ; nous disparaissions auprès d'elle, comme les étoiles devant l'astre du jour, comme le troupeau des Pléiades devant l'éclat étranger de sa sœur ; alors que ses croissans ont rempli leur orbite. Son teint a la fraîcheur de la pourpre qui colore la neige, & des rayons de l'aurore que le Pasteur couvert de rosée voit se confondre avec les traits lumineux de Phébus.

O Jason ! toi qui t'échapes enfin de l'horrible couche de la Princesse de Colchos, qui te dégages de l'amour de cette furieuse dont tu ne pris la main qu'en tremblant, heureux Jason ! enlève maintenant la beauté d'Éolie : pour la première fois, les parens de ta femme feront d'accord avec tes vœux. O jeunes Corinthiens ! livrez-vous à la liberté du chant nuptial ; on vous le permet ; lancez dans vos vers des traits piquans sur l'un & l'autre Epoux ; rarement nos Maîtres nous permettent cette licence.

O Hyménée ! charmant & noble fils de Bachus, il est tems d'allumer tes flambeaux de pin, & d'en faire jaillir les feux solennels ; il est tems de faire éclater les airs folâtres des Poèmes Fescennins. Un silence profond ne doit signaler de pareilles nuits que pour les épouses fugitives des maris étrangers. (*Les Fescennins ou Saturnins, étaient*

12 HISTOIRE UNIVERSELLE

des Vers libres & grossiers que l'on chantait à Rome dans les Fêtes³, dans les divertissemens ordinaires , & principalement dans les noces. C'était surtout dans ces occasions que les Poètes se permettaient le plus d'indécence : delà les mots latins , Fescennina licentia , Fescennina locutio. Voyez ce que nous avons dit de l'origine de la Comédie , dans différens endroits de cet Ouvrage.)

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, sa Nourrice.

MÉDÉE (*entendant chanter l'Epithalame de Créüse.*)

J'EXPIRE : des Chants d'Hyménée viennent de frapper mes oreilles. A peine cependant , à peine encore puis-je le croire : Jason me ferait cet outrage ! Après m'avoir privé de mon Père , de ma Patrie , de mes Etats , il me délaisserait seule dans ces climats étrangers ! L'ingrat oublierait tant de bienfaits , tous les crimes que j'ai commis pour lui ! Croit-il donc toutes mes ressources épuisées ! Incertaine , égarée , furieuse , je ne me replierai pas en mille manières pour me venger !.... Ah ! que n'a-t-il aussi un frère !.... Il a du moins une femme

nouvelle : c'est contre elle qu'il faut diriger mes armes.... Cette punition me suffira-t-elle ? Si les Villes des Grecs, si celles des Barbares connaissent des vengeances que j'ignore, il faut les renouveler. O Médée ! que tes propres forfaits, t'encouragent ; rappelle-les tous, & l'enlèvement du précieux bélier de Colchos, & ce tendre enfant impitoyablement déchiré par sa sœur, & cet objet de funérailles présenté à la poursuite d'un père, & les tristes restes de ce frère innocent, semés dans la mer, & les membres du vieux Pélidas jetés dans une chaudière brûlante. Combien ma main a fait couler de sang ! Je me livrai sans colère à toutes ces horreurs.... Mon amour malheureux m'en donna enfin.... Mais Jason forcé à cet hymen par un Roi puissant, Jason est-il donc si coupable ?... Il l'est sans doute ; ne devait-il pas plutôt offrir son sein au fer de Créon ?... Ressentiment furieux qui m'égare ! prends un peu moins d'empire sur mon ame. Si Jason peut redevenir ce qu'il a été, qu'il vive ; s'il est infidèle, qu'il vive encore ; en me ressouvenant du passé, je ménagerai ce moment de ma bienfaisance..... C'est la faute du seul Créon dont le sceptre orgueilleux a rompu mon hymen ; arraché une mère à ses enfans, anéanti un engagement si solennel & si sacré. Que Créon soit le seul puni, qu'il porte toute la peine qu'il mérite, que son Palais

14 HISTOIRE UNIVERSELLE

soit réduit en cendres. Oui, les rochers de Mallée autour desquels les navires font de si longs circuits, les rochers de Mallée luiront de l'incendie qui va consumer Corinthe.

LA NOURRICE.

Cessez de si horribles menaces, & renfermez ce grand ressentiment dans votre ame. On ne peut se venger de peines semblables, qu'en les souffrant avec patience, & la colère cachée est la seule qui nuise à nos ennemis: toute haine qui s'annonce empêche la vengeance.

MÉDÉE.

Un ressentiment est bien doux, quand il peut prendre conseil & se renfermer: on ne cache point les grandes passions; la mienne m'emporte.

LA NOURRICE.

Arêtez-en l'impétuosité: en gardant le silence, vous aurez encore beaucoup de peine à vous sauver.

MÉDÉE.

La fortune craint les ames courageuses, elle opprime les lâches.

LA NOURRICE.

Le courage n'est louable, que lorsque la vertu le guide.

MÉDÉE.

J'en conviens.

DES THÉÂTRES. 15
LA NOURRICE.

Dans vos revers , tout vous est ravi , jusqu'à l'espérance.

MÉDÉE.

Quand on n'espère plus , on ne doit pas se désespérer encore.

LA NOURRICE.

La Colchide est perdue pour vous ; votre mari vous abandonne , vous avez tout perdu , que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Il me reste Médée , & avec elle , la mer , la terre , le fer , le feu , les Dieux , la foudre.

LA NOURRICE.

Vous devez redouter un Roi.

MÉDÉE.

Mon père le fut.

LA NOURRICE.

Vous ne craignez pas les armes ?

MÉDÉE.

Non , pas même celles des Géans.

LA NOURRICE.

Vous mourrez.

MÉDÉE.

C'est tout mon desir.

16 HISTOIRE UNIVERSELLE

LA NOURRICE.

Fuyez.

MÉDÉE.

Moi fuir ?

LA NOURRICE.

Ne différez plus.

MÉDÉE.

Oui je fuirai : mais je serai vengée.

LA NOURRICE.

Une égale vengeance vous poursuivra.

MÉDÉE.

J'en triompherai.

LA NOURRICE.

Commandez, je vous en supplie, commandez à vos plaintes insensées, finissez vos menaces, calmez votre orgueil & prêtez-vous au tems.

MÉDÉE.

La fortune peut nous ravir tous les moyens ;
jamais elle ne ravit le courage.... Mais qui fait
retentir la porte Royale?.... C'est l'arrogant Créon,
si fier de régir ses Pélasges,



SCÈNE

SCÈNE II.

CRÉON, MÉDÉE.

CRÉON (*bas en appercevant Médée.*)

MÉDÉE, coupable race d'Aète de Colchos, Médée n'est pas encore sortie de mes Etats. Elle enfante quelque crime nouveau : on connaît sa scélératesse ; qui a-t-elle épargné ? qui est sûr auprès d'elle ? Je voulais délivrer le monde de cette peste : les prières de mon gendre m'ont défariné. Je lui fais grace de la vie. Qu'elle parte, qu'elle délivre mes frontières des alarmes qu'elle y répand.... (*Médée s'approche.*) Elle vient fièrement à moi ! son air est menaçant , elle ose m'aborder?.... Gardes , éloignez-la , empêchez qu'elle ne me touche : ordonnez-lui de garder le silence , & qu'elle apprenne enfin à obéir aux Rois.... (*haut.*) Fuis , débarrasse-nous d'un monstre odieux & cruel.

MÉDÉE.

Quel crime , quelle faute me condamne à l'exil ?

CRÉON.

C'est aux femmes innocentes à faire ces questions.

Tome VIII. Part. I.

B

18 HISTOIRE UNIVERSELLE

M É D É E.

Si vous êtes juge, vous devez m'entendre : si vous êtes tyran , il suffit d'ordonner.

C R É O N.

Juste ou injuste , un Roi qui commande doit être obéi.

M É D É E.

Les Empires injustes sont peu durables.

C R É O N.

Va t'en plaindre à Colchos.

M É D É E.

J'y cours , si celui qui m'en a tirée , m'y reconduit.

C R É O N.

Vaine demande : ton Arrêt est prononcé.

M É D É E.

Quand même cet Arrêt serait juste , il ne l'est pas de juger sans avoir entendu les deux partis.

C R É O N.

Entendis-tu Pélias avant de l'avoir jugé?... Mais parle , je veux bien t'écouter.

M É D É E.

Je fais combien il est pénible d'arracher la couronne d'un cœur qui en est plein , avec quelle ardeur ceux qui ont approché d'un sceptre leurs mains superbes , aiment à se livrer à des transports effrénés :

C'est le privilège des Rois, j'en ai fait l'apprentissage dans ma Cour.

Oui, quelle que soit ma calamité présente; exilée, suppliante, seule, abandonnée, affligée dans tous mes sentimens, comme vous Créon, j'ai brillé autrefois, & suis fille d'un grand Roi, petite-fille du Soleil. Toutes les contrées qu'arrose le Phase, tout ce que l'Euxin découvre derrière lui, tous ces climats dont les fleuves abondans vont adoucir les eaux de la mer, tous ceux que redoutent les Amazones du Thermodon, formaient l'Empire de mon père: Auguste, heureuse, ma beauté égalait ma naissance. Ceux que Créon recherche aujourd'hui, recherchaient alors ma main. La fortune rapide & légère m'a ravi mon Trône, & me condamne à l'exil. Confiez-vous désormais à la Royauté qu'un instant anéantit. Les Rois n'ont qu'une propriété majestueuse & sublime que nul accident ne peut leur ravir, c'est de secourir les malheureux, de protéger les supplians, de leur laisser des foyers. C'est le seul trésor que j'aie emporté de Colchos; mes biens, ce sont vos Argonautes que j'ai sauvés, brillante & valeureuse troupe de Héros, l'honneur de la Grèce, le soutien d'Argos, le pur sang des Dieux: par moi vous avez revu cet Orphée qui charme les pierres & entraîne les forêts au son de sa lyre. La conservation des enfans de Lédà est mon ouvrage; je

vous ai fait don des enfans de Borée, (*Calais & Zetzs.*) de ceux de Lyncée dont les yeux perçaient dans l'immensité des vagues de l'Euxin, en un mot, de tous les compagnons de mon infidèle. Je ne vous parle point de lui-même, vous ne me devez rien pour lui; c'est à moi seule que j'en ai fait hommage.

Que Créon m'accuse maintenant, qu'il me reproche tous mes crimes, je les avouerai. On ne saurait m'en imputer qu'un, c'est de m'être embarquée sur le navire (*le vaisseau Argo.*) fatal. Que ma pudeur n'eût point reçu d'atteinte, & que je fusse restée fidèle à mon père, vos plus grands Généraux seraient morts, & la Grèce n'existerait plus. Celui qui devient le gendre de Créon eût été dévoré le premier par les flammes de notre épouvantable Taureau. Quel que soit le sort qui m'opprime, je ne saurais me repentir d'avoir sauvé tant de Rois illustres : vous tenez dans vos mains le prix que peuvent mériter mes fautes. Condamnez une criminelle, si vous le voulez; mais rendez-lui son crime. (*c'est Jason.*) Je suis coupable, Créon, & je l'avoue, mais vous saviez que je l'étais, lorsque fuyant Acaste, je suis venue embrasser vos genoux, & réclamer votre main garante de la fidélité. Je ne vous demande qu'un coin, que le plus humble réduit dans vos Etats : si vous vous obstinez à me bannir de Corinthe,

assignez-moi du moins quelque'endroit retiré sur vos frontières.

CRÉON.

On ne me reproche pas de régir le sceptre en tyran , ni de fouler les misérables. avec un pied superbe ; je le prouve avec assez d'éclat , en me choisissant un gendre fugitif , affligé , glacé de terreur. Mais le fils de Pélidas , Souverain de Thesfalie , reclame la meurtrière de son père , respectable vieillard dont tu déchiras les membres , après avoir surpris la piété de ses filles que tu rendis complices de ta férocité. On peut justifier Jason ; ce sang sacré ne souilla point ses mains ; il ne s'arma point du fer homicide ; il n'a point trempé dans cette exécrationnable barbarie. Mais toi , cruel auteur de tous les forfaits ! toi qui joins la méchanceté de ton sexe , à l'audace du mien ! toi qui ne te ressouvrens pas d'avoir été innocente , fuis de mes terres , purge mon Royaume , emporte avec toi tes simples maudits , délivre mes sujets de la crainte , & va dans d'autres climats fatiguer les Dieux de tes charmes sacrilèges.

MÉDÉE.

Si vous voulez que je fuie , rendez-moi le navire Argo , rendez-moi mon compagnon. Pourquoi fuirais-je seule ? Je ne l'étais pas quand j'ai débarqué sur vos rives. Si vous avez peur des armes

22 HISTOIRE UNIVERSELLE

d'Acaste, bannissez Jason avec moi. Pourquoi cette distinction odieuse entre deux coupables ? C'est à lui , non à moi que j'ai immolé Pélidas : c'est pour lui encore que j'ai abandonné mon père , dérobé la Toison , déchiré mon frère. Ne me rendrez-vous pas coupable encore de tout ce que le parjure enseigne à ses nouvelles femmes ? J'ai commis bien des crimes ; jamais je n'en commis pour moi. *

C R É O N.

Tu devrais être partie : pourquoi ces vaines paroles ? pourquoi ce long délai ?

M É D É E.

J'obéirai , mais je vous demande une grâce : épargnez mes enfans malheureux , ils sont innocens.

C R É O N.

Pars , ils seront reçus dans mon sein.

M É D É E.

Au nom de cet hymen que vous formez , & de l'espoir que vous en concevez , au nom de l'instabilité des Empires , accordez-moi encore un instant ; qu'une mère mourante ait la douceur de donner ses derniers baisers à ses fils.

C R É O N.

Tu cherches à me surprendre par tes fourberies.

MÉDÉE.

Quelle fourberie peut-on craindre dans un moment si court?

CRÉON.

Il n'en faut qu'un au méchant qui veut nuire,

MÉDÉE.

Vous refusez un instant de larmes à une infortunée!

CRÉON.

Eh bien.... je t'accorde un jour.

MÉDÉE.

C'est trop, retranchez-en quelque chose, & je pars.

CRÉON.

Si tu n'es sortie de l'Isthme, quand le Soleil nous ramenera la lumière, ta tête m'en répondra.... Mais la Cérémonie m'appelle, & ce jour consacré à l'Hyménée demande mes prières & mes vœux.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

OL'AUDACIEUX, celui qui le premier fendit l'onde perfide sur une frêle barque, qui voyant la terre s'éloigner, osa s'abandonner à la fureur des Autans, qui traversant les flots dans une course

24 HISTOIRE UNIVERSELLE

incertaine , confia ses jours à de faibles planches , & suivit une ligne imperceptible entre la vie & la mort ! (*Imitation de ce bel endroit d'Horace : illi robur & as triplex &c....*)

On ne connaissait pas encore les Astres. Tous ces corps lumineux qui enrichissent le firmament , n'étaient d'aucun usage. La navigation n'était arrêtée ni par les Hyades pluvieuses , ni par la Chèvre d'Olène , ni par le Char voisin du Pôle , que mène & suit à pas lents le vieux Bootès. Zéphir & Borée n'avaient point encore de noms. (*La Chèvre d'Olène était la Chèvre Amalthée qui nourrit Jupiter auprès du fleuve Olène , & qui devint une constellation.*)

Ce fut Typhis qui ne craignit pas d'étendre ses voiles sur la vaste mer , & d'imposer de nouvelles loix aux vents , qui tantôt déploya toutes les toiles , & tantôt n'en arbora qu'une partie pour saisir l'haleine du Nothus , (*vent du midi.*) qui donna de la sûreté aux antennes en les fixant quelquefois au milieu , & quelquefois en les attachant à l'extrémité du mât , alors que l'avidé Nautonnier désire tous les souffles qui font trembler le faisceau de lin. (*Typhis fut le premier Navigateur & le Pilote du Navire Argo que Jason monta pour aller faire la conquête de la Toison d'or.*)

Nos pères ont vu les siècles de candeur , ces âges heureux où la fraude était ignorée. Ils restaient paisiblement sur leurs côtes , & vieillissaient

dans leurs champs. Riches avec peu, ils ne connaissaient que le produit de leurs semences.

Les pins de Thessalie unirent des mondes que la nature avait si bien distingués : la mer fléchit sous la rame, & l'Empire de Neptune ; cet Empire que nous ne devons pas craindre, nous inspira bientôt les plus vives alarmes. Par combien de tourmens a été punie l'audace de ce funeste Argo ! Quelle fut la terreur de ceux qui le montaient, quand deux monts orgueilleux retentirent autour de lui d'un éclat pareil à celui de la foudre, quand les vagues élançées jusqu'au Ciel, lui dérobèrent la vue du firmament ! (*Ces deux monts étaient les Symplégades que franchirent les Argonautes, & où la poupe de leur navire fut fracassée. Ils traversèrent ce dangereux parage, n'ayant pour guide qu'une Colombe qu'ils lâchèrent en avant d'après l'avis de Phinée.*) L'audacieux Typhis en pâlit, le gouvernail échapa de ses mains, la lyre d'Orphée resta engourdie sous ses doigts mourans. Argo lui-même perdit la voix. (*Là carène de ce vaisseau parlait & rendait des oracles, parce qu'elle était faite de bois de Dodone dont les chênes étaient prophétiques.*)

La Vierge du Pélore faisant aboyer tous les monstres qui forment sa ceinture, répandit l'épouvante dans l'ame de tous ces Héros. (*Scylla fille de Phorcys, & changée en monstre par Circé à qui Glaucus l'avait préférée. Scylla eut tant d'horreur*

26 HISTOIRE UNIVERSELLE

d'elle-même, qu'elle se précipita dans un gouffre de la mer de Sicile : le bruit des flots qui dans cet endroit vont se briser contre les rochers, a fait imaginer aux Poètes que c'étaient les aboyemens de cette infortunée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est point de passage plus dangereux que celui qui est entre ce gouffre & celui de Carybde : delà, le proverbe : craignez de tomber de Carybde en Scylla.)

Les cruelles enchanteresses de la mer Ausonienne (*les Sirènes.*) les séduisirent par leur fatale harmonie, les engagèrent dans de nouveaux périls, & le fils de Calliope qui répétait leur douce mélodie sur sa lyre, contraignit presque ses compagnons à suivre leurs chants trompeurs. (*Orphée.*)

Eh ! quel était le but d'une si pénible course ? Une Toison d'or, & Médée plus cruelle, plus redoutable encore que les flots en courroux, Médée, digne prix de la première Navigation.

La mer est donc asservie à nos loix : Argo merveilleux ouvrage de Minerve, Argo n'est plus le seul navire dont les Rois fassent mouvoir les rames : bien d'autres vaisseaux encore sont lancés sur l'onde, nous reculons toutes nos limites, nous allons bâtir des Villes dans des contrées nouvelles, & le monde que nous ouvrons ne laisse plus personne en sa place. L'Indien va boire l'onde de l'Araxe ; les Perses, celle de l'Elbe & du Rhin.

Il viendra un tems, éloigné encore, où l'Océan

DES THÉÂTRES. 17

offrira la dernière retraite de l'univers, où la terre sera couverte dans toute son étendue, où Thétis nous présentera de nouveaux mondes, où Thulé (*l'Islande.*) ne sera plus à l'extrémité de notre globe. (*C'est ici le fameux passage de Sénèque, qui annonce la découverte de l'Amérique connue plus de 1200 ans après. Il semble aussi que ce même morceau est une prophétie des guerres passées & présentes.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

REINE! où fuyez-vous si rapidement? Arrêtez : pourquoi cette colère, cette fougue impétueuse?... O Ciel! jamais dans ses cruelles Orgyes, la Ménade remplie du Dieu qui l'inspire, ne franchit avec plus de fureur les neiges du Pinde, ou les côteaux de Nyssa. Plus emportée, plus égarée encore, ma pupile a tous les traits de la rage dans ses regards. Comme son visage est enflammé! Quel mouvement dans sa respiration!.... Elle crie, le ressentiment lui arrache des larmes.... Elle fourit... sa passion prend toutes les formes. Elle s'arrête,

28 HISTOIRE UNIVERSELLE

elle menace, elle écume, elle se plaint, elle gémit. Où tombera l'orage qui pèse sur son cœur ? Sur qui réalisera-t-elle ses menaces ? Qui sera écrasé du flot de sa colère ? Elle s'exhale.... Ce n'est pas un crime facile, ordinaire, qu'elle médite. Elle va se surpasser elle-même : j'ai reconnu ses anciens transports. Elle apprête quelque chose de grand, d'horrible, d'impie ; je vois le caractère de la fureur. O que les Dieux rendent mes alarmes vaines !

MÉDÉE (*sans faire attention à ce que dit sa Nourrice.*)

Malheureuse Médée ! mesure ta haine sur ton amour, elle sera digne de toi. Quoi ! je verrais tranquillement ces nouveaux flambeaux d'Hyménée ! Je laisserais échapper ce jour sollicité avec tant de bassesse, accordé avec tant de peine !.... Tant que la terre restera en équilibre dans l'air, que le monde conservera l'ordre des saisons, que les sables de la mer seront innombrables, que le jour suivra le Soleil, & les Etoiles la nuit ; tant que l'Ours sera attaché au pôle glacial, que les fleuves porteront le tribut de leurs ondes à l'Océan, ma fureur ne cessera de s'accroître & de poursuivre ma vengeance, Scylla & Carybde qui vont engloutissant les vagues d'Aufonie & de Sicile, les fournaises menaçantes de l'Etna qui oppresse le plus énorme des Géans, (*Encelade.*) les torrens

les plus rapides, les mers les plus orageuses, les écueils de l'Euxin, l'incendie le plus dévorant, rien n'est capable d'ébranler mon ame, ni d'arrêter le cours de ma colère. Je renverferai, je détruirai tout.... Mais Jason me délaisse parce qu'il redoute Créon & les armes d'Acaste!.... Le véritable amour n'est-il donc pas au-dessus de toute crainte? Je veux qu'il ait été contraint de se prêter à cet hymen; du moins il pouvait m'en parler, rechercher encore une fois mon entretien.... Il ne l'a pas osé.... L'ingrat! il n'a pas daigné demander seulement à son beau-père de m'épargner l'affront de l'exil, il n'a pas daigné me procurer la douceur de donner les derniers baisers à mes enfans.... Je ne me plains pas du peu de tems que j'ai su gagner: j'en aurai de trop. Je ferai, je ferai en ce jour une action dont la mémoire sera immortelle, je fatiguerai les Dieux de mes imprécations, je remuerai toutes les Puissances.

LA NOURRICE.

Ma Maitresse! rappelez votre raison que vos malheurs égarent, calmez vos esprits.

MÉDÉE.

Je me calmerai, quand j'aurai enséveli sous mes ruines tout ce que j'abhorre. Il faut que tout s'anéantisse avec moi. Il est doux, en périssant, d'entraîner les autres dans sa perte.

Si vous persistez , voyez-donc tout ce qui vous menace. Il est bien dangereux d'attaquer ceux qui ont la force en main.

S C È N E I. I.

J A S O N , M É D É E.

J A S O N (*bas.*)

O DESTIN toujours cruel ! ô fortune qui m'est toujours contraire ; soit que tu fasses grace , soit que tu pardonnes ! Combien de fois les Dieux m'ont suscité des remèdes pires que mes maux ! En restant fidèle à Médée , Créon me donnait la mort : pour obtenir la vie , je deviens parjure. Ce n'est pas la crainte qui me force de déférer aux vœux de Créon , c'est l'amour paternel en alarmes : en refusant Créüse , mes enfans & leur mère étaient égorgés avec moi. O Justice sainte ! si tu résides encore au Ciel , j'invoque & j'atteste ta Divinité : mes enfans l'ont emporté dans mon cœur. Médée elle-même , la féroce , la barbare Médée les eût préférés aussi à son époux.... Mais la voici : ma vue la rend plus furieuse ; elle porte la haine sur son front , le ressentiment se peint dans tous ses traits.

MÉDÉE.

Vous le voyez, Jason ! on m'exile. Il n'est pas nouveau pour moi de changer de demeure, mais la raison qui m'en fait changer aujourd'hui est nouvelle. J'avais coutume de fuir pour vous, & c'est vous maintenant qui me chassez de vos foyers. Où voulez-vous enfin que je porte mes pas ? sur le Phaxe, à Colchos, dans les Etats de mon père, dans ces plaines jonchées des membres du malheureux Absyrte ? Quel climat me désignez-vous ? quelle mer faut-il que je parcoure ? Est-ce l'orangeux Euxin sur lequel j'ai ramené à la Grèce tous ses Héros, en suivant mon Amant à travers les écueils des cruelles Symplégades ? Me reléguez-vous dans l'humble Iolchos, dans les champs de Thessalie, dans toutes ces contrées dont je me suis fermé la route, en l'ouvrant pour vous ? Parlez : vous m'exilez & ne m'indiquez point le lieu de mon exil. Allons néanmoins, ainsi l'ordonne le gendre de Créon : j'y consens ; aggravez ma peine ; je l'ai bien mérité. Que la Royale colère de Créüse déploie toute sa rigueur sur une rivale, qu'elle fasse gémir mes mains sous le poids de leurs chaînes, quelle me précipite dans la ténébreuse horreur de quelques gouffres ; mon supplice sera trop doux encore....

Cœur ingrat ! tu as perdu la mémoire de ce Taureau qui lançait des torrens de flammes, de ces

32 HISTOIRE UNIVERSELLE

alarmes que t'inspira une Nation féroce, de ces affreux dangers que tu courus, en attaquant les troupeaux d'Aète, de cette grêle de traits que tu vis pleuvoir sur toi, alors que je fis disparaître ces nouvelles moissons de combattans qui s'entr'égorgèrent sous tes yeux? Tu ne te souviens plus de ce bélier de Phryxus, l'unique but de tant de peines; de ce monstrueux dragon à qui pour toi seul je fis connaître le sommeil; de mon frère qu'ont déchiré mes mains, de tous les attentats qui suivirent ce crime que l'amour enfanta; des Péliades dont j'aveuglai la tendresse, & que je forçai de déchirer leur père qui ne devait plus revivre?

En cherchant une terre étrangère, je me suis bannie de mon Royaume.

O Jason! par l'espoir qui te lait d'être père encore, par ces nouveaux foyers qu'on te donne, par tant de monstres que je t'ai soumis, par mes mains qui pour toi n'ont jamais épargné les crimes, par tes craintes qui ne sont plus; par le Ciel & la Terre, témoins de notre hymen, prends pitié de moi. Heureux maintenant, montre-moi du retour; je t'en ai donné l'exemple dans tes infortunes. De tant de richesses que mes Ancêtres avaient ravies de l'extrémité de l'Inde, & qui trop abondantes pour tenir dans leur Palais, sont employées à décorer nos bois, je ne voulus en fuir
avec

avec toi, je ne voulus rien emporter que les membres d'Absyrte; encore c'était pour mon Amant. Je t'immolai ma patrie, mon père, mon frère, ma pudeur: voilà ma dot, rends-la moi, quand tu me chasses. (*Il faut que les Peuples de la Colchide aient fait des navigations bien longues, & qu'ils aient vaincu des Peuples fort riches, puisqu'ils possédaient tant de trésors. Pline raconte que les appartemens de leurs Rois étaient d'or, les poutres & les colonnes, d'argent. Strabon parle de leurs richesses avec la même admiration. Delrius.*)

J A S O N.

Créon qui vous abhorre, voulait vous donner la mort: vaincu par mes prières, il croit vous faire grace en vous exilant.

M É D É E.

Je pensais que l'exil était un supplice; je me trompais, je vois que c'est une faveur.

J A S O N.

Oui, fuyez tandis que vous le pouvez encore; arrachez-vous de ces lieux: la colère des Rois est toujours à craindre.

M É D É E.

Vous me donnez ce conseil? C'est obliger Créüse: vous chassez une rivale odieuse à ses yeux.

Tome VIII. Part. I.

C

J A S O N.

Est-ce à Médée à me reprocher mes amours ?

M É D É E.

Je te reproche encore tes crimes & ta perfidie.

J A S O N.

Quels crimes ?

M É D É E.

Tout ce que j'ai fait.

J A S O N.

Il ne me restait plus qu'à me voir imputer tous vos attentats.

M É D É E.

Ce sont les tiens : oui , le crime est à celui qu'il fert. Dût l'univers entier me traiter d'infâme , c'est à toi à me défendre contre l'univers , à toi seul à soutenir mon innocence.

J A S O N.

La vie est un supplice , quand on méprise la main de qui on la tient.

M É D É E.

Pourquoi garder un bien , lorsqu'on rougit du bienfaiteur ?

J A S O N.

Ne dompterez - vous jamais ce cœur intraitable ? Vos enfans n'opéreront - ils pas enfin ce prodige ?

MÉDÉE.

Je les abdique, les abjure, les défavoue.... Créüse
donnerait des frères aux enfans de Médée!

JASON.

Elle est Reine, son éclat rejaillira sur eux, elle
sera l'appui des enfans de malheureux exilés.

MÉDÉE.

Que la fortune les en garantisse! que le Ciel
leur épargne l'horreur de voir leur sang auguste
confondu avec un sang si vil, & les petits-fils du
Soleil alliés à la race de Sisyphé! (*Créon était fils
de Sisyphé, ce fameux scélérat si connu par la pierre
qu'il roule éternellement au Tartare.*)

JASON.

D'où vient cette obstination cruelle à vouloir
nous perdre tous deux?..... Partez, éloignez-
vous.

MÉDÉE.

Créon lui-même a été sensible à mes prières.

JASON.

Qu'exigez-vous de moi? Parlez.

MÉDÉE.

J'exige tout, jusqu'au crime.

JASON.

Deux Rois m'observent. (*Alcasse & Créon.*)

M É D É E.

Médée seule est plus redoutable que tes deux Rois ; luttons contre eux , laisse agir mon courage , Jason sera le prix de la victoire.

J A S O N.

Les maux ont lassé mon ame. Vous-même , craignez la fortune , vous en avez souvent éprouvé la rigueur.

M É D É E.

Je porte dans mon sein la fortune toute entière.

J A S O N.

Acaste vous poursuit , Créon vous tient dans ses mains.

M É D É E.

Viens avec moi les fuir tous deux. Je n'exige point de toi que tu t'armes contre ton beau-père ; non , Médée ne veut pas que tu sois souillé du sang de ton allié : sauve ton innocente , & fuis avec ta femme.

J A S O N.

Comment résister à deux ennemis si puissans ? comment braver les armes de deux Peuples si belliqueux ?

M É D É E.

Joins à ces Peuples qui t'épouvantent , & les Pelasges & les Guerriers de Colchos commandés par Aëte lui-même ; je saurai les terrasser.

J A S O N.

Non, les sceptres m'inspirent trop d'effroi.

M É D É E.

N'est-ce pas plutôt celui de Créon que tu ambitionnes ?

J A S O N.

Terminons cet entretien; sa longueur pourrait nous rendre suspects.

M É D É E.

Souverain des Dieux! fais retentir le tonnerre dans toute l'immensité de l'Olympe, lance la foudre, dispose la flamme vengeresse, ébranle le monde, fais éclater les nuages, ne choisis point ta victime, & frappe indifféremment ou Jason, ou Médée. Qui de nous deux que tu choisisses, c'est une tête criminelle, & ta main ne se trompera pas.

J A S O N.

N'écoutez-vous jamais la raison, & votre imagination est-elle égarée sans retour? Si le Palais de mon beau-père vous offre quelque ressource dans vos peines, parlez & j'accomplirai vos vœux.

M É D É E.

Mon cœur a toujours dédaigné les faveurs des Rois, tu le fais, & je ne veux que mes enfans; ils feront les compagnons de mon exil; je répandrai

38 HISTOIRE UNIVERSELLE

mes larmes dans leur sein; Phymén que tu formes
te donnera d'autres fils.

J A S O N.

Je voudrais vous en faire le sacrifice; la pitié
s'y oppose, & Créon, tout Roi qu'il est, Créon
me les demanderait envain. Je ne vis que pour
eux; c'est la seule douceur que je goûte dans mes
peines, & l'on m'arracherait plutôt le jour, que
de me détacher d'eux.

M É D É E (*bas.*)

Comme il les aime! que je suis heureuse! je les
tiens enfin. Il m'a découvert l'endroit sensible de
son cœur.

(*haut.*)

Jafon! avant de les quitter, permettez-moi du
moins de leur faire mes adieux, de leur donner
mes derniers embrassemens.... Je vous parle à
vous-même pour la dernière fois. Oubliez tout ce
que vient de se permettre un ressentiment dont
je n'étais point la maîtresse, rappelez-vous tout
ce que j'ai fait pour vous: que les transports de
ma colère ne laissent aucune trace dans votre ame,

J A S O N.

Tout est effacé: la seule grace que je vous de-
mande, c'est de vous modérer, c'est de calmer
cette chaleur qui vous enflamme. Le calme est le
baume des maux. (*il sort.*)

MÉDÉE.

Il est parti.... me quitter ainsi ! oublier sitôt tout ce que je puis faire ! perdre avec autant de facilité le souvenir de tous mes crimes, m'échaper !.... Tu ne m'échapperas jamais. Anime-toi, Médée ! recueille toute ta puissance , rassemble tous tes charmes. Le fruit de tes attentats , c'est de ne regarder rien désormais comme un crime.... Il ne m'est plus facile de tromper ; mais on me craint.... Attaquons le perfide par un moyen si violent , que nul mortel ne l'ait jamais redouté.... Oui, redoublons d'audace ; entreprends , ô Médée ! entreprends tout ce que tu peux , tout ce que tu ne peux pas faire. O ma fidèle Nourrice ! compagne de mes infortunes , de mes déplorables aventures , seconde le projet de mon désespoir. Il me reste une robe , présent du Ciel , ornement de la Colchide , donné par le Soleil à mon père , comme le gant de sa naissance ; il me reste un collier étincelant de diamans & d'or , avec des pierres , ancienne parure de ma tête.... Il faut que mes enfans en fassent l'hommage à Créüse , mais je saurai auparavant , je saurai leur communiquer une vertu nouvelle.... Invoquons Hécate , préparons un sacrifice funèbre , érigeons des Autels , & que ce Palais retentisse de l'éclat de la flamme.



SCÈNE II.

CHŒUR.

Les incendies rapides, les vents déchaînés, les traits homicides sont bien moins redoutables qu'une femme que l'on délaisse, alors qu'elle aime & hait à la fois. Elle est plus effrayante que les orages formés par l'Auster, que le Danube qui renverse les ponts & se déborde dans les champs qu'il ravage; que le Rhône quand il se précipite dans la mer profonde, que les torrens qui tombent de l'Emus dont le printems dissout les neiges.

Le feu de l'amour que la colère anime, est un feu aveugle qui ne saurait être régi, qui ne souffre aucun frein. Il fait braver la mort, il fait voler au milieu des épées nues.

O Dieux! modérez la fureur de Médée: grace pour le Héros qui soumit la mer. Mais hélas! le Roi de l'humide Empire est furieux d'avoir été vaincu par Jason.

Le jeune téméraire (*Phaëton.*) qui osa conduire le char éternel de son père, Icare perdit la route divine, & fut dévoré par ce même feu qu'il répandit dans les airs.

On peut, sans hasard, prendre une route frayée, & se confier au sentier fréquenté par les générations

précédentes : on se perd quand on a l'audace de passer les limites sacrées de la nature.

Neptune a puni tous ceux qui ont osé dépouiller le Pélion de son ombrage , monter sur des navires orgueilleux , pénétrer à travers des rochers effrayans , franchir les abymes profonds , attacher leurs cables à des côtes barbares , ravir l'or des climats étrangers : ils ont provoqué la mer , & la mer s'en est vengée. Le premier Navigateur a laissé son gouvernail à des mains moins habiles. (*Euphémus qui , comme Typhis , n'avait pas été instruit par Minerve.*) Jetté sur un rivage étranger , loin du Royaume de son père , il est enterré sans pompe & confondu avec les ombres les plus viles. Depuis la mort de son Roi , l'Aulide qui en conserve la mémoire , l'Aulide retient dans son port les Carènes des Grecs. (*Ce fut dans ce port qu'ils se rassemblèrent pour aller assiéger Troye , & ce fut là que les Dieux demandèrent le sang d'Iphigénie.*)

Le fils de Calliope , dont la lyre harmonieuse suspendait le cours des torrens , faisait taire les vents irrités , attirait les bois sur ses pas , Orphée n'a-t-il pas été déchiré dans les champs de la Thrace ? Sa tête abattue n'a-t-elle pas flotté sur les tristes ondes de l'Hébre ? N'a-t-il pas enfin passé sans retour le Styx qu'il avait déjà franchi , Alcide a triomphé du fils de Neptune , malgré toutes les formes qu'il savait prendre, (*Périclémène , fils de*

42 HISTOIRE UNIVERSELLE

Nélée: Neptune son aïeul lui avait donné le pouvoir de se transformer comme il voudrait, mais il ne put échapper à Hercule qui le tua au moment où il venait de se métamorphoser en Aigle, selon quelques Auteurs, ou en mouche selon quelques autres.) Alcide a terrassé les enfans de Bérée: (Dèthès & Calais.) Il a donné la paix à la Terre & à l'Olympe, il a ouvert l'Empire de Pluton, & retenu sur l'Océan, il s'est vu dévoré par les flammes, consumé par le venin du Centaure, présent de sa nouvelle épouse. Ancée est tombé sous les coups d'un sanglier cruel. (Roi d'Arcadie, & l'un des Argonautes. Un de ses Esclaves lui prédit un jour qu'il ne boirait plus de vin; Ancée se moqua de cette prédiction, & se fit apporter, sur le champ, une coupe pleine de vin. Avant qu'il en bût, l'Esclave ajouta qu'il y avait encore du chemin de cette coupe à sa bouche, & en effet, on vint au même instant l'avertir que le sanglier de Calydon ravageait sa vigne: aussitôt il jette son vase, court à l'animal qui fond sur lui & le tue.) L'impie Méléagre poignarde ses oncles, & périt lui-même de la main de sa mère. (Atthée. Voy. Tom. VII, Part. seconde, p. 317.)

Tous ces mortels ont mérité le trépas. Sous les yeux d'Hercule dont le bras n'a pu le sauver, le tendre Hylas n'a-t-il pas aussi perdu la vie dans l'onde paisible de l'Ascagne! (Petit ruisseau de Mysie sur le bord duquel il fut enlevé par les Nnyades

(Sortes de sa beauté.) Allez maintenant, Héros magnanimes ! allez braver les mers, tandis qu'un faible ruisseau suffit pour finir vos jours. Idmon, malgré l'oracle que lui annonça son destin, Idmon est englouti par un serpent. Mopfus s'est éclairé sur le sort des autres & si aveugle sur le sien, Mopfus expire sur les sables de Lybie & regrette ses Pémates qu'il ne verra plus. *(Idmon & Mopfus étaient Argonautes.)*

Si ce Mopfus ne s'est point trompé dans ses prédictions, la punition attend encore ses téméraires compagnons. L'époux de Thétis sera exilé ; Nauplius dont les feux trompeurs doivent être funestes à Mycènes, sera enseveli dans une mer profonde : *(Roi d'Eubée, qui voulant venger la mort de son fils Palamède, alluma des feux sur le promontoire de Capharée, pour y diriger les vaisseaux de Mycènes & les y faire échouer.)* frappé de la foudre, le fils d'Oïlée *(Ajax.)* sera puni pour son père, la femme de Phécée pour son époux. Pélias lui-même qui avait ordonné la conquête de la toison, Pélias mis en pièces, a été jeté dans une chaudière brûlante. Mais, ô Dieux ! vous avez assez vengé la mer ; Jason fut forcé de la parcourir : faites grace à ce Héros.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA NOURRICE *seule.*

Je tremble, je frissonne, une grande calamité se prépare. Dieux! avec quelle rapidité la vengeance s'accroît, s'enflame & s'augmente! J'ai déjà vu cette furieuse attaquer les Divinités, entraîner le Ciel. Ce qu'elle médite aujourd'hui doit être bien plus horrible. A peine Médée est-elle entrée dans son funeste sanctuaire, qu'elle a déployé toute la puissance de ses charmes, révélé à la lumière tout l'odieux trésor de ses enchantemens dont la vertu cachée, mystérieuse, horrible, était redoutable à elle-même. Elle touche de la main gauche tous ces venins sacrés, elle invoque toutes ces pestes que forment les sables de la Lybie brûlante, tous les monstres que produit le Taurus hérissé d'une neige éternelle. (*Les simples vénéneux & les serpents : Médée avait réuni dans son cabinet tous ces végétaux & ces animaux malfaisans.*) Attirée par son pouvoir vainqueur, une nuée de reptiles effrayans sort de ses sombres retraites & s'avance en rampant. Un serpent traîne lentement son volume monstrueux & se recourbe en mille replis immenses,

Il developpe les trois dards de sa langue , & cherchant des yeux l'endroit où il pourra lancer la mort, il s'arête soudain à la vue de l'enchanteresse, resserre ses anneaux, grossit son corps en le ramassant & s'endort.... » Ces monstres sont trop peu pour mon ressentiment, s'écrie Médée, & je dédaigne ces viles ressources que la terre me présente. C'est dans le Ciel qu'il faut chercher mes venins; il est tems de m'élever au-dessus des enchantemens vulgaires. Faisons descendre le serpent céleste étendu parmi les astres comme un vaste torrent, & dont les replis vont toucher deux autres monstres. « (*Les Constellations d'Hélicé & de Cynosure. L'une guidait les navigations des Grecs, l'autre celles des Tyriens.*)

*Namque Helise Graios, Tyrios Cynosura per altum
Dirigit.*

» Je veux qu'Ophiucus ouvre enfin ses mains qui pressent cet horrible serpent, & qu'il lui laisse épancher tout son venin. « (*Ophiucus ou Ophicus est la Constellation qui paraît étouffer le serpent, & que les uns disent être Esculape, d'autres Hercule, Prométhée, &c.... Les Latins l'appellent Anguineus, le Serpenteaire.*) » Je veux attirer Python qui ne craignit pas d'attaquer deux Divinités. « (*Python était un serpent d'une grandeur prodigieuse que la terre engendra de son limon après le déluge de Deucalion,*

46 HISTOIRE UNIVERSELLE

Juno. l'envoya contre Latone l'une des Concubines de Jupiter, & celle-ci fut contrainte de se jeter dans la mer où Neptune fit paraître l'Île de Délos qui servit de retraite à cette fugitive. Dans la suite, Apollon tua ce même serpent à coups de flèches, & ce fut en mémoire de cette victoire qu'il institua les jeux Pythiens Il mit la peau de l'animal sur le trépied où lui, ses Prêtres & ses Prêtresses s'afféaient pour rendre ses oracles.) » Je veux avoir cette hydre » domptée par Hercule, & qui soudain réparait » ses pertes par elle-même. Viens aussi, vigilant » Dragon de Colchos que mes mains ont assoupi. «

Tous ces monstres accourent à sa voix. Elle rassemble ensuite les simples les plus mortels, ceux que l'Eryx enfante dans ses rochers, (*Promontoire de Sicile.*) ceux que produit sur sa cime glaciale le Caucaïe teint du sang de Prométhée, ceux qu'on trouve chez les Mèdes armés de carquois, chez les Parthes légers; ceux dont les Arabes empoisonnent leurs flèches, ceux que les nobles Suèves recueillent dans les forêts d'Hercynie, (*Peuples d'Allemagne voisins du Danube.*) ceux que fait naître la végétation du printemps, ceux qui affligent les bois à la fin de l'automne, & que la neige resserre en les couvrant; toutes les plantes dont les fleurs donnent la mort, tous les sucs funestes, Médée les reconnaît & les touche. C'est l'Athos d'Émonie, (*la Thessalie.*) c'est le Pindé

altier qui lui ont fourni ces poisons cruels. Elle-même armée d'une faux sanglante, en a coupé l'herbe tendre encore sur les côtes du Pangée, sur les bords escarpés du Tigre, auprès du Danube, sur les plages arides où l'onde tiède de l'Hydaspe va déposer ses rubis, sur ceux du Bétis dont les pierres ont donné le nom au lieu qu'il arrose, & qui va se jeter si languissamment dans la mer Hespérienne. (*Les grenats d'où cette partie de l'Espagne a été appelée Grenade. Le Bétis si fameux dans l'antiquité, est le Gualdavis. Farpabe.*) Elle moissonna les unes de ces plantes à la clarté du jour, les autres dans des nuits ténébreuses.

Elle vient d'en ramasser les graines avec ses doigts enchantés, d'y répandre le venin de ses serpens, d'y mêler le sang des oiseaux impurs, le cœur du triste hibou, les entrailles toutes vivantes d'une Chauve-souris. (*ou d'une Chouette.*)

Tels sont ses coupables préparatifs : elle y joint la flamme active, le froid paresseux de la glace, & à ce magique appareil, elle ajoute des paroles encore plus redoutables. J'entends sa voix effrayante; elle arrive à grands pas, elle crie; ses premiers sons font déjà trembler le monde.



SCÈNE II.

MÉDÉE.

JE vous invoque, ô Peuple des ombres ! Dieux de la mort ! aveugle cahos ! ténébreux Erèbe ! tristes habitans des antres liés aux rives du Tartare ! O fameux criminels ! suspendez vos supplices , accourez à ce nouvel hymen. Ixion ! abandonne ta roue , & reviens sur la terre ; Tantale ! bois enfin l'onde du Pirène ; Sisyphé ! affranchis-toi de ton éternel rocher ; filles de Danaüs ! laissez vos inutiles tonneaux , j'ai besoin de tous vos bras. Astre de la nuit ! prends ton vêtement le plus lugubre , arme de menaces tes trois visages. C'est pour toi , ô Hécate ! c'est pour toi que je détache ma chevelure flottante , que les pieds nus , je parcours les bois solitaires , que je fais jaillir l'onde de la concavité des nuages , que j'abaisse les mers , que je contrains l'Océan de replier ses vagues dans ses grottes profondes : c'est par moi que l'univers dont je confonds les loix , a vu briller en même-tems le soleil & les étoiles , que les deux Ourfes se sont plongées dans les eaux , en dépit du destin , que l'ordre des saisons a été interverti : mes charmes ont su changer les étés en printems , les printems en rigoureux hivers : j'ai réduit tous les torrens
du

du Phase en faibles ruisseaux, toutes les bouches de l'impétueux Danube en fable stérile. J'ai fait taire les flots, j'ai rendu la mer furieuse sans le secours des vents. Par le commandement de ma voix, un Palais environné de bois, a perdu son ombrage. Mes enchantemens ont ébranlé les Hyades tremblantes.

Hécate ! viens assister à mes sacrifices, il en est tems. C'est pour toi que je forme ces guirlandes sanglantes entrelacées neuf fois par les replis de ce serpent qui fut l'un des membres de Typhée si redoutable à Jupiter. (*Neuf est le nombre mystérieux de Pythagore. Le Géant Typhée n'avait pour membres que des serpens.*) Ce sang est celui du perfide Nessus expirant. Ces cendres sont celles de l'Oëta ; elles ont recueilli tout le venin d'Hercule. Ce rison est celui de la vindicative Althée, sœur tendre, autant que mère impie. Ces plumes viennent d'une Harpie, alors qu'elle fuyait Zethès & se cachait dans son antre désert. Voici les plumes encore des oiseaux du Stryphale, teintes du sang du monstre de Lerna..... J'entends le bruit désiré. (*Il y a dans le texte cette exclamation Grecque ai, ai qui se trouve aussi dans Euripide. C'est un bruit qu'on faisait derrière le Théâtre pour inspirer la terreur aux spectateurs.*) Je reconnais mes trépieds, la Déesse propice les ébranle. Je vois l'agile char de la Déré des carrefours, (*la Lune.*) non celui qui

brille au Ciel, quand ses croissans sont pleins; mais ce visage triste & pâle qu'on lui voit, quand les charmes menaçans des Thessaliens la font descendre du Ciel. Voilà la seule clarté que je veux, voilà l'horreur qu'il faut maintenant offrir à la terre. O Dictynne! signale encore ton arrivée propice en y mêlant le bruit de l'airain de Corinthe. (*sur nom que Diane daigna prendre de Dictynne l'une de ses compagnes. Elle fut aimée de Minos, & mise depuis au nombre des immortelles.*) Je t'érige un Autel de gazon que je teindrai de sang; je t'allume un feu nocturne avec ce tison ravi d'un bûcher. C'est pour toi que je tourne ma tête, à la manière des Corybantes; que je prononce des prières sacrées, en m'inclinant le front; pour toi que prosternée en terre, comme dans les sacrifices funèbres, cette bandelette noue mes cheveux épars; que j'agite cette branche trempée dans l'onde du Styx; que me découvrant le sein, comme une Ménade, je me percerai le bras avec ce couteau sacré; que mon sang coulera sur cet Autel. Prépare-toi, ô ma main! prépare-toi à tenir ce glaive, à répandre un sang plus cher....

(*Elle se perce le bras.*)

Je me suis percée, la libation coule.... Si je te fatigue de mes vœux, pardonne, ô fille de Persée! Jason, le seul Jason est la cause de toutes mes supplications. Détrempe de venin la robe

de Créüse , & quand elle en sera couverte , qu'à l'instant même , elle se sente dévorée. Ce diamant jaune renferme un feu caché ; c'est un présent du criminel qui ravit la lumière céleste , de l'habile Prométhée qui m'en montra l'usage : voici encore une flamme que le soufre environne , & que Vulcain m'a donnée ; voici des débris de la foudre , arrachés du corps de Phaëton mon allié ; voici des restes de la Chimère. J'ai conservé ces feux du gosier de notre Taureau , (*celui de Colchos.*) & ce fiel de Méduse qui possède toute sa vertu.

O Hécate ! féconde mes verins de toute ta puissance ; allume de ton souffle divin les semences de toutes mes flammes. Imperceptibles à la vue , qu'elles aillent pénétrer les corps ; que leur chaleur s'insinue dans le cœur & dans les veines ; que les nerfs en soient imbibés , que les os en soient fumans ; que les cheveux de ma rivale brûlent avec plus d'activité que ses flambeaux d'hymen....

Mes vœux sont exaucés : j'entends le triple abolement de l'audacieuse Hécate , & son disque funèbre me montre son effrayante lumière.

Le mystère est accompli

(*à sa Nourrice.*)

Appelle mes enfans ; il faut qu'ils portent mes présens à Créüse.... (*elle leur donne la robe & les diamans.*) Allez , ô sang d'une malheureuse mère !

52 HISTOIRE UNIVERSELLE

allez, mes fils ! tâchez que ces dons vous rendent favorable votre Reine & votre belle-mère ; volez & revenez promptement recevoir mes derniers baisers.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Où l'amour furieux entraîne-t-il cette sanglante Ménade ? à quel excès va-t-elle se porter ? la colère endurecit ses traits ; le mouvement superbe & fier de sa tête , semble menacer le Roi. Qui la prendrait pour une exilée ! son visage est enflammé.... La pâleur efface son teint ordinaire.... Comme elle change subitement de couleur !.... que sa démarche est incertaine & rapide !... C'est une tigresse dont on a dérobé les petits , & qui parcourt tous les bois du Gange.... Médée ne fait réprimer ni sa colère , ni son amour. L'un & l'autre la conduisent. Quelle foudre nous prépare-t-elle ?.... Quand cette horrible habitante de Colchos abandonnera-t-elle les champs des Pélasges ! Quand délivrera-t-elle le Roi & son Royaume des alarmes qu'elle leur inspire ! Hâte-toi , ô Phébus ! hâte-toi de terminer ta brillante carrière ! ô nuit ! succède à la lumière , & fais paraître l'astre de Vénus , dérobenous ce jour que nous redoutons.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COURIER, LE CHŒUR, LA NOURRICE,
MÉDÉE, JASON.

LE COURIER.

C'EN est fait, tout est anéanti, Corinthe n'est plus, le Roi & sa fille sont réduits en cendre.

LE CHŒUR.

Par quels horribles artifices...

LE COURIER.

Par des présens!

LE CHŒUR.

Des présens!

LE COURIER.

J'en suis confondu, & après l'évènement même, la chose me semble à peine croyable.

LE CHŒUR.

L'incendie est-il arrêté?

LE COURIER.

Il ravage le Palais par l'ordre de Médée; tous ces pompeux édifices sont renversés, on tremble pour la Ville.

LE CHŒUR.

Et l'eau n'éteint point les flammes ?

LE COURIER.

Par une autre calamité, l'eau donne une nouvelle activité au feu ; elle l'augmente au lieu de l'éteindre ; Médée le conduit.

(*Médée paraît.*)

LA NOURRICE (à Médée.)

Arrachez-vous enfin de la demeure de Pélopos ; précipitez vos pas , fuyez.

MÉDÉE.

Moi ? si j'avais fui , je reviendrais jouir de ce spectacle , assister à ce lien conjugal.... Tu te ralentis , ô mon ame ! suis , suis le cours de ton heureuse fureur. Cette vengeance que tu goûtes , est trop faible encore. Me contenter d'avoir ravi la femme à Jason , c'est l'aimer encore ! Cherchons une punition moins commune , étouffons la nature , bannissons le remord , la vengeance qui vient d'une main pure est trop douce , appesantissons-nous sur la colère , relevons notre langueur , oublions mes violences passées. Il faut que tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour semble piété. Ce n'était-là que le prélude de mon ressentiment ; de quel grand exploit les mains d'une Vierge timide étaient-elles capables ? Je suis Médée à présent ; mes malheurs ont agrandi mon génie. Je m'applaudis d'avoir

déchiré mon frère, d'avoir ravi à mon père la toison fatale, égorgé le vieux Pélis par la main de ses filles : ô vengeance ! fournis-moi de nouvelles victimes ; mon bras a fait son apprentissage , il ne tremblera pas. Sur qui tombera ma colère ? quels sont les traits dont j'accablerai mon perfide ? mon ame médite je ne fais quoi de féroce , & qu'elle n'ose encore s'avouer. Insensée ! je me suis trop hâtée : oh ! pourquoi l'objet de ma haine n'a-t-il pas des enfans de sa nouvelle épouse !.... Mais ceux que je lui ai donnés sont de Créüse encore.... Oui, ce genre de supplice me charme ; je conçois un forfait important.... il faut l'exécuter. O vous qui fûtes mes enfans ! portez la peine de votre père.... L'horreur saisit mon ame, tout mon corps tremble, mon cœur palpite, ma colère s'évanouit, la mère succède à l'épouse : qui ! moi ! faire couler le sang de mes fils innocens ! Bannissons cet excès de rage. Quel est le crime de ces infortunés ?.... Leur crime est d'être nés de Jason ; un crime plus grand encore est d'être sortis de Médée : qu'ils meurent, ce ne sont plus mes enfans.... qu'ils meurent ! eux ! mon sang ! ils ne sont pas coupables !.... mon frère l'était aussi. Pourquoi trembler ? d'où viennent mes pleurs ? que me veut cette alternative de haine & d'amour ? Je sens dans mon ame le flux & le reflux dont l'Océan bouillonne ; j'y sens tous les combats que se livrent

deux vents en discorde; la colère en chasse la tendresse qui la chasse à son tour.... que l'amour l'emporte : ô vous que j'ai portés ! ô vous , ma substance ! unique consolation d'une Maison détruite, accourez dans mes bras, confondez-vous dans mon sein , restez à votre mère.... Mais le cruel presse ma fuite & mon exil, il me les enlève , il vient les arracher de mes mains , pleurans , gémissans. En mourant pour mes baisers , qu'ils meurent aussi pour les siens. Oui , ma haine se renouvelle , elle reprend toute sa rage : mon ancienne Erynnis redemande ma main : tu m'entraînes , implacable colère ! Pourquoi mon flanc n'a-t-il pas été aussi fécond que celui de la superbe fille de Tantale ! (*Niobé.*) que ne me vois-je entourée comme elle de quatorze enfans ! ma stérilité diminue ma vengeance. Mais j'ai deux fils , c'en est assez pour apaiser mon père & les mânes de mon frère.... Où me précipite la troupe des Furies qui m'obsèdent ! quelle fera leur première victime ? qui recevra d'abord les coups de leurs torches enflammées ? qui accableront-elles de leurs flambeaux sanglans ?.... Voilà un serpent énorme que leurs fouets animent , & qui se replie en sifflant. A qui Mégère en veut-elle avec cette poutre cruelle ? quelle est cette Ombre aux membres épars , aux traits mutilés , qui s'avance ? Dieux ! c'est mon frère ; il me demande vengeance ; il l'aura. Mais

ô cruel Absyrte ! offusque mes yeux maternels de la funèbre clarté de tous ces flambeaux , déchire , brûle mon cœur ; voilà mon sein ouvert à toutes les Furies.... Mon frère ! je te tiendrai lieu de Déités vengeresses , laisse-les retourner chez les Mânes , je me suffis ; abandonne-moi à moi seule ; tiens , voilà ma main , voilà le fer , voilà les victimes que je donne à tes mânes....

(*On entend le bruit de Jason qui arrive avec des soldats pour s'emparer de Médée.*)

Quel tumulte soudain frappe mon oreille !..... j'apperois des armes , on prépare ma ruine..... Puisque j'ai déjà commencé le carnage , gagnons la terrasse de ce Palais : suis-moi , ma compagne fidèle ! je saurai t'enlever avec moi de cet odieux séjour.... Courage , ô ma vengeance ! c'est à la face des Peuples qu'il faut perdre ma vertu , c'est au grand jour que je dois signaler ma main.

SCÈNE II.

JASON à la tête de ses soldats , MÉDÉE.

J A S O N.

SUJETS fidèles qui pleurez votre Roi & sa fille , accourez ! saisissons l'auteur de leur mort. Ici , ici , braves Corinthiens ! apportez tous vos traits , renversez cette terrasse.

M É D É E (*du haut de la terrasse.*)

J'ai recouvré mon sceptre de Colchos , & mon frère , & mon père , & la toison fameuse : je suis redevenue Reine ; ma virginité ravie m'est rendue. O Divinités propices ! ô jour de fête ! jour d'hymen ! je suis criminelle , mais je ne suis point vengée , & ma vengeance est dans mes mains..... j'hésite encore !.... pourquoi ? je le peux.... ma haine expire de nouveau , le repentir....

(*Elle se ranime & tue un de ses enfans.*)

Il n'est plus !.... quelle horreur ! j'en rougis. Qu'ai-je fait , malheureuse !.... malheureuse , sans doute ; mais mon repentir est vain , je l'ai tué. Malgré moi , j'en ressens la plus grande volupté.... cette volupté s'accroît , mais il y manque une chose ; Jason ne m'a pas vue faire , je n'ai rien fait , & j'ai perdu ce crime dont il n'a pas été spectateur.

J A S O N à ses soldats.

La voyez-vous ? comme elle avance sur le penchant de la terrasse ! lancés vos feux sur elle , quelle tombe consumée par elle-même.

M É D É E (*lui jettant son fils qu'elle vient de tuer.*)

Fais les funérailles de tes enfans , je te charge de leur ériger un bûcher : c'est un soin que j'ai pris moi-même pour Créon & pour sa fille ; tiens reçois celui-ci. L'autre aura le même sort sous tes yeux , & je te le rendrai de même.

J A S O N.

Par toutes les Divinités, par nos fuites communes, par la sainteté de notre hymen, pardonne au moins à cet infortuné ! si quelqu'un est criminel, c'est moi, perce mon sein, dispose de ma tête.

M É D É E.

Non, c'est le cœur de ces enfans que tu aimes, & pour qui tu trembles ; c'est lui seul que ce fer percera. Vois. (*Elle tue le second enfant.*) Va maintenant, superbe ! recherche les lits des Vierges, & abandonne les mères.

J A S O N.

Poursuis le cours de tes horreurs, je n'ai plus de grace à te demander, sinon de m'assassiner moi-même.

M É D É E.

Jouissons de mon ouvrage lentement, avec délicates ; laissons un libre cours à ma satisfaction : ce jour est à moi, je veux l'employer.

J A S O N.

O monstre ! extermine-moi, je t'en conjure.

M É D É E.

Tu m'implores ! j'ai réussi & je triomphe. Ma haine ne pouvait rien espérer de plus. Ingrat Jason ! relève sur moi tes yeux humides. Reconnais-tu ta femme !.... Voilà comme j'ai coutume de fuir.

(*Elle paraît montée sur un char.*)

Tu vois la route que le Ciel me présente ; ces dragons vont guider mon char dans les airs.

(*Elle lui jette le second enfant.*)

Reçois , perfide ! reçois ton second fils , & moi , je me dérobe dans ces nuages.

J A S O N.

Oui , parcours l'espace du firmament , tu me prouves qu'aucun Dieu ne l'habite.

La dernière Scène de cette Tragédie est remplie de traits que l'on admire en frémissant , & que l'on ne retrouve point dans Corneille qui a traduit la plus grande partie de la *Médée* de Sénèque. C'est à lui qu'il doit ces Vers :

Souverains protecteurs des loix de l'Hyménée ,

Dieux ! garans de la foi , &c.

Et vous troupe savante en noires barbaries ,

Filles de l'Achéron , &c.

Apportez-moi du fond des antres de Mégère

La mort de ma rivale , &c.

(*Acte Premier , Scène VI.*)

Ce *moi* qui a paru si sublime à Boileau , appartient au Poète Latin , ainsi que la Scène II^e du II^e Acte , & presque toute la III^e du III^e.

Où me renverrez-vous si vous me bannissez ?

Irai-je sur le Phacé , &c.

Il est aisé de fuir , mais il n'est pas facile

Contre deux Rois aigris , &c.

Il aime ses enfans , ce courage inflexible ,

Son faible est découvert , &c.

L'Auteur Français a même copié quelque chose des enchantemens de Médée, mais il a eu le bon esprit de supprimer la description Géographique des Pays d'où cette furieuse fait venir ses poisons. C'était le goût du siècle de Sénèque qui avait puisé ce morceau dans le *VII^e Livre des Métamorphoses d'Ovide*. Rousseau est beaucoup moins diffus & bien plus sublime dans la Cantate où il dit en parlant de Dircé,

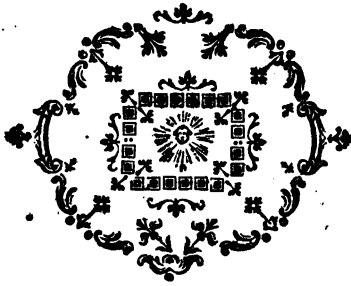
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare
Les parques, Némésis, &c.

Virgile est encore fort au-dessus de Sénèque quand il décrit les funestes présages de la mort de Didon.

On trouvera aussi des ressemblances entre le *V^e Acte Latin* & le *V^e Acte Français*, mais encore une fois, Corneille n'a osé s'approprier quelques idées qui lui ont paru révoltantes. La Médée de Sénèque a un raffinement de barbarie qui, dans ce tems-là sur-tout, aurait fait horreur au Théâtre. A ce vice près, qu'on lise sans partialité la Tragédie dont nous offrons la traduction, qu'on la compare à celle d'Euripide, dont nous avons donné l'analyse dans la *deuxième Partie du second Vol. p. 232, & suiv.* & l'on conviendra que dans une infinité d'endroits, Sénèque l'emporte de beaucoup & sur l'Auteur Grec qui lui a servi de modèle, & sur ceux auxquels il en a servi

62 HISTOIRE UNIVERSELLE

à son tour. Il y a dans cette Pièce-ci moins de déclamation que dans les autres , & conséquemment moins d'ornemens superflus. Le Dialogue en est plus serré , l'action plus rapide , & l'esprit y est quelquefois remplacé par le sentiment.





AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

THYESTE.	CASSANDRE.
CLYTEMNESTRE.	EURYBATE.
LA NOURRICE.	ELECTRE.
EGYSTE.	STROPHIUS.
Chœur d'Argiennes.	Chœur de Troyennes.
ORESTE, Personnage muet.	PYLADE, Personnage muet.
AGAMEMNON.	

La Scène est à Argos.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE THYESTE.

J'AI quitté le ténébreux séjour de la mort, je
fors du fond du Tartare, & je ne fais si cette
terre ne m'est pas encore plus odieuse. Je fuis

64 HISTOIRE UNIVERSELLE

les Dieux des Enfers, & je fais fuir ceux du Ciel. Mon ame frissonne, & l'horreur agite mes membres : je revois les foyers de mon père.... & ceux de mon frère. (*Atrée.*) Oui, le voici cet ancien portique de Pélops : c'est dans ce Palais que les Rois des Pélasges sont inaugurés, & qu'on ceint leurs têtes du diadème sacré ; c'est ici le trône qu'ils occupent lorsqu'ils ont en main leur sceptre superbe. Là, s'assemble le Sénat, là, on célèbre les festins.... Je veux retourner au Ténare : ne vaut-il pas mieux encore habiter le lac des pleurs, voir le gardien du Styx élever en fureur ses trois têtes noires, Ixion attaché à sa roue rapide qui le fait tourner sur lui-même, Sisyphé faire les plus inutiles efforts pour retenir son rocher, Prométhée servir d'aliment éternel à l'insatiable vautour, mon Aïeul (*Tantale.*) dévoré par la soif au milieu des ondes qui viennent jouer sur ses lèvres & dont il ne peut saisir une goutte ? affreuse punition du repas qu'il donna aux Dieux. Hélas ! que de peines ! cet Aïeul cruel attira sur sa race ! combien l'urne de Minos a vu sortir de coupables de notre sang ! Thyeste les surpasse tous en crimes, & mon frère me surpasse moi-même : je suis plein de mes trois enfans ensevelis en moi. J'ai dévoré mes entrailles ; ce fut le forfait du destin, je l'ignorais, je suis innocent : mais un véritable attentat a souillé mon nom : un Dieu m'ordonne

m'ordonne d'entrer dans la couche de ma fille ; cet ordre ne m'inspire aucune horreur , & j'y obéis sans remords ; (*l'Oracle d'Apollon fit entendre à Thyeste qu'il devait jouir des faveurs de sa fille Pélopieia , & lui promit que s'il en avait un enfant , cet enfant le vengerait d'Atrée. Pélopieia donna en effet le jour à Egyste qui devint l'amant de Clytemnestre & l'assassin d'Agamemnon fils d'Atrée.*) j'ai possédé tous mes enfans , & forcée par les destins , voilà que ma fille porte dans ses flancs un fils digne d'un tel père. J'ai fait rétrograder la nature , j'ai confondu le père avec l'aïeul & l'époux , mes enfans avec mes petits-fils , le jour avec la nuit. Mais enfin après la mort de mon frère & la mienne , les Oracles tardifs & douteux vont s'accomplir. Ce Roi des Rois , ce Chef superbe de tant de Généraux , Agamemnon qui a couvert les mers de l'Asie de mille carènes ; heureux vainqueur de Troye , il revient après la dixième moisson , offrir sa tête au fer de sa femme , & ce Palais teint de mon sang , le fera encore de celui d'Atrée. Je vois les glaives , les haches aux deux tranchans , dont les coups redoublés vont mettre Agamemnon en pièces. Tous les crimes s'avancent , la perfidie , le meurtre , le carnage. On prépare le festin Royal. O Egyste ! la cause qui t'a fait naître approche. C'est la vengeance. D'où vient cette timide honte qui baisse ta tête ?

66 HISTOIRE UNIVERSELLE

Ta main est tremblante , & ton cœur indécis !
peux-tu si longtems te consulter , t'affliger , t'in-
terroger si ton projet est juste ? Regarde ta mère ,
tu ne balanceras plus..... Mais pourquoi cette
nuit a-t-elle la longueur des nuits de l'hiver ?
Quelle puissance retient au Ciel toutes ces étoiles
dont les feux devraient être éteints !.... Ah ! c'est
ma présence sans doute qui retarde le Soleil. Dieu
brillant ! rends le jour au monde.

SCÈNE II.

CHŒUR D'ARGIENNES.

O FORTUNE ! quelles trompeuses faveurs tu
donnes aux Souverains ! comme tu places toujours
tes plus rares bienfaits sur le penchant des préci-
pices ! jamais le sceptre ne goûte un repos bien
pur ; il n'est pas un jour sur lequel il puisse compter.
Une peine n'est plus , une autre peine vient fatiguer
les Rois , & toujours de nouvelles tempêtes viennent
assaillir leurs ames : les vagues ne sont pas plus fré-
quentes sur les sables de Lybie , l'Euxin malgré son
voisinage du Pôle glacial , & lorsque le Boote fait
briller son char au Ciel , l'Euxin n'est pas plus ora-
geux que les Cours. (*la Constellation du Bouvier.*)

Dieux ! comme la roue de la Fortune précipite
les chûtes des Princes ! les malheureux ! ils veulent

qu'on les craigne.... ils tremblent quand on les craint : leurs nuits sont pleines d'alarmes , le sommeil vainqueur des chagrins , le sommeil ne se répand pas dans leur sein. Quelles forteresses sont inaccessibles au crime , aux armes impies ? Ah ! la vertu , la pudeur , la fidélité conjugale n'habitent point les Palais. On y voit plus souvent la triste & sanglante Bellone , les Furies qui suivent les superbes , & qui se plaisent dans le séjour de la puissance , séjour pompeux qu'un instant fait rentrer dans la poudre. Eh ! sans les armes même sans la perfidie , tout ce qui est trop grand s'affaîsse par son propre poids , la fortune se trouve accablée sous sa charge. Les Autans qui enflent trop les voiles , leur sont funestes , les tours qui se perdent dans les nuages , en sont plus horriblement battues de l'Auster , les forêts qui donnent le plus d'ombrage , voyent leurs chênes antiques se briser , les hautes montagnes sont frappées de la foudre , les plus grands corps présentent plus de surface aux blessures , & le chasseur néglige les cerfs vulgaires , pour s'attacher au bois le plus rameux. La Fortune se prête éternellement à la ruine de ce qu'elle a le plus élevé. La médiocrité est bien plus durable. Heureux qui confondu dans la foule , vit paisible après avoir arrêté son bâtiment dans une rade sûre , & qui craignant la haute mer , ne s'éloigne pas trop de la rive !

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, LA NOURRICE.

CLYTEMNESTRE (*bas.*)

QUE me veut cette importune raison qui me rend indécise & flottante ? Je me suis ôté à moi-même le parti le plus honnête. Pure autrefois, je pouvais garder la couche de mon époux, & signaler ma fidélité en défendant son sceptre. J'ai perdu ce droit : vertu, gloire, foi conjugale, j'ai tout anéanti, & je n'ai plus cette pudeur qui ne revient plus alors qu'elle a été flétrie. Laissons donc flotter les rênes, donnons l'essor à ce cœur égaré ; le crime offre toujours le sentier facile à d'autres crimes. Parcourons les infidélités, les perfidies des autres femmes : où l'aveugle amour ne les précipite-t-il pas ? De quoi n'est pas capable la main d'une marâtre ? qui ignore le fer, le poison de la Vierge du Phaxe, qui vint aborder sur nos côtes, avec un navire de Thessalie ? L'épouse de Ménélas n'a-t-elle pas suivi son Amant à Pergame ? C'est ma sœur, & je suis timide encore au nom d'exil, de fuite & d'amant !... Non, non, je dois la surpasser.

LA NOURRICE.

Reine d'Argos ! noble fille de Lédæ ! quel dessein secret formez-vous ? de quelle résolution hardie votre cœur altier est-il plein ? vous gardez le silence , mais votre ressentiment est répandu tout entier sur votre visage. Quelle que soit votre pensée , n'en pressez point l'exécution : ce que ne peut la raison , le tems l'opère toujours.

CLYTEMNESTRE.

Je suis dans un état trop cruel pour n'attendre mon remède que du tems. Mon cœur impatient est dévoré de trop de flammes , le ressentiment & la crainte m'aiguillonnent tour - à - tour ; la jalousie augmente mon supplice , (*elle était jalouse de Cassandre qui était échue en partage à Agamemnon.*) un honteux amour assujettit mon ame à son joug , il me défend de m'en arracher , & au milieu de tant de mouvemens qui me déchirent , ma vertu ravie , subjuguée , anéantie par Egeïste , se révolte contre ma passion nouvelle. Je suis dans une agitation effroyable , mon cœur est comme un navire que le vent & le flux se disputent , qui ne fait auquel des deux il doit céder. J'ai abandonné le gouvernail , & je suis à la merci de la colère , de l'espérance ; je suivrai leur cours ; quand le cœur est une fois égaré le meilleur guide , c'est le hasard.

70 HISTOIRE UNIVERSELLE

LA NOURRICE.

C'est le guide des téméraires.

CLYTEMNESTRE.

Que peut-on faire de mieux dans les malheurs extrêmes?

LA NOURRICE.

Votre faute est impénétrable, si vous pouvez avoir de la patience.

CLYTEMNESTRE.

Elle a été éclairée de tous les regards des courtisans.

LA NOURRICE.

Vous avez honte de cette faute, & vous en méditez une autre?

CLYTEMNESTRE.

C'est une absurdité de vouloir qu'on s'arrête dans le cours des crimes.

LA NOURRICE.

On se rend plus malheureux quand on en fait d'autres; on augmente sa crainte.

CLYTEMNESTRE.

Souvent le fer & le feu font de meilleurs remèdes que les tiens.

LA NOURRICE.

Emploie-t-on d'abord ces moyens extrêmes?

DES THÉÂTRES. 71

CLYTEMNESTRE.

Oui, quand on est aussi malheureuse que moi.

LA NOURRICE.

Que le nom sacré de l'hymen vous ramène à vous.

CLYTEMNESTRE.

Je pourrais revoir un époux qui me délaisse depuis dix ans !

LA NOURRICE.

Pensez aux enfans qui vous unissent à lui.

CLYTEMNESTRE.

Je pense au flambeau nuptial qu'il a fait luire pour Iphigénie, à la parole qu'il a si bien tenue à Achille, à la fidélité qu'il me garde.

LA NOURRICE.

Le sang d'Iphigénie a délivré la flotte des Grecs, & renversé Ilion.

CLYTEMNESTRE.

O honte ! moi, fille de Tyndare, j'ai enfanté pour fournir un sacrifice lustral aux vaisseaux des Doriens. Ah ! mon cœur se retrace cette couche nuptiale de ma fille, & cet hymen digne de la race de Pélops : je vois encore un père dénaturé, sacrificateur odieux, la tête penchée sur l'autel. Quel hymen, juste Ciel ! Calchas lui-même fut épouvanté de son Oracle, le foyer se retira devant

72. HISTOIRE UNIVERSELLE

mon sang qui coulait. O maison horrible dont les forfaits surmontent sans cesse les forfaits anciens ! pour avoir des vents , pour avoir la guerre , il a fallu plonger un couteau dans le sein de ma fille !

LA NOURRICE.

Les Dieux l'avaient ordonné , puisque soudain l'on vit les mille carènes enfler toutes les voiles.

C L Y T E M N E S T R E.

Non , ce ne sont pas les Dieux qui ont favorisé la course de cette flotte criminelle , c'est l'Aulide qui la vomit de ses ports. Cette guerre impie , commencée sous de tels auspices , n'eut pas un plus heureux cours. Esclave d'une captive , mon infidèle époux la garde , la refuse impitoyablement à son père , s'enrichit encore des dépouilles de ce vieillard malheureux , & son cœur impur brûle pour cette fille sacrée , malgré les menaces de l'indomptable Achille , malgré le respect qu'il devait avoir pour les Oracles du Dieu dont elle était la Prêtresse. (*Chryséïs.*) Impitoyable pour nous , tendre pour ses captives , il sacrifie la Grèce à sa passion , il voit sans s'émouvoir la peste qui dévore les Grecs ; (*Apollon en suscita une pour venger son Prêtre de l'enlèvement de sa fille.*) au milieu de ce ravage , Agamemnon tranquille & vaincu sans ennemi , Agamemnon s'abandonne à la mollesse dans les bras de son amante , se ménage

de nouvelles amours , & afin que son lit ne soit jamais privé de maîtresses étrangères , il ravit encore Briséis à Achille ; il la ravit des mains de ce héros.

Et voilà l'ennemi de Pâris ! à présent même , percé d'un nouveau trait , adorateur de la Prophétesse Troyenne , époux de cette esclave , gendre de Priam , le vainqueur d'Illion ose ainsi reparaître à mes yeux. C'est trop de patience , animons-nous , commençons les hostilités , saisissons-nous des crimes avant lui ; attendrai-je qu'une Phrygienne régisse le sceptre déposé dans mes mains ? Oreste & mes filles arrêteront-ils mon bras prêt à frapper le perfide ? (*Electre , Iphianasse , Chrysothémis , & Laodicé.*) Non , non , craignons plutôt les calamités qui enveloperaient ces infortunés comme un tourbillon rapide. Je balancerais , tandis qu'une marâtre furieuse arrive pour exterminer mes enfans ! si je n'ai pas d'autre voie , enfonçons ce fer dans le cœur d'Agamemnon , perçons-en le mien , mourons ensemble , confondons notre sang , & que ma chute entraîne un parjure. La mort est douce quand on expire avec son ennemi.

LA NOURRICE.

Reine ! réprimez ces mouvemens impétueux & songez à l'orage que vous attirez sur votre tête. C'est le vainqueur de l'Asie , c'est le vengeur de

l'Europe qui revient , traînant à la chaîne Pergame captive, & les Phrygiennes domptées. Et vous prétendez l'attaquer ? lui qui brava le fer de l'inexorable Achille , la fureur d'Ajag déterminé à l'immoler , le courage d'Hector , les inévitables traits de Pâris ; (*Apollon les dirigeait.*) ceux du noir Memnon , les ondes du Simois & du Xanthe , rougies de tant de carnages ; Cycnus , le brillant fils de Neptune , (*Il y avait un autre Cycnus , fils de Mars , & tué par Hercule.*) le belliqueux Rhésus guidant les Phalanges de Thrace ; la fière Penthéfilée au carquois redoutable , & à la hache meurtrière ? Infensée ! c'est un tel Héros que vous voulez égorger dans sa maison , c'est lui dont votre main impie fera couler le sang dans ses propres foyers ? & la Grèce souffrirait ce forfait odieux ? Vous attireriez aux rives de Mycènes les coursiers ennemis , les armes , les flottes , la fureur de tous les Grecs ; tous les fléaux d'Ilion retomberaient sur nos murs. Ah ! rejetez de votre sein ce funeste projet , faites-y rentrer la douceur & la paix.



SCÈNE II.

EGYSTE, CLYTEMNESTRE, LA NOURRICE.

E G Y S T E.

Ce jour que j'ai tant redouté, ce jour fatal est venu, & je balance ! j'abandonne les armes au premier choc ! Eh ! quand ma perte serait certaine, quand les Dieux cruels me réserveraient le plus triste revers, ne devrais-je pas opposer ma tête à tous les hasards, présenter mon sein à la flamme & au fer ?

C L Y T E M N E S T R E.

Egyte ! avec une naissance telle que la vôtre, ce n'est pas en effet une punition bien grande de périr ainsi.

E G Y S T E.

Fille de Leda ! compagne de mes péris ! aidez-moi seulement, & nous saurons faire tomber cet Agamemnon, aussi lâche Général, que père intrépide. Mais quoi, vous tremblez ! la pâleur est sur vos joues ! votre tête est abattue ! vos regards sont languissans !

C L Y T E M N E S T R E.

Mon cœur a quitté le joug de l'hymen, il veut le reprendre, il s'élance vers cette puante que

76 HISTOIRE UNIVERSELLE

jamais il n'aurait dû ternir. Renouons notre premier engagement. Il n'est jamais trop tard pour rentrer dans son devoir : le repentir rend presque l'innocence.

E G Y P T E.

Insensée ! que voulez-vous faire ? Quoi donc ! vous flattez-vous qu'Agamemnon vous est plus fidèle ? Quand son caractère ne vous inspirerait pas les plus justes alarmes , croyez-vous que le souffle altier & superbe de sa fortune nouvelle n'enfle pas encore son courage ? Cet homme si impérieux , si farouche , même avant la conquête d'Ilion , que sera-t-il après tant de gloire ? il croit que Roi en sortant de Mycènes , il y rentrera en Tyran. Quelle ame ne s'exalte point dans la prospérité ? Voyez avec quelle pompe il se fait suivre du troupeau de ses amantes ! la plus chère à son cœur , celle qui le domine , n'est-ce pas la Prophétesse , ennemie fatale de votre bonheur ? Voulez-vous partager votre couche avec cette orgueilleuse ! la partager ! elle ne le permettra pas.

Reine ! le plus grand malheur d'une femme , c'est d'avoir éternellement sous les yeux une rivale qui gouverne la maison de son époux. Ni la Royauté , ni l'hymen ne peuvent le souffrir.

C L Y T E M N E S T R E.

Egypte ! pourquoi me rejeter sur le bord du

précipice? pourquoi ranimer ma colère qui s'éteint? Si un Roi que la victoire couronne, se laisse enflammer par ses captives, sa femme que pare la décence, sa femme doit en détourner ses regards: sur le Trône, n'est-il pas permis d'enfreindre un peu les loix que les sujets observent dans leurs lits? Avec le remord qui m'agite, est-ce à moi d'être si sévère pour un époux? Quand on a besoin de pardon, ne faut-il point pardonner?

E G Y S T E.

Oui, oubliez vos torts mutuels, si vous avez tant de confiance dans la justice des Rois, si toujours injustes pour nous, toujours indulgens pour eux, ils ne croient pas que la plus belle prérogative du diadème, c'est de pouvoir faire ce qu'ils défendent aux autres.

C L Y T E M N È S T R E.

Agamemnon n'a-t-il pas fait grace à Hélène & à Ménélas? Ne rend-il pas son amour à cette beauté fatale qui mit en cendres & l'Europe & l'Asie?

E G Y S T E.

Ménélas a-t-il brûlé pour aucune captive? cet époux d'Hélène s'est-il permis d'autres amours? Son frère au contraire vous cherche déjà des crimes, il imagine des accusations contre vous. Quand vous seriez sans reproche, quelle faible ressource encore, lorsqu'un époux vous hait! il veut, non

78 HISTOIRE UNIVERSELLE

vous trouver , mais vous rendre coupable. Dédaignée par l'ingrat , retournerez-vous à Sparte , exilée sur les bords de votre Eurotas , fugitive dans votre patrie ? C'est toujours sans retour qu'un Roi répudie. Pourquoi nourir vos plaintes d'une espérance vaine ?

C L Y T E M N E S T R E .

Un seul esclave fidèle est dans ma confiance.

E G Y S T E .

La fidélité n'entre jamais dans les Palais des Rois.

C L Y T E M N E S T R E .

Les bienfaits dont je le comblerai m'engageront sa foi.

E G Y S T E .

L'or ne triomphe-t-il pas d'une fidélité acquise par l'or ?

C L Y T E M N E S T R E .

Un reste de ma première pudeur se réveille dans mon ame : cessez , Egyste ! ne rallumez point ma passion par la douceur de votre voix. Pourquoi vouloir que ma fierté s'abaisse jusqu'à vous , que j'abandonne le Roi des Rois , pour un exilé !

E G Y S T E .

Le fils de Thyeste ne vaut-il pas le fils d'Attrée ?

CLYTEMNESTRE.

Le fils de Thyeste en est aussi le petit-fils : que ne vous vantez-vous encore de cette seconde qualité ?

EGYSTE.

Apollon est l'auteur de ma naissance ; je n'en rougis point.

CLYTEMNESTRE.

Ce Dieu serait l'auteur d'un inceste , lui que votre race coupable a forcé de fuir & de rompre le jour ! Pourquoi couvrir votre opprobre par l'autorité du Ciel ? Votre sang est trop accoutumé à souiller de lui-même les couches étrangères. Retirez-vous , fuyez , Egyste ! ôtez de mes yeux ce déshonneur d'une Maison Auguste. Agamemnon rentre dans tous ses droits.

EGYSTE.

L'exil n'est pas nouveau pour moi , & je suis accoutumé au malheur. Reine ! si vous l'ordonnez , je suis , & je quitte Argos ; je ferai plus : parlez , & ce fer est plongé dans mon flanc.

CLYTEMNESTRE.

Fille de Tyndare , j'aurais cet excès de cruauté ! complice de votre faute , ne dois-je pas en garder le secret ? O malheureux Egyste ! retirons - nous plutôt à l'écart , & dans un état si menaçant , si périlleux , venez concerter quelque plan avec moi.

SCÈNE III.

CHŒUR D'ARGIENNES.

BRILLANTE jeunesse ! chantez Apollon.

Fils de Latone ! c'est pour toi que ces couronnes ceignent nos têtes , pour toi que les filles d'Inachus couvrent d'un laurier sacré leur chevelure virgine. Mêlez-vous à nos chants solennels , ô beautés étrangères que cette pompe attire à Mycènes ! ô Thébaines ! accompagnez nos accens , & vous habitantes des rives glacées d'Erafine , (*ruisseau d'Arcadie.*) vous qui venez des bords de l'Eurotas , (*les Lacédémoniennes.*) vous encore , citoyennes des bords fleuris du paisible Ismène , où la Prophétesse Manto ordonna d'adorer le Dieu de Délos & sa sœur !

O grand Phébus ! détends ton arc vainqueur , la paix est rendue au monde : ôte ces traits inevitables qui surchargent tes épaules , & au lieu de ces armes , que ta main meurtrière ne porte plus que ta lyre harmonieuse.

Fais entendre , nous t'en conjurons , fais entendre , non des airs belliqueux & terribles , mais ces sons doux & simples que tu fais si voluptueusement mourir sur ta guitarre légère , lorsque tu diriges les voix des savantes Muses. Tu pourras
chanter

chanter ensuite sur un ton plus majestueux cette hymne que tu chantes aux Dieux, à la déroute des Titans, ou cette autre que tu composas à la vue de ces monts orgueilleusement entassés, de Pélion sur Ossa, d'Olympe sur tous les deux, & de ces monstrueux Géans qui en étaient les degrés.

Sœur & femme du grand Jupiter dont tu partages le sceptre, ô Reine des Dieux! ta fidèle Mycènes t'adore sans fin, toi seule aussi, toujours facile à nos supplications, tu nous protèges dans nos misères; ta main céleste régit nos guerres & nous donne la paix. O Déesse! reçois les lauriers d'Apollon; c'est l'ouvrage de tes bienfaits. Vois comme avec tous ses tons le buis s'empresse d'accompagner nos voix dans ces jeux solennels. (*Les flûtes de buis.*) C'est pour chanter tes faveurs que les beautés de Mycènes touchent si mollement les cordes de tous ces instrumens. C'est pour te rendre hommage, que celles qui sont mères, agitent, pour l'animer, le flambeau mystérieux d'Eleusis. (*Mystères d'Eleusis, connus principalement dans l'Attique, & répandus aussi dans le reste de la Grèce.*) C'est pour te plaire qu'on fait tomber sur ton autel cette blanche épouse d'un taureau si blanc; & dont le col pur encore, n'a jamais plié sous le joug. (*Nous n'avons pas voulu changer le Candida Conjux Tauri, quoique peut-être cette expression doive paraître précieuse en Français.*)

O fille du Maître du Tonnerre ! généreuse Pallas ! toi dont la lance a été si fatale aux enfans de Dardanus, vois comme tous les âges confondent leurs accens pour toi , & se disputent le plaisir de chanter tes louanges ! (*Le Chœur se renforce dans cet endroit ; les vieilles femmes & les jeunes filles chantent ensemble.*) Regarde comme la Prêtresse s'avance à ton nom ; le Temple s'ouvre , toute cette multitude se pare la tête de guirlandes : contemple ces vieillards qui s'éteignent , & qui heureux de voir leurs derniers vœux comblés , te font leurs libations d'une main tremblante.

Déesse des Carrefours ! (*Diane.*) écoute aussi la voix de notre reconnaissance , ô bienfaitante Lucine dont la puissance fixa pour ta mère l'étrange Délos , autrefois Cyclade fugitive , aujourd'hui assujétie à la terre par des racines profondes , enlevée à l'Empire des Vents , & accoutumée enfin à retenir les navires ! Déesse formidable qui anéantis l'orgueilleuse Niobé , en exposant tant de funérailles sous ses yeux maternels : la malheureuse ! ce n'est plus maintenant qu'un déplorable rocher qu'on voit debout encore sur le haut du Sypile , qu'un marbre antique qui répand toujours des larmes nouvelles.

Les deux sexes de l'heureuse Argos adorent également le double fruit de Latone , mais toi , sur-tout , Père & Roi du monde , arbitre de la

foudre, dont le sourcil incline les deux Pôles, ô Jupiter, Auteur de notre race ! Dieu suprême ! accepte nos dons ; aïeul des Argiens, (*Jupiter était père de Tantale, aïeul d'Atrée, & bifaïeul d'Agamemnon.*) regarde avec complaisance ta postérité qui ne dégénère point. Mais un Guerrier s'avance à grands pas ; la joie qu'il nous apporte est empreinte sur son front, & sa lance est ornée de rameaux de laurier.... c'est Eurybate, le fidèle compagnon du Roi.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EURYBATE, CLYTEMNESTRE,
Et tout le Peuple en foule.

E U R Y B A T E.

J'AI peine à le croire encore : quoi ! après une absence si longue, j'ai le bonheur enfin de me prosterner dans ce Temple sacré, en face de ces autels, d'adorer & les Dieux du Ciel & ceux de ma Patrie. O Citoyens ! accomplissez vos vœux aux immortels : le Héros d'Argos, Agamemnon conduit par la victoire, revient enfin dans ses heureux Pénates.

F 2

84 HISTOIRE UNIVERSELLE

C L Y T E M N E S T R E .

Cette nouvelle est bien douce à mon oreille : dans quel lieu avez-vous laissé cet époux si désiré pendant dix ans ? Est-il encore à la merci des flots ? a-t-il pris terre enfin ?

E U R Y B A T E .

Plein de santé, de gloire, & d'honneurs, ses pieds ont déjà touché les rivages de sa patrie.

C L Y T E M N E S T R E .

Prodiguons les sacrifices dans un jour si prospère. Mais hélas ! les Dieux nous ont bien fait attendre cette faveur.

Eurybate ! le frère de mon époux est-il vivant aussi ? & ma sœur, quel séjour habite-t-elle ? (*Hélène.*)

E U R Y B A T E .

Je ne puis qu'espérer pour eux & supplier les Dieux de les conserver : les hasards de la mer ne me donnent aucune certitude. En nous embarquant, les vagues irritées ont soudain dispersé notre flotte, & les vaisseaux de nos alliés ont bientôt disparu à nos yeux. Le Roi des Rois lui-même, errant sur une mer immense, toute prête à l'engloutir, le Roi des Rois a rencontré d'autres maux bien plus affreux encore que ceux des flots. Il revient moins en vainqueur qu'en vaincu, & malgré tant de gloire, il ne traîne avec lui que

quelques navires brisés : il a perdu tout le reste.

CLYTEMNESTRE.

Quel étrange coup du fort a donc ravi mes galères, & quelle est cette tempête assez forte pour écarter tant de Héros !

EURYBATE.

Vous me demandez un récit bien amer, & vous voulez que je mêle bien du deuil à notre allégresse. Mon cœur malade se refuse à vos ordres ; je frissonne encore des maux que nous avons soufferts.

CLYTEMNESTRE.

Apprenez-les moi : refuser de savoir ses malheurs, c'est aggraver sa crainte, & le pire des tourmens c'est l'inquiétude.

EURYBATE.

Pergame tombé sous le fer de la Grèce, nous avons fait le partage du butin, & l'ordre de nos Généraux nous a rassemblés sur le rivage où nos soldats ont débarassé leurs bras épuisés des armes qu'ils ont portées si long-tems. Leurs écus délaissés sont étendus sur les poupes ; au lieu de fer, leurs belliqueuses mains saisissent les rames ; tout délai semble long à l'impatience qu'ils ont de revoir leurs foyers, & le clairon d'or qui anime encore leur zèle, le clairon indique la route que doit tenir le vaisseau du grand Agamemnon : cette route

annoncée, les autres galères en suivent le fillon. D'abord un vent paisible & frais jouant sur les voiles, favorise notre navigation, son haleine légère effleure à peine la surface des ondes, la mer brille sous notre flotte qui la couvre. Nous contemplons avec joie les rivages où Troye n'est plus, & les ruines éparées autour du Sigée. Toute notre jeunesse, battant les flots à l'envi, desire & hâte notre retour; nos bras secondent les vents, & frappent en cadence l'élément liquide; l'onde est fillonnée, les côtes des navires gémissent, une écume blanchâtre divise l'azur.

Soudain le vent croît & enfle nos voiles; nous laissons les rames, & nous confions nos vaisseaux à la mer, nos soldats se reposent sur les bancs, d'autres observent les terres qui s'enfuient, quelques-uns racontent leurs exploits, & s'entretiennent des menaces du belliqueux Hector, du char d'Achille traînant le corps du héros, de l'honneur de son bûcher acheté par Priam, de son sang qui teignit l'autel de Jupiter à Hercée.

Nous voyons les habitans de l'onde Thyrrénienne jouer sur le crystal de l'onde, montrer au-dessus de sa surface leurs dos monstrueux, s'attrouper en cercle, accompagner nos navires, & tantôt les précéder, tantôt les suivre de loin. (*Les dauphins qui annoncent les tempêtes.*) Quelquefois cette troupe folâtre vient toucher nos

proues, & souvent couronner nos milles carènes.

Les rivages ont disparu à notre vue, nous avons perdu les plaines, & nous doutons si nous découvrirons encore la cime de l'Ida. Le dernier objet que distinguent nos regards, c'est une fumée noirâtre qui s'élève des débris d'Ilion.

Déjà le grand Titan relevait sa tête fatiguée de s'incliner sur son axe; (*Titan, surnom du Soleil.*) la lumière qui s'éteignait, laissait paraître les astres, le jour déclinait, & un seul point nébuleux formait insensiblement un globe obscur qui ternissait le disque radieux du Soleil expirant. Cette variété que montre le père des Astres en finissant sa carrière, nous rend les mers suspectes : déjà la nuit naissante avait éparé les étoiles au firmament, le vent avait délaissé nos voiles. Un murmure sourd, présage des plus vives alarmes, part en grondant des collines lointaines, les côtes & les pierres que la mer y roule gémissent par de longues traînées, l'onde agitée par tous les vents qui arrivent, l'onde élève ses montagnes humides, la lune disparaît, les étoiles se cachent, la mer s'élève aux astres, le Ciel périt. Ce n'est plus une nuit simple, les ténèbres renforcent les ténèbres, toute lueur est anéantie, l'onde & le Ciel sont invisibles, Zéphyr contre Eurus, Auster contre Borée fondent à la fois de tous les points du monde, traînent les flots qu'ils ébranlent du fond des abymes, lancent chacun

88 HISTOIRE UNIVERSELLE

leurs traits , & déracinent les eaux qu'ils font rouler en tourbillon. L'Aquilon souffle les neiges du Strymon , l'Auster les fables des Syrtes Lybiennes ; le Notus est gros de nuages , l'onde des Cieux augmente celle de la mer , l'Eurus remue tout l'Orient , les climats Nabathéens , (*l'Arabie Pétrée.*) les plages de l'Aurore ; le rapide Corus montre sa tête qui s'élance de l'Océan. (*vent d'Ouest pendant les solstices.*) Le monde paraît se détacher de sa demeure , les Dieux tomber du Ciel , (*les astres , selon le langage des Stoïciens.*) le noir Cahos reprendre son empire ; le flux résiste au vent qui le replie à son tour , la mer ne peut plus se contenir , la pluie se confond avec l'onde amère.

Au milieu de ce désastre on n'a pas la consolation de savoir par quel genre de mort on expire , les ténèbres captivent la lumière , cette nuit est celle du Styx. Il tombe pourtant quelques feux du Ciel , la foudre étincelle des nues qu'elle brise , & (tel est l'attrait de la lumière pour les malheureux) on soupire encore après cette fatale clarté. Nos vaisseaux se nuisent en se choquant , les proues brisent les proues ; les vagues engloutissent ce navire & le revomissent soudain ; celui-ci se soutient par son poids ; les flots se précipitent par les flancs ouverts de celui-là ; un autre reste englouti encore après la dixième traînée de flots. Quelques-uns , fracassés , dépouillés de leurs pavillons , sans

voiles & sans rames, destitués de mâts, d'antennes & de poupe qui flottent maintenant sur la cruelle Ionienne, quelques-uns ne survivent que parce qu'ils ont tout perdu.

Ni la sagesse ni l'expérience des pilotes ne trouvent plus d'espoir; le mal triomphe de l'art, l'engourdissement & l'horreur nous saisissent, plus de force pour manœuvrer, les rames échappent de nos mains. Dans cette misère, la dernière crainte nous arrache des vœux adressés au Ciel; Troyens, Grecs, nous demandons tous la même grace aux Dieux.

O que ne peut la destinée! Pyrrhus envie le sort de son père, Ulysse celui d'Ajax, Ménélas celui d'Hector, Agamemnon celui de Priam. On ne regarde comme heureux que ceux qui sont tombés à Troye; leur mort fut glorieuse du moins, leur réputation survit, même dans une contrée ennemie; ils ont eu la sépulture. *Et nous, nous allons être plongés sans gloire dans ces abîmes; le destin des lâches est le partage de tant de gens de cœur, il nous faut perdre notre mort. O Divinité cruelle! qui que vous soyez, vous que tant de maux ne rassassent pas encore, rendez enfin la sérénité à votre ame! Troye elle-même donnerait des larmes à nos malheurs. Divinité barbare, si ta haine persévère, si tu as résolu d'anéantir la race des Doriens, pourquoi faire périr avec nous tant d'innocens captifs?*

Arête cette mer avide qui nous engloutit ; si cette flotte renferme les enfans de Dardanus , ne porte-t-elle pas aussi ceux de Tros ?

Ces paroles que nous arrache la douleur , la mer s'en empare.

Pallas armée de la foudre de son père , Pallas, tente tout ce qu'elle peut faire de ravage avec sa lance menaçante , avec cette égide terrible qui porte la tête de Gorgone attachée à ses affreux serpens. Invincible dans les grandes calamités , Ajax est le seul qui ose lutter. Il repliait les voiles tendues par les vents déchaînés , lorsque la belliqueuse Déesse lui lance un trait qui l'effleure & le renverse. Soudain balançant une nouvelle foudre sur la tête du héros , la rivale de Jupiter déploie toute l'énergie de son bras qu'elle ramène sur son sein , Ajax est percé , ainsi que le navire , & la foudre en remontant , porte à la Déesse une partie du héros avec quelques débris de la carène. Intrépide encore , le fils d'Oilée , à moitié brûlé , paraît comme un rocher sortant des flots ; il fend la mer furieuse , sa poitrine rompt les vagues , il embrasse son vaisseau , il l'entraîne à lui , & au milieu de tant de ténèbres , on voit rayonner sur l'onde le courage de l'intrépide guerrier. Parvenu enfin sur une roche , terrible , furieux , il fait retentir sa foudroyante voix : *J'ai dompté la mer & la flamme , s'écrie-t-il , je suis vainqueur du Ciel , de Pallas , de*

la foudre , de Neptune. J'ai combattu à-la-fois Hector & Mars : les traits d'Apollon n'ont pu m'ébranler ; j'ai triomphé de ces Dieux comme des Troyens.... Et j'aurais peur de toi , fille de Triton ! (Pallas.) je craindrais ces flèches que me lance une femme ! quand ce serait Jupiter lui-même..... Sa fureur allait oser davantage , & tout-à-coup montrant sa tête au-dessus des flots , Neptune frappe de son trident le rocher qui s'écroule , la montagne est abymée , Ajax est entraîné dans sa chute , & périt , vaincu par la terre , le feu & la mer.

Un autre fléau ajoute à l'horreur de notre naufrage : nous rencontrons une onde basse qui couvre de perfides écueils , & des rochers qui dérobent des gouffres rapides ; c'est le trompeur Capharée : (*promontoire de l'Eubée.*) l'eau bouillonne & gronde , à l'entour , les flots écumans s'y poussent & s'y repoussent sans fin : ce lieu terrible est dominé par une forteresse escarpée qui plonge sur les deux mers , sur les Etats de Pélops & sur l'Isthme qui se recourbant dans un espace étroit , empêche l'Ionienne de se joindre aux ondes de Phryxus. (*l'Helespont.*) Là , on découvre Lemnos immortalisée par un crime , (*les femmes de cette Ile , se voyant dédaignées de leurs maris , les étranglèrent ainsi que tous les hommes , à l'exception de Thoas qui fut sauvé par Hypsipile sa fille.*) là , on voit Calcis & l'Aulide qui fait languir les vaisseaux dans

ses ports. Le père de Palamède allume des feux trompeurs & attire notre flotte au milieu de ces formidables écueils. Nos vaisseaux trahis y sont retenus , & n'ayant plus une eau suffisante pour se garantir , ils sont fracassés par les rochers dans lesquels ils sont engagés. Des parties de navires se détachent & flottent sur l'onde , d'autres demeurent suspendues aux masses de pierres qui les ont rompues. Ceux-ci en se reculant , rencontrent d'autres carènes qui les brisent , & par lesquelles ils sont brisés à leur tour. On craint la terre , & l'on aimerait mieux voguer encore à la merci des flots. Cet orage épouvantable cesse au retour de la lumière , & après cette expiation accordée à Ilion , Phœbus qui reparaît , nous montre tout le ravage de la nuit.

C L Y T E M N E S T R E .

Dois-je me réjouir ou m'affliger du retour de mon mari ? ce retour me charme , mais je suis forcée de pleurer tant de pertes. O père d'Argos ! (*Jupiter.*) toi qui ébranles les plus orgueilleux Empires , rends-nous les autres Dieux propices.

Cependant , en ce jour de fête , parons nos fronts de couronnes ; que les trompettes sacrées nous fassent entendre les plus douces mélodies ; que l'on conduise des victimes blanches au grand Autel. (*on voit paraître les Troyennes.*)

Mais voici nos malheureuses captives , tristes filles d'Illion , aux cheveux épars & négligés. O Ciel ! je vois à leur tête cette orgueilleuse Prophétesse qui agite en fureur le sacré laurier d'Apollon.

SCÈNE II.

CHŒUR DES TROYENNES, CASSANDRE.

LE CHŒUR.

HÉLAS ! quel sentiment inconnu nous aveugle sur le cruel amour que nous avons pour la vie ! pourquoi craignons-nous de nous réfugier dans notre asyle , de voler à la mort qui finit les peines , d'entrer dans ce port de l'éternel repos ? là , plus de terreur , plus de revers , plus de coups de foudre. On y goûte l'inaltérable paix ; la fureur d'une multitude insensée , la colère menaçante d'un vainqueur en sont bannies. Nulle mer orageuse , nul bataillon furieux , nul amas de barbares qui réduisent les villes & les peuples , nulle guerre à redouter.

Lorsque l'on a le courage de dédaigner & de briser le joug de la plus légère des Déeses , (*la Fortune.*) lorsque , sans pâlir , on peut voir le hideux aspect de l'Achéron , lorsqu'on ose rompre sa carrière , on est Roi , on est Dieu.

Qu'il est misérable celui qui ne fait pas mourir ! dans une nuit funeste nous avons vu périr notre patrie , nous avons vu les flambeaux d'Orient embrâser les toits de Dardanus , ces toits indomptés après tant de combats , & accablés , non comme autrefois , par les traits d'Hercule , par la valeur du fils de Pélée , par celle de Patrocle , alors qu'armé par l'amitié , & que brillant d'une parure étrangère , il ne craignit pas de se mesurer avec Hector : nous échapâmes au redoutable Achille quand son cœur superbe s'élança dans nos murs , & les Dieux nous ont refusé la dernière gloire des peuples malheureux : ce n'est pas le carnage qui nous a détruits , & nous n'avons résisté dix ans , que pour être les victimes d'une ruse nocturne. Nous avons reçu cet énorme cheval par qui nous devions périr , & nous-mêmes nous avons traîné notre ruine dans nos remparts. Ce fatal coursier qui recélait la guerre dans ses flancs , a fait entendre le choc des armes ; nous pouvions éclairer la perfidie & la faire retomber sur les fils des Pélasges ; mais envain nos oreilles ont été frappées du bruit des boucliers , des murmures confus , du frémissement de Pyrrhus peu docile à la fourberie d'Ulysse ; tranquille , pleine de sécurité , la jeunesse de Troie touche avec complaisance les liens sacrés de l'inférieure machine. Ici , Astyanax anime les enfans , là , l'épouse du

tombeau d'Achille donne l'exemple à ses compagnes. (*Polyxène.*) Nos mères rendent grâces aux Dieux, & couvrent leurs autels d'offrandes; nos pères enchantés se prosternent dans les Temples; une allégresse universelle transporte Pergame, & ce que nous n'avions pas encore vu depuis la sépulture d'Hector, Hécube elle-même, Hécube se rend à la joie.

O douleur malheureuse ! lequel de nos maux prétendez-vous nous retracer ? Déplorons-nous la chute de nos murs élevés par les Dieux, ou celle de nos Temples brûlés avec nos Divinités ?

Hélas ! nous avons des regrets bien plus sensibles. O grand Priam ! c'est toi que les filles d'Illion doivent pleurer. J'ai vu, j'ai vu moi-même dans la gorge du vieillard le fer de Pyrrhus, à peine teint d'un reste de sang usé.

CASSANDRE.

Troades ! retenez vos larmes sur mon père ; c'est l'éternel objet des miennes : pleurez vos pères & les tristes funérailles de vos proches. Ma douleur est trop profonde pour aimer à vous voir partager mes pertes ; c'est mon bien, laissez-le moi ; je saurai suffire à mes maux.

LE CHŒUR.

Il est si doux de mêler les larmes aux larmes, & les douleurs qu'on dévore sont si cuisantes !

96 HISTOIRE UNIVERSELLE

pourquoi ne pas aimer à épancher son cœur ? Courageuse fille de nos Rois ! quelque sensible que vous foyez à vos maux, non, vous ne suffirez jamais à déplorer tant de ruines. Cette tâche douloureuse ne pourrait être remplie, ni par la triste Philomèle qui retrace sur un rameau tous les accens plaintifs du jeune Irys mourant, ni par l'impie Procné qui du haut des toîts, se plaint encore des infidélités de son époux : elle serait trop pénible pour Cynus, nouvel oiseau qui désormais habite le Danube & le Tanais ; pour la plaintive Alcyone qui pleure toujours Ceyx en effleurant les eaux de ses aîles bruyantes, alors que, mère audacieuse, elle va déposer sur les flots son nid vacillant ; pour la troupe efféminée des Corybantes quand ils se mettent les bras en sang, & que pour plaire à la mère des Dieux, ils pleurent la mort d'Atys en se déchirant le sein avec un buis cruel.

O Cassandre ! nos larmes ne peuvent se tarir, puisque nos souffrances sont sans bornes.... Mais pourquoi arrachez-vous la mître sacrée de votre tête ? N'est-ce pas sur-tout dans le malheur qu'il faut adorer les Dieux ?

C A S S A N D R E.

Mes calamités ont surmonté toutes mes craintes ; je ne veux plus offrir de vœux à aucun immortel :

mortel : quand ils voudraient m'en punir , ils n'en trouveraient pas les moyens ; la fortune a épuisé sur moi tout ses traits. Ai-je encore une patrie , un père , une sœur ? les tombeaux & les autels ont déjà bu tout mon sang. Qu'est devenue la brillante troupe de mes frères ? tout est englouti ; la race de Priam est retranchée , & de tant de bras qui le rendaient si fier , il ne reste plus qu'Hélène qui ne soit point veuve. La mère de tant de Princes , cette grande Reine des Phrygiens , Hécube féconde , (*allusion au songe de cette Princeesse qui enceinte de Paris , crut porter un flambeau dans ses flancs.*) Hécube n'a-t-elle pas changé sa destinée , & depuis qu'elle a perdu la figure humaine , n'abboye-t-elle pas sans cesse autour de nos ruines , survivant ainsi à Troye , à Hector , à Priam , à elle-même ? (*Elle fut , dit-on , métamorphosée en Chienne enragée.*)

(*Cassandre s'arrête après avoir prononcé ces mots.*)

LE CHŒUR.

La Prêtresse de Phébus a tout-à-coup cessé de parler , la pâleur est sur ses joues , tout son corps tremble & frissonne , les bandelettes sacrées se dressent sur sa tête , sa belle chevelure est hérissée , des murmures secrets veulent échaper de son sein palpitant , ses regards sont incertains , elle roule ses yeux égarés , la fureur y est peinte.... Voyez

Tome VIII. Part. I.

G

comme elle élève sa tête altière ! comme sa démarche est imposante ! Ménade impatiente du Dieu qui l'inspire , elle ouvre sa bouche qui résiste ; la parole prête à sortir , hésite encore sur ses lèvres.

CASSANDRE.

Pourquoi me presser par les aiguillons de cette fureur nouvelle ! montagne sacrée du Parnasse ! dans quel égarement tu m'entraînes ! laisse-moi , Phébus ! je ne suis plus à toi. Quel serait le but de mon enthousiasme ! Troye n'est plus. Pythonisse dédaignée , que fais-je ! où suis-je ! la douce lumière abandonne mes yeux , une nuit profonde obscurcit mes traits , le Ciel est caché pour moi dans l'épaisseur des ténèbres. Mais voici deux soleils qui éclairent le jour. Argos est double , je vois deux Palais , je vois la forêt d'Ida ; le fatal Pasteur , juge de la beauté , est assis au milieu des puissantes Déeses dont il voit tous les charmes.

O Rois ! redoutez le fruit d'un amour clandestin. (*Egyfte.*) Cet enfant des bois détruira une Maison fameuse. Que veut cette femme insensée avec ces traits qui brillent dans sa main délicate ? (*Clytemnestre.*) A quel Héros en veut le fer de cette Laconienne armée comme les guerrières du Thermodon ?.... mais quelle autre figure se présente à mes regards ? Le Lion de Marmarique (*Agamemnon.*) vainqueur des plus terribles an-

maux est saisi à la gorge par la plus ignoble dent. (*Egyfte.*) Il éprouve les morsures cruelles d'une Lionne audacieuse.

Seul débris de ma famille ! ô Mânes sacrées de mes parens ! pourquoi m'appeller à vous ? Je te suis , ô mon malheureux père ; à qui Troye toute entière sert de sépulture ! O mon frère ! appui de la Phrygie , la terreur des Grecs , je ne reconnais ni ta fierté première , ni tes mains échauffées du carnage après l'embrâsement de la flotte Argienne ! tes membres sont sanglans , & tes généreuses mains sont meurtries sous les chaînes. Je cours à toi , infortuné Troïle ! toi qui te pressas de combattre le fils de Thétis. O Déiphobe ! tes cicatrices , funeste présent de ton épouse nouvelle (*Hélène.*) tes cicatrices me font méconnaître tes traits. Il me prend envie d'entrer dans le lac du Styx , de voir l'affreux gardien des Enfers , l'Empire de l'avidé Pluton.... cette barque de l'inferral Nocher portera aujourd'hui deux ames Royales au [Phlégeton , l'une vaincue , (*l'ame de Cassandre , & celle d'Agamemnon.*) l'autre victorieuse. Puissances des Ombres ! Divinités du fleuve qu'atteste le Ciel , ouvrez un instant votre Pôle ténébreux , afin que les Mânes Phrygiennes puissent voir aujourd'hui les remparts de Mycènes. O mes citoyens malheureux ! regardez ; le destin change.

Les sœurs du Tartare s'avancent , elles agitent

leurs fouets sanglans ; leurs mains gauches sont armées de torches à demi-brûlées , leurs pâles joues sont gonflées de rage , leurs lambeaux funéraires ceignent leurs flancs meurtriers , les alarmes nocturnes se font entendre à mes oreilles ; je vois les vastes ossemens d'un Géant dont les membres déjà corrompus remplissent la surface de ce marais limoneux. Voici le vieux Tantale épuisé de vouloir saisir l'onde fugitive : il oublie sa soif , il s'afflige du deuil qui s'apprête. Dardanus mon aïeul , Dardanus triomphe ; sa démarche est plus fière & plus noble.

L E C H Œ U R .

En changeant d'objet , son enthousiasme s'est brisé ; il expire , comme le Taureau qui plie le genou devant l'autel , alors que le coup fatal a divisé sa tête. Soutenons son corps défaillant...

Mais voici Agamemnon qui paraît couronné du laurier vainqueur ; sa femme en habit de fête s'avance à sa rencontre ; réunis tous deux , ils reviennent d'un pas égal.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, CASSANDRE.

AGAMEMNON.

JE les revois enfin ces lares que j'adore ! je te salue, ô terre qui m'a vu naître, & que tant de nations barbares viennent d'enrichir ! heureuse Argos ! Troye , orgueilleuse souveraine de l'Asie , Troye t'a rendu les armes.

(*Il apperçoit Cassandre qui était encore évanouie.*)

....Mais la Prêtresse ! ô ciel ! elle est renversée sur la terre ! tremblante , elle soutient à peine sa tête incertaine ! Esclaves ! qu'on la relève ; jetez sur elle de l'onde fraîche ; elle revoit la lumière !.... Que ses regards sont abattus !.... (*haut*) Cassandre ! reprenez vos sens. Nous sommes arrivés au port qui finit toutes nos peines , ce jour est un jour d'allégresse.

CASSANDRE.

Celui où Troye expira , était aussi un jour de fête.

AGAMEMNON.

Prosternons-nous devant cet autel.

102 HISTOIRE UNIVERSELLE

CASSANDRE.

Ce fut sur un autel qu'on égorgéa mon père !

AGAMEMNON.

Adressons ensemble nos prières à Jupiter.

CASSANDRE.

J'y consens, si c'est le Jupiter d'Hercée. (*près de Troie.*)

AGAMEMNON.

Vous croyez toujours voir Ilium.

CASSANDRE.

Et Priam aussi.

AGAMEMNON.

Il n'est plus ici de Troie.

CASSANDRE.

Troie est par-tout, où est Hélène.

AGAMEMNON.

Captive, votre maîtresse n'est pas à redouter pour vous.

CASSANDRE.

Ma liberté approche,

AGAMEMNON.

Vivez heureuse,

CASSANDRE.

Mon bonheur est dans la mort.

AGAMEMNON.

Vous n'avez nul péril à craindre.

CASSANDRE.

Agamemnon ! celui qui te menace , est horrible ;

AGAMEMNON.

Que peut redouter un vainqueur ?

CASSANDRE.

Ce qu'il ne redoute point.

AGAMEMNON (*à ses Esclaves.*)

Troupe fidèle ! retenez-là jusqu'à ce qu'elle ait secoué le Dieu qui la maîtrise : sa fureur pourrait la porter à quelques excès.

Cependant , ô Souverain de la foudre & des nuages ! puissant moteur qui régis le ciel & la terre ! toi que les Vainqueurs adorent en déposant leurs glorieuses dépouilles à tes pieds ; & toi , la sœur & la femme de cet arbitre suprême ! Junon d'Argos ! je vais avec transport acquitter les vœux que je vous ai faits , je vais vous donner vos victimes , vous offrir les riches présens de l'Arabe , vous présenter les viandes sacrées.



SCÈNE II.

CHŒUR D'ARGIENNES.

ARGOS! noble patrie des Héros! ville chérie des cieux! tu as toujours produit des élèves célèbres. Tu as complété le nombre impair des Divinités. (*Bellone & la Victoire, auxquelles on a depuis ajouté Hercule élevé à Argos.*) Par ses douze travaux, ton grand Alcide a mérité le Ciel, cet Alcide à qui pour donner l'être, Jupiter commande à Phébus de conduire plus tard ses immortels courriers; à la pâle Diane, de régir plus lentement son char d'ébène: pour fournir une nuit si longue, l'étoile du matin rétrograda, & fut étonnée de s'entendre nommer Hesperus; (*l'étoile du soir.*) l'Aurore montra sa tête au monde, mais soudain elle se vit rejetée dans les bras de son languissant époux. L'Orient, comme l'Occident sentit la naissance d'Hercule. Une seule ne pouvait suffire à la création de tant de valeur: le mouvement du monde s'arrêta.

Sublime enfant dont le Ciel devait être le partage, tu fis sentir la force de ton bras au foudroyant lion de Némée, au monstre de Parrhasium, (*la Biche aux pieds d'airain.*) au sanglier destructeur

de l'Arcadie : tu fis gémir l'horrible taureau que la Crète vomit sur les terres de Pélops ; tu domptas le dragon qui revivait par la mort même, & en lui abattant toutes ses têtes, tu lui défendis de renaître : ta redoutable massue terrassa le Géant aux trois formes, & tu ramenais dans l'Orient les troupeaux de l'Hespérie, glorieuses dépouilles de Géryon. Ces cruels coursiers du tyran de la Thrace accoutumés à se nourrir, non des pâturages du Strymon & de l'Hèbre, mais du sang hospitalier des voyageurs, tu leur fis boire celui de leur Maître. (*Diomède.*) Par toi, la magnanime Hippolyte s'est vu arracher ce bouclier fameux qui protégeait son sein. Percés de tes traits, les oiseaux du Stymphe tombèrent du ciel en glissant le long des nues. L'arbre fécond en pommes d'or qu'il n'avait pas encore appris à voir cueillir, l'arbre fécond craignit tes mains audacieuses, ses fruits se relevèrent sur les branches les plus hautes & les plus légères. Leur précieux métal se choqua & fit entendre un bruit clair qui parvint aux oreilles du vigilant dragon ; mais déjà tu fortais du verger dont tu emportais toutes les richesses. Tu imposas silence au chien du Tartare, tu fis cesser tous ses aboyemens, lorsque tu l'offris à la terre, chargé d'une triple chaîne, effrayé de la couleur que lui présentait la lumière. Par toi, valeureux Héros ! la perfide Maison de Dardanus fut détruite pour la première fois, & voilà que

tes flèches fatales lui donnent une seconde mort ;
 nous n'avons pu triompher de Troye qu'en dix
 ans , tu l'as terrassée en dix jours.

A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

C A S S A N D R E (*seule , sur l'avant-scène.*)

Au moment où je parle , on prépare un coup terrible dans ce Palais , un coup qui égalera tous les exploits dont l'exécution a demandé dix années. Quel retour ! quel moment ! relève toi , ô mon ame ! reçois le prix de la fureur qui t'inspire. Troyens vaincus , nous triomphons à notre tour ; tu renais ô Pergame ! Mycènes est entraînée dans ta ruine ; on immole ton vainqueur ; jamais dans mes transports prophétiques , jamais l'avenir ne s'est révélé si clairement à mes regards. Ce n'est pas une image vaine qui trompe mes sens , c'est la vérité que je contemple. On célèbre en ce lieu un festin Royal semblable au dernier festin de Troye. Le lit sur lequel on prend ce repas fatal , est paré de la pourpre d'Ilion ; on fait circuler le vin dans la coupe d'or du vieux Assaracus ; Agamemnon lui-même , plus élevé que les autres convives , & couché sur le riche tapis de mon père ,

Agamemnon brille sous les dépouilles de Priam ; sa femme l'invite à quitter cette parure ennemie , & à lui préférer un vêtement que ses mains fidèles ont tissé.... je tremble , mon ame frissonne. Un exilé , assassiner un Roi ! un adultère poignarder un époux !.... le destin l'ordonne. La fin du repas verra égorger le maître du festin , le vin sera confondu avec son sang , & cet habit , dont funeste d'une épouse , sera le signal de l'attentat ; l'habillement Phrygien aurait trop garanti la tête & le cœur du malheureux Agamemnon.... D'un bras efféminé , le vil Egyste pousse le fer & n'ose l'enfoncer. Il s'arrête étonné de la plaie qu'il vient d'ouvrir.

Comme un énorme sanglier qui surpris dans un piège , & frémissant de se voir sans espoir , hérissé toutes ses soies , & tente de rompre ses liens qui se resserrent par ses efforts ; tel le Roi cherche à se dégager des plis insidieux de sa robe nouvelle , à tomber sur son ennemi. La furieuse Tyndaride arme sa main d'une hache ; semblable au Sacrificateur , elle fixe la place du coup avant de frapper la victime : sa main impie balance la mort.... tout est accompli ; la tête mal abattue ne tient plus qu'à une fibre , le sang bouillonne en sortant du tronc , le visage frémit & se ternit.... Quoi ! les assassins ne prennent pas la fuite !.... Il est sans vie , & le lâche adultère le déchire encore ! son

108 HISTOIRE UNIVERSELLE


odieuse amante joint ses coups aux siens ! tous les deux couronnent leurs crimes par cet horrible forfait. Voilà le vrai fils de Thyeste & la digne sœur d'Hélène. Le Soleil est indécis & ne fait s'il continuera sa route , ou s'il rompra le jour comme au festin d'Atrée.

S C È N E I I.

ELECTRE, ORESTE *personnage muet.*

ELECTRE (*sortant précipitamment de la salle du festin.*)

FUIS, ô mon frère ! notre seul recours après un père assassiné ! fuis, Oreste, & trompe ces sacrilèges mains ! notre Maison est ruinée, notre Empire a passé.... Mais quel est cet étranger qui fait voler son char dans ces lieux ? viens cher Oreste ! que je cache ta tête de ma robe. Mais hélas ! Pourquoi craindre les étrangers ? ce sont nos proches qu'il faut redouter.... ne tremble plus, mon frère ! c'est un ami fidèle que j'apperçois. (*Le Roi de Phocide, fils d'Anaxibie sœur d'Agamemnon & père de Pylade.*)



SCÈNE III.

ELECTRE, ORESTE, STROPHIUS,
PYLADE, *personnage muet.*

STROPHIUS *conduisant son char sur le Théâtre ;
& tenant à la main la palme Olympique.*

J'ARRIVE de la Phocide, honoré, aux yeux de toute la Grèce, de cette palme brillante que l'on décerne au vainqueur. Je viens embrasser Agamemnon, & féliciter mon ami qui a vu l'orgueilleuse Troye tomber enfin sous ses coups. Mais d'où naissent les pleurs de cette femme ! pourquoi ce désordre dans ses habits ? elle gémit : Ciel ! c'est la fille du Roi que j'aime, la généreuse Electre. Dans cette grande allégresse de votre Maison, qui peut faire couler vos larmes ?

ELECTRE.

Mon père est mort, & c'est ma mère qui l'assassine. (*montrant Oreste.*) On cherche cet enfant pour l'immoler avec lui. L'amour a mis Egyste sur le Trône de Mycènes.

STROPHIUS.

O félicité des hommes ! que tu es peu durable !

110 HISTOIRE UNIVERSELLE

ELECTRE.

Roi des Phocéens ! par la mémoire de mon père , par son sceptre fameux dans le monde , par les Dieux sur lesquels on doit peu compter , recevez , je vous en conjure , recevez Oreste de ma main , & répondez-moi de ce pieux larcin que je vous confie.

STROPHIUS.

Oui , quelqu'alarme que doive inspirer le meurtre d'Agamémnon , je me charge de cet enfant ; oui , Oreste , je vous défendrai de tout mon pouvoir. La prospérité demande l'amitié , mais l'adversité l'exige.

(Mettant sa couronne sur la tête d'Oreste.)

Pour gage de ma foi , reçois , cher enfant , reçois cette couronne , nouvel ornement de ton front ; prends cette palme dans ta main gauche. Que ces lauriers verts te garantissent de la foudre , que ces dons immortels du Jupiter de Pise soient en même-tems pour toi , une marque d'honneur , & un heureux présage.

Et toi , compagnon du char paternel , déjà l'émule de sa gloire , apprends par mon exemple , ô mon cher Pylade ! apprends quelle est la fidélité que l'on doit à l'amitié...

Vous , mes généreux coursiers ! vous dont la

DES THÉÂTRES. III

Grèce atteste la légèreté , volez , & précipitez-nous loin de ce séjour perfide.

(*Le char disparaît.*)

SCÈNE IV.

ELECTRE (*seule.*)

IL échape à mes regards , je ne le vois plus , mais je suis tranquille maintenant , j'attendrai mes ennemis sans crainte , & s'il le faut , j'offrirai ma tête à leurs coups.... La voilà , cette femme , meurtrière de son époux.... On voit encore sur ses habits les traces du sang de sa victime. Que son visage farouche peint bien la noirceur de son ame!....

(*Elle appérçoit Cassandre réfugiée auprès d'un autel.*)

J'approche aussi de cet autel sacré : Cassandre ! partagez avec moi ces bandelottes : victimes prêtes à tomber ensemble , unissons-nous.



SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE,
EGYSTE, CASSANDRE.

CLYTEMNESTRE (à Electre.)

ENNEMIE de votre mère ! tête audacieuse & impie ! par quelle indécence, Vierge encore, osez-vous vous montrer en public ? (*Selon les anciennes mœurs de la Grèce, les filles ne paraissaient pas aux yeux du peuple.*)

ELECTRE.

Une Vierge doit abandonner le séjour des adultères.

CLYTEMNESTRE.

Une Vierge ! qui la prendrait pour telle ?

ELECTRE.

En effet, je suis votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Plus de pitié pour votre mère.

ELECTRE.

J'ai celle que vous m'inspirez.

CLYTEMNESTRE.

Ton cœur superbe a toute l'audace d'un homme :

ou

DES THÉÂTRES. 113

On saura le dompter ; à force de douleurs , tu redeviendras femme.

ELECTRE.

On vient de voir que le fer ne sied point mal dans nos mains,

CLYTEMNESTRE.

Tu te crois égale à nous ?

ELECTRE.

A nous ? est-ce que vous avez un autre Agamemnon ? parlez comme une veuve : votre époux est mort.

CLYTEMNESTRE.

Reine , je saurai châtier les paroles insolentes d'une fille impie. Réponds-moi cependant : où est ton frère ?

ELECTRE.

Il est parti de Mycènes.

CLYTEMNESTRE.

Rends-moi mon fils.

ELECTRE.

Et vous , rendez-moi mon père.

CLYTEMNESTRE.

Où l'as-tu caché ?

ELECTRE.

Dans un lieu sûr ; il n'a point à craindre ce

Tome VIII. Part. I.

H

114 HISTOIRE UNIVERSELLE

nouveau règne. Cette réponse fatisferait une mère juste, non une femme furieuse.

C L Y T E M N E S T R E.

Il faut que tu meures aujourd'hui.

E L E C T R E.

Si vous voulez me poignarder vous-même, parlez, je m'arrache de cet Autel : je vous présenterai ma gorge pour que vous y plongiez le fer. Si vous aimez mieux m'immoler comme une victime ordinaire, ma tête intrépide attend votre blessure ; vous aurez consommé ainsi tous vos crimes, & le sang de votre fille lavera vos mains dégouttantes encore du sang de votre époux.

C L Y T E M N E S T R E.

Compagnon de mon péril & de mon trône ; Egypte ! avancez : une fille dénaturée accable sa mère d'outrages, elle ne veut point me rendre son frère.

E G Y P T E.

Vierge emportée, réprimez les sons de cette voix criminelle, épargnez ces indignités aux oreilles de votre mère.

E L E C T R E.

Il ose aussi me parler, cet abominable artisan de crimes, ce vil enfant de l'inceste, ce perfide à qui l'on ne peut donner qu'un nom équivoque ; fils de sa sœur, petit-fils de son père !

C L Y T E M N E S T R E.

Vous balancez , E gy s t e ! vous balancez à faire voler sa tête impie ! qu'elle nous rende son frère , ou qu'elle expire sur l'heure.

E G Y S T E.

Renfermons-la plutôt dans un ténébreux cachot ; qu'elle y soit pour la vie attachée à un rocher , qu'elle y soit tourmentée sans fin par tous les genres de supplices. Misérable , dénuée de tout , entourée des objets les plus hideux & les plus révoltans , veuve sans avoir eu d'époux , exilée , privée du jour , accablée de tourmens éternels , elle nous révélera peut-être celui qu'elle nous cache.

E L E C T R E.

Accorde-moi la mort.

E G Y S T E.

Je te la donnerais , si tu ne la demandais pas : On n'est Tyran qu'à demi lorsqu'on punit de mort.

E L E C T R E.

Que peut-on souffrir de plus cruel ?

E G Y S T E.

La vie , quand on veut mourir.

C L Y T E M N E S T R E.

Esclaves ! entraînez - moi ce monstre loin de Mycènes ; cachez-là dans quelque coin , à l'extrémité du Royaume , dans quelque caverne obscure.

116 HISTOIRE UNIVERSELLE.

impénétrable ; domptez cette fille inquiète & rebelle.....

(*en montrant Cassandre.*)

Pour celle-ci, cette odieuse captive, vile maîtresse de mon infidèle ; elle me payera de sa tête ; entraînez-la , & qu'elle aille rejoindre soudain l'époux qu'elle m'a ravi.

C A S S A N D R E.

Il n'est pas nécessaire de me traîner, je précéderai mes bourreaux, je me hâte d'aller annoncer la première aux Troyens, que la mer est couverte des naufrages de la Grèce, que Mycènes est prise, que le Roi des Rois vient d'éprouver le fort de Pergame, qu'il a trouvé la mort dans un présent de son épouse, dans l'adultère & la perfidie. Rien ne m'arête plus sur la terre, menez-moi, je vous rends grace ; je suis ravie d'avoir survécu à Troye.

C L Y T E M N E S T R E.

Meurs, furieuse !

C A S S A N D R E.

La fureur t'attend aussi. (*dernière prédiction de Cassandre qui annonce la mort de Clytemnestre qu'Oreste doit assassiner.*)

Tous les critiques qui ont parlé de cette pièce ; la mettent au second rang de celles qu'on attribue à Sénèque dont l'*Agamemnon* est inférieur à celui

d'Eschyle. (*Voyez-en l'analyse Tome I, II Partie, pag. 247 & suiv.*) L'incertitude de Clytemnestre, ses remords, son retour sur elle-même produisent un effet théâtral dans le Poète Latin, & le récit de Cassandre renferme de véritables beautés, ainsi que la narration de la tempête qui a séparé la flotte des Grecs, mais ces détails sont remplis d'ornemens superflus & qui nuisent à l'action. Strophius & Pylade tombent des nues au cinquième Acte. Ils arrivent pour emmener Oreste, pourquoi ne songent-ils pas à sauver Electre de la persécution de ses tyrans ? pourquoi n'y songe-t-elle pas elle-même ?

A l'égard des chœurs que Sénèque a mis dans cette Tragédie, ce sont presque toujours des intermèdes détachés qui, comme dans ses autres ouvrages, n'ont aucun rapport au fond de son sujet : ils ne ressemblent à ceux des Grecs que par la mesure des vers différente de celle des récits ; mais ils ne sont point, ainsi que les leurs, divisés en strophes, pour être chantés par deux troupes. Le but de l'Auteur était de faire des descriptions, & delà, cette lenteur qui règne dans la marche de ses œuvres dramatiques où rarement les bienséances Théâtrales se trouvent observées.





OCTAVIE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

NÉRON.

OCTAVIE.

SANOURRICE.

Chœur de Romains.

SÉNÈQUE.

LE PRÉFET.

POPPÉE.

AGRIPPINE.

Un Messager.

La Scène est à Rome.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVIE (*seule.*)

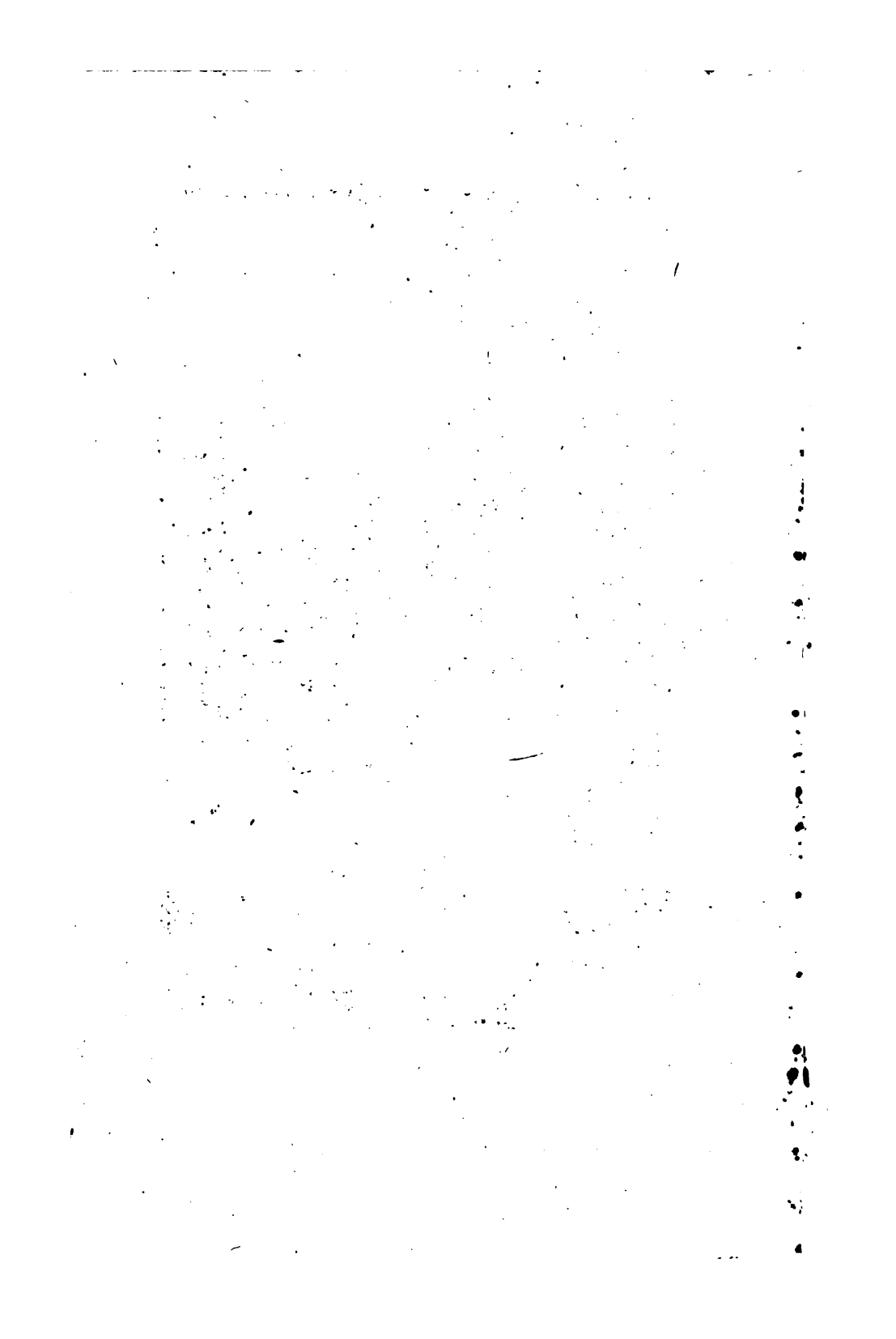
DÉJÀ les premiers traits de l'aurore chassent du Ciel les étoiles vagabondes : le grand Titan déploie l'éclat de sa chevelure , &c s'élève au-dessus de



J. D. Dugouret del.

Ph. Triere Sculp

OCTAVIE.



l'horifon , le jour est rendu au monde. Malheureuse Octavie ! c'est l'instant où tu dois te livrer à tes plaintes ordinaires : fais-donc parler tes douleurs cuisantes ; que tes gémissemens surpassent tous ceux de l'amante de Célyx , tous ceux des filles de Pandion : ta fortune est en effet bien plus déplorable que la leur.

O ma mère ! les larmes que vous me faites répandre seront éternelles. (*Messaline , mère d'Octavie & de Britannicus , si connue par ses débauches , & que l'Empereur Claude son époux fit mourir parce qu'elle avait poussé la licence si loin qu'au mépris du lien conjugal , elle s'était mariée publiquement avec le jeune Caius Silvius.*) Vous êtes la première cause de tous mes malheurs. Écoutez au moins du séjour des Ombres , si l'on y est encore sensible , écoutez les tristes plaintes de votre fille. Plût au Ciel que Cloton eût rompu ma trame avant que mes yeux aient vu vos blessures cruelles , votre visage tout couvert de votre sang , & si horriblement défiguré. (*Messaline crut avoir encore assez de courage pour se vuer , sa main timide approcha le fer de son sein , mais il lui échapa : le Tribun chargé de lui donner la mort , la perça de coups sous les yeux de sa fille.*)

O jour à jamais funeste ! hélas ! depuis ce tems la lumière m'est plus odieuse que les ténèbres.

Contrainte d'endurer l'empire d'une cruelle marâtre , je ne trouvai plus en elle qu'un cœur

atroce & des regards farouches. (*Agrippine qui ; après le trépas de Messaline , épousa l'Empereur Claude son oncle , & tyrannisa la jeune Oclavie.*) C'est ellè , c'est cette furie affreuse qui éclaira mon hymen des torches infernales ; (*mariage d'Oclavie avec Néron.*) elle qui vous priva du jour , ô mon déplorable père ! vous le Souverain du monde & l'heureux triomphateur des Bretons que tous nos généraux n'avaient encore pu vaincre. (*Claude empoisonné par Agrippine avec des champignons que Néron appella depuis un plat des Dieux.*) Vous expirez hélas ! sous les criminelles ruses de votre épouse , & vous laissez vos enfans , seuls rejettons d'une si grande race , exposés à toute la rage d'un tyran. (*Néron.*)

SCÈNE II.

LA NOURRICE d'Oclavie.

QUICONQUE ébloui par l'éclat & les faveurs d'une cour trompeuse , est assez léger pour y laisser subjuguèr son ame & ses sens , qu'il contemple , cet homme inconsideré , qu'il contemple ces coups soudains de la fortune sur les plus superbes têtes , qu'il voye les Césars abattus , qu'il regarde l'extinction subite de la race de Claude , maître des

nations & vainqueur de l'Océan auquel il a ravi tous ses navires.

Voilà cet Empereur qui le premier imposa le joug à la Bretagne , qui couvrit les mers de flottes si nombreuses qu'on n'en vit jamais de pareilles dans aucun siècle , qui fut toujours en sûreté au milieu des peuples les plus barbares , qui brava tous les hasards de l'onde , le voilà qui expire sous la main de son épouse qui bientôt elle-même périt de la main de son propre fils , ce monstre qui empoisonne son frère , celui de la triste Octavie.

Sœur du malheureux Britannicus , & femme de son bourreau , la voilà qui reste seule de son sang , abbatue par la douleur plus forte que sa juste indignation. Elle fuit son cruel époux , elle le hait ; il la craint à son tour , & leur aversion mutuelle est égale.

Envain ma tendresse & ma fidélité s'empressent à consoler la jeune Impératrice : son chagrin qui s'agrit , rejette tous mes conseils. Il est bien difficile d'étouffer un ressentiment légitime dans un cœur noble & vertueux : ce ressentiment s'accroît par les peines même qu'il endure : hélas ! quelle affreuse issue présagent mes alarmes ! ah ! que les Dieux en détournent l'effet.



SCÈNE III.

OCTAVIE, LA NOURRICE.

OCTAVIE.

O fortune qui n'eut jamais d'égale ! Electre ! tu fus moins malheureuse que moi. Dans tes calamités tu pouvais pleurer un père ; il te restait un frère pour venger sa mort , un frère que ton amour avait arraché à ses ennemis , & que l'amitié mit en sûreté.

Et moi ! la crainte me permet-elle seulement de regretter ma famille si cruellement immolée ! puis-je verser des pleurs sur un frère , mon unique espoir , & que la perfidie s'est empressée de me ravir.

Réservée pour voir les funérailles de tout ce que j'adorais , je ne vis plus que pour être l'ombre d'un grand nom.

LA NOURRICE.

Hélas ! j'entends la voix de ma triste pupile. Vieillesse odieuse ! je brûle de courir à elle. Pourquoi retardes-tu mes pas ?

OCTAVIE.

Nourrice ! fidèle dépositaire de ma douleur , tu viens encore voir couler mes larmes.

LA NOURRICE.

Quel jour en tarira la source?

OCTAVIE.

Le jour où je ne serai plus.

LA NOURRICE.

Ecartons cette horrible image.

OCTAVIE.

Mon sort dépend du destin & non de tes vœux.

LA NOURRICE.

Ma fille ! si vous daigniez appaiser César , un Dieu propice nous ramènerait un tems plus heureux.

OCTAVIE.

J'adoucirais les lions & les tigres , plutôt que de calmer le cœur de cet implacable tyran. Ne hait-il pas tout ce qui est sorti d'un sang fameux ? tu vois son dédain pour les Dieux : il ne peut contenir cette fortune énorme que lui a valu le crime de sa mère , & quoique l'ingrat ait eu honte de lui devoir l'Empire , quoiqu'il ait tranché ses jours pour s'affranchir du poids de la reconnaissance ; la peine secrète d'un si grand bienfait ne cesse de l'affliger.

LA NOURRICE.

Rappelez votre ame prête à s'ouvrir à la fureur , retenez les expressions qui veulent lui échaper.

OCTAVIE.

Je souffrirais les calamités ordinaires, mais la mienne, Nourrice, la mienne n'est pas supportable. Privée de ma mère, de mon père & de mon frère, environnée de ruines, odieuse à mon époux, soumise à mon esclave, (*Poppée.*) je redoute, non le trépas, mais le crime..... Oui, que je meure innocente, & je meurs avec joie. N'est-ce pas un supplice plus cruel que la mort même d'avoir sans cesse sous les yeux le visage superbe & les regards farouches d'un tyran? de recevoir les baisers de l'ennemi le plus odieux, de trembler à tous ses mouvemens, d'endurer ses caresses après l'horrible trahison exercée sur le plus tendre des frères dont le meurtrier usurpe la fortune & l'Empire?

Ombre infortunée de Britannicus! combien de fois tu apparais à mes sens, quand le sommeil se répand dans mes membres, & que le repos ferme mes yeux condamnés à des pleurs éternels! tantôt armées de noirs flambeaux, ses faibles mains frappent l'indigne frère que l'adoption lui donna: (*les Anciens croyaient que les Furies venaient sur la terre, persécuter les homicides.*) tantôt le fratricide devenu mon époux, se réfugie en tremblant dans ma couche; son ennemi l'y poursuit, l'arrache de mon sein auquel il est attaché, l'entraîne avec violence, & lui plonge un poignard dans le flanc. L'épouvante

& l'effroi rompent soudain mon sommeil , mon deuil se renouvelle & ma misère se perpétue. Quels tourmens encore n'ajoute pas à mes souffrances cette courtisane superbe parée des dépouilles de ma maison ! cette orgueilleuse beauté pour qui César exposa sa mère sur une barque perfide , mère infortunée que la mer sembla respecter , & qui fut immolée par le fer de son fils plus dénaturé , plus cruel que les flots en fureur. (*On fait que pour plaire à Poppée , Néron voulut faire périr sa mère , Agrippine dans un bâtiment construit de manière qu'il s'entr'ouvrit quand elle y entra. Elle fut arrachée des eaux , & peu de tems après égorgée par les ordres de ce même Néron.*)

Après un tel forfait , que puis-je me promettre du barbare ? une rivale ennemie , toute puissante , est prête à tomber dans ma couche ; elle m'abhorre , & pour prix de ses faveurs , elle demande à Néron la tête de sa femme.

O mon père ! fors des ondes du Styx , viens secourir ta fille qui t'implore ! ouvre-moi du moins l'entrée du Ténare ; que je m'y précipite.

LA NOURRICE.

C'est envain , Octavie , c'est envain que vous invoquez les mânes de votre père. Comment aux Enfers conserverait-il quelque sentiment pour les siens , lorsque vivant encore , il a méconnu son fils.

pour adopter un étranger ? A la clarté d'un flambeau criminel , il a fait entrer dans son lit la fille même de son frère : telle est la source malheureuse de tous ces forfaits que nous avons vus commettre , de cette foule d'affassinats , de ces horribles artifices , de cette fureur de régner , de cette soif du sang fraternel , de la mort d'un gendre immolé sous les yeux de son beau-père , dans la crainte que son hymen avec vous ne le rendît trop puissant. (*Silanus promis à Octavie , & tué le jour même où le mariage devait se faire.*)

O crime horrible ! la tête de cet infortuné fut le présent qu'on offrit à une femme ambitieuse , (*Agrippine.*) son sang fut versé sur les foyers paternels ; on le déclara auteur d'une conjuration imaginaire. (*Vitellius fut l'accusateur.*) Par les intrigues de sa mère , le fils d'Enobardus (*Néron.*) entra ainsi dans votre maison , Claude l'appella son gendre , il devint votre époux , & ce jeune scélérat qui porte tous les crimes dans son sein , ce barbare dont sa mère nourrit encore la férocité naturelle , on vous força de lui donner la main !

Animée par un si heureux succès , Agrippine fit bien plus , elle osa envisager la conquête sacrée de l'Empire du monde.

Qui pourrait raconter les divers attentats , les coupables espérances , les perfides caresses d'une

femme qui montait au trône par les monstrueux degrés de tous les crimes ?

La sainte piété porta ses pas tremblans hors du palais des Césars, & la cruelle Erinny's y prit sa place : les torches du Stryx en profanèrent les Pénales. Une furieuse y rompit toutes les loix de la nature & de l'humanité : elle empoisonne son époux : victime de son propre fils, elle est égorgée à son tour. O malheureux enfant, éternel sujet de nos larmes ! nouvel astre du monde, soutien de la maison d'Auguste, tu tombes aussi, généreux Britannicus ! tu n'es plus qu'une ombre triste, une cendre légère, arrosée cependant des larmes de ta mère elle-même, lorsqu'elle donna ton corps au bûcher, & que la flamme dévora cette beauté comparable à celle d'un Dieu.

OCTAVIE.

Pourquoi ne m'a-t-on pas alors privée de la vie que ma main fera forcée de me ravir ?

LA NOURRICE.

Votre main ! ah ! la nature ne vous a pas donné assez de force pour vous priver du jour.

OCTAVIE.

J'en trouverai dans ma douleur, dans ma misère, dans la fureur qui m'anime.

128 HISTOIRE UNIVERSELLE

LA NOURRICE

Par vos soins & par vos complaisances, adoucissez plutôt la rigueur de votre époux.

OCTAVIE.

Pour qu'il me rende un frère que sa cruauté m'a ravi!

LA NOURRICE.

Non, mais pour obtenir de lui votre salut, pour avoir des enfans, pour réparer la perte de votre famille éteinte.

OCTAVIE.

L'empire de ma maison est passé, le monde en attend une nouvelle; & mon malheureux frère m'appelle à lui.

LA NOURRICE.

Tous les Romains s'intéressent à vous.

OCTAVIE.

Les Romains me consolent, & ne me relèveront pas.

LA NOURRICE.

La faveur du peuple a bien de la force.

OCTAVIE.

Celle d'un Empereur en a beaucoup plus.

LA NOURRICE.

Néron aura de la considération pour sa femme.

OCTAVIE.

Sa maitresse s'y opposera.

LA NOURRICE.

Elle est odieuse à tous les citoyens.

OCTAVIE.

Elle plaît à son amant.

LA NOURRICE.

Elle n'est pas encore sa femme.

OCTAVIE.

Elle le fera & deviendra mère. (*Poppée était déjà grosse.*)

LA NOURRICE.

L'amour de César n'est qu'un caprice ; un feu si honteux ne peut durer : c'est la vapeur d'une flamme légère ; la tendresse légitime est éternelle. Cette vile Poppée qui la première osa souiller votre couche , & vous ravir le cœur de votre époux , cette orgueilleuse craint déjà pour elle ce qu'elle a fait pour vous ; elle tremble d'avoir une rivale. Le plus léger des Dieux est prêt à l'abandonner. Quel que soit l'éclat de sa beauté & de son crédit , sa faveur passera comme l'ombre.

La Reine des Dieux a souffert elle-même l'humiliation qui vous afflige , & pour jouir de ses maitresses , son infidèle époux a pris toutes les formes , tour-à-tour cygne brillant , taureau & pluis

130 HISTOIRE UNIVERSELLE

d'or : voyez les fruits de ses illégitimes amours ; les deux filles de Lédâ brillent au Ciel , Bachus est assis dans l'Olympe , Alcide jouit d'Hébé fille de sa marâtre qu'il ne craint plus , & l'ennemi de Junon en est devenu le gendre. Cette grande Déesse a fait taire sa jalousie , sa douceur lui a rendu le cœur de Jupiter ; seule maintenant elle possède le maître du tonnerre dans sa couche céleste ; nulle beauté mortelle ne lui fait plus quitter la cour céleste. O vous , la Junon de la terre ! sœur & femme d'Auguste ! triomphez aussi de votre ressentiment.

O C T A V I E.

La mer s'unirait aux astres , la lumière aux ténèbres , le Ciel au Tartare , avant que mon cœur pût s'attacher à ce tyran impie & forcené. La mort de mon frère ne saurait sortir de ma mémoire. Maître des Dieux ! toi qui fais si souvent gronder la foudre sur nos têtes , toi dont les feux sacrés glacent nos cœurs d'effroi , tonne , anéantis ce monstre odieux !

Naguère nous avons vu dans le Ciel un météore ardent , une comète effrayante nous montrer une lueur sinistre vers cette partie du Ciel où le Boote régit son char , voisin de l'astre glacé de l'Ours. (*Lucain parle aussi de ce météore arrivé sous Néron. Ces phénomènes se font toujours remarquer vers le nord , ce qui les a fait appeller aurores boréales.*) Déjà même la pureté de l'éther est infectée par

Phaéne du tyran. Pour lui, les astres annoncent quelque calamité insigne aux peuples dont il est le Monarque.

Jamais pour alarmer Jupiter, la terre en fureur n'a produit de Titan, de Typhon plus farouche : plus odieux que tous ces monstres antiques, ce Néron est l'ennemi des Dieux comme des hommes ; il chasse les uns de leurs temples, il arrache les autres de leur patrie : meurtrier de son frère, assassin de sa mère, il voit encore le jour, il jouit de la vie, il traîne son ame criminelle.

Maître du tonnerre ! tu foudroyes si souvent les palais des Rois, & tu épargnes cette tête scélérate ! tu ne fais pas tomber sous tes trois dards ce Néron, fils d'un prétendu Dieu, (*Domitius.*) ce tyran du monde qu'il tient asservi à son joug honteux, & qui par ses vices, par l'infamie de ses mœurs, deshonne le nom d'Auguste !

LA NOURRICE.

Sans doute, il ne méritait pas votre main, mais vous êtes à lui, ma fille ; subissez votre destinée, n'excitez pas davantage la fureur d'un époux si violent. Peut-être un Dieu vengeur vous prendra-t-il en pitié ; peut-être verrez-vous luire un jour plus prospère.

OCTAVIE.

Non, les Dieux cruels précipitent depuis long-

131 HISTOIRE UNIVERSELLE

tems la ruine de ma maison. Ma mère infortunée a été le premier objet de la fureur de Vénus : mariée à un Empereur , insensée ! lui vivant , elle alluma un second flambeau d'nyménée , au mépris de nous , de Claude , de nos loix. Depuis ce jour fatal , Erinnyes , les cheveux épars , entourée des serpens qui forment sa ceinture , Erinnyes vient présider à nos mariages dont elle éteint les flambeaux avec notre sang ; elle anime un Prince déjà si cruel à nous précipiter dans la mort. Hélas ! c'est ainsi que ma malheureuse mère a vu trancher ses jours ; ainsi que je languis moi-même dans le deuil. Messaline en mourant , entraîna son fils dans la tombe , & perdit notre maison.

LA N O U R R I C E .

Pourquoi votre pitié renouvelle-t-elle tous vos regrets ? laissez en repos les mânes de votre mère ; elle a porté les peines de ses monstrueux excès.

S C È N E I V .

C H Œ U R D E R O M A I N S .

QUEL bruit vient frapper nos oreilles ? puisse-t-il être faux , & répété tant de fois , perdre enfin toute croyance ! qu'une nouvelle épouse n'entre jamais

dans le lit de notre Prince, que jamais l'aimable fille de Claude ne soit chassée des Pénates de Néron. Que son heureuse fécondité nous donne des rejettons, précieux gages de paix, nouveaux garants de la tranquillité du monde; qu'un si beau nom ne soit point retranché de l'Empire Romain.

Junon reste constamment attachée à la couche de son frère : la sœur d'Auguste unie du même lien sur la terre, doit-elle le voir dissoudre ? sans cette assurance, de quoi lui servirait une piété si rare, l'apothéose de son père, la virginité qu'elle apporta à son époux, le trésor de sa pudeur ?

Romains, nous dégénérons. Loin de venger la mort de Claude, la crainte, la lâcheté nous font trahir sa race. Jadis nos pères avaient bien plus de courage ; on voyait en eux les vrais enfans de Mars. Ils chassèrent de cette ville des Rois superbes : ils vengèrent dignement tes mânes, ô généreuse Virginie ! toi que ton père fut contraint d'immoler pour t'épargner le malheur de l'esclavage, & le malheur plus grand encore d'assouvir la brutalité d'un Décemvir. Pour toi, ils entreprirent une guerre terrible, ô fille de Lucrétius dont un vil adultère avait triomphé, & qui ne voulus point survivre à ton opprobre ! tu portas la juste peine de ton impiété, femme du dernier Tarquin, fille dénaturée qui écrasas de ton char cruel le corps de ton père, & qui après avoir souillé tes roues de son sang

innocent, eus encore la barbarie de lui refuser la sépulture!

Hélas! notre siècle a vu renouveler aussi ces attentats monstrueux : le successeur des Césars n'a-t-il pas exposé sa mère à la merci des vagues Tyrrhéniennes! par les ordres du tyran, les nau- tonniers n'ont-ils pas abandonné le rivage tandis qu'une Impératrice périssait? l'assemblage infidieux des bois s'étant séparé, la malheureuse Agrippine tombe dans l'onde amère : ses gémissemens, les cris de ses femmes montent jusqu'au Ciel. Le plus affreux genre de mort s'offre à leurs yeux ; toutes s'efforcent de retarder cet instant fatal : les unes, toutes nues, saisissent les planches échappées à l'in- fernal vaisseau, & les poussent vers la rive ; les autres en nageant, tâchent de regagner la terre ; plusieurs terminent leurs destinées dans les flots. L'auguste Impératrice arrache ses habits, déchire sa chevelure, baigne son visage de ses larmes, & privée de tout espoir de salut, enflammée de colère, succombant à son malheur : *Fils ingrat ; s'écrie-t-elle, voilà le salaire de tant de bienfaits ! je t'avoue, j'ai bien mérité cette horrible punition puisque je t'ai donné l'être, & que mon imprudence a pu t'élever à l'Empire : Epoux malheureux ! élève ta tête au- dessus de l'Achéron, & repais ton ombre de mon supplice. Prince trop crédule, je suis l'auteur de ta mort, & sans moi ton vertueux fils (Britannicus.)*

vivrait-encore. Je vais me rejoindre à tes mânes , sans sépulture , engloutie dans les flots ; je l'ai bien mérité.

Les vagues arêtent ces derniers mots dans sa bouche : elle disparaît dans la mer , & revient soudain au-dessus d'un flot : la crainte la forçant de prolonger sa destinée , elle frappe l'onde d'une main tremblante , & bientôt épuisée , elle succombe à sa peine. À ce triste spectacle , plusieurs amis fidèles , rassemblés sur le rivage , bravent les menaces de Néron , & volent au secours de sa mère qui n'avait plus la force de nager ; ils osent encourager ses bras épuisés , ils la secondent eux-mêmes de leurs mains.

O mère & femme de César ! que vous a-t-il servi d'avoir évité le danger des eaux ? ce n'était que pour périr sous le fer de votre fils. O crime que la postérité toujours si peu crédule ne se persuadera jamais ! Néron est furieux , désespéré que sa mère vive. Il imagine une mort plus odieuse encore , il en précipite le moment. Son ame atroce ne supporte plus de délai : un satellite court exécuter son ordre : avec son poignard , il ouvre le sein d'une Impératrice : elle succombe , & en mourant , elle adresse ces mots à son bourreau : *enfonce plutôt ton fer cruel dans mon flanc ; c'est lui , lui seul qu'il faut percer , pour avoir porté ce monstre.*

Elle dit, & après ces blessures impies, rendant un gémissement au lieu de soupir, son ame triste s'envole chez les ombres.

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

S É N È Q U E (*seul.*)

FORTUNE trompeuse ! tandis que j'étais si content de ma médiocrité, pourquoi m'as-tu comblé de tes perfides faveurs ? pourquoi m'as-tu élevé si haut ? était-ce pour rendre ma chute plus éclatante ? hélas ! n'aguère j'étais bien plus heureux : loin des traits de l'envie, entouré de la mer, relégué dans les rochers de la Corse, mon cœur était libre, j'étais mon maître, j'avais toujours le loisir de me livrer à mes goûts. Avec quelle ivresse je contempiais le chef-d'œuvre de la nature & de l'arbitre suprême ; ce Ciel ravissant, le cours sacré du soleil, l'harmonie du monde, la vicissitude des saisons, le disque de la lune qu'environnent toutes ces autres constellations errantes, & cette vaste splendeur qui anime le firmament !

S'il vieillit, ce monde ineffable, si tant d'éclat doit retomber dans l'antique cahos, nous touchons à ce grand jour de destruction, & c'est maintenant

que les ruines du Ciel doivent écraser cette génération impie , qu'une race nouvelle & pure doit repeupler l'univers , & nous rendre toutes les vertus du règne de Saturne dans l'adolescence de l'univers. (*On fait que dans ce tems les premiers Chrétiens croyaient toucher aussi à la fin du monde.*)

Age heureux , où descendue du Ciel avec la sainte fidélité , Thémis , la première des Immortelles , régissait si doucement la terre ! Le genre humain ne connaissait ni les guerres , ni le frémissément de la trompette effrayante , ni les armes , ni les fossés , ni les remparts : tous les chemins étaient ouverts , tout était commun dans le monde. La terre , mère heureuse & sûre pour tous ses enfans qu'elle aimait , la terre ouvrait d'elle-même son sein aux fertiles moissons : mais dans la génération suivante , elle eut moins de douceur. Dans la troisième époque , les hommes plus industrieux inventèrent les arts , & respectèrent encore la justice. Ils devinrent plus inquiets , ils se mirent à la poursuite des bêtes féroces ; leurs hardis filets arrachèrent les poissons cachés sous l'onde ; leurs flèches trompèrent les oiseaux ; ils firent plier sous le joug la tête des taureaux superbes ; la charue sillonna les guérêts & leur fit des blessures nouvelles , pour cacher plus avant dans leur sein les semences qu'on y déposait. Le quatrième âge , le pire de tous , pénétra bien plus profondément dans les entrailles de la mère com-

138 HISTOIRE UNIVERSELLE

mune ; on en tira l'or & le fer ; on arma ses mains cruelles : des limites distinguèrent les Royaumes ; on construisit des villes ; on défendit ses habitations, on attaqua celles des autres.

Négligée & souillée du sang des hommes , Astrée, aujourd'hui le plus bel ornement du Ciel , Astrée se hâta d'abandonner la terre & les mœurs féroces de ses nouveaux habitants.

L'amour de la guerre augmente , & avec lui , la soif de l'or. Le plus grand & le plus séduisant des fléaux , le luxe , se répandit sur toute la surface de l'univers : il s'accroît par le tems & par l'erreur dont chaque siècle étend les progrès.

Ces vices multipliés depuis tant de générations, inondent maintenant les villes & les campagnes, nous sommes écrasés par le siècle où règnent tous les excès. L'impiété furieuse est déchaînée , Vénus étend par-tout son honteux empire. Vainqueur du monde, le luxe, de ses mains avares, enlève tous les trésors de la nature pour les perdre.

Mais voici Néron qui s'avance avec un regard farouche. Je tremble du projet qu'il peut méditer.



SCÈNE II

NÉRON, LE PRÉFET, SÉNÈQUE.

NÉRON (au Préfet.)

EXÉCUTEZ mes ordres, & qu'on m'apporte les têtes de Plautus & de Sylla. (*Plautus & Sylla furent réellement exécutés, & Néron insulta leurs têtes qui lui furent apportées : Tacite. liv. 14. des Annales.*)

LE PRÉFET.

Vous ferez obéi, & je vole au camp. (*Ce Préfet n'était point Burrhus ? il avait été empoisonné à cette époque : c'était Tigellinus.*)

SÉNÈQUE (à Néron.)

Plautus & Sylla sont vos proches : convient-il de les condamner si légèrement ?

NÉRON.

On n'est pas si scrupuleux, quand on craint.

SÉNÈQUE.

Le meilleur remède de la crainte, c'est la clémence.

NÉRON.

Se défier de son ennemi, c'est la plus grande vertu d'un Souverain.

140 HISTOIRE UNIVERSELLE

S É N È Q U E.

Sauver ses citoyens, c'est une plus grande vertu encore pour le père de la patrie.

N É R O N.

Les conseils d'un vieillard trop doux ne conviennent qu'à des enfans.

S É N È Q U E.

Les jeunes gens emportés ont plus besoin d'être régis que les enfans.

N É R O N.

A mon âge, on ne doit prendre conseil que de soi.

S É N È Q U E.

Oui, quand c'est pour faire des choses dignes d'être approuvées par les Dieux.

N É R O N.

C'est moi qui les fais ; je puis me passer de leur approbation.

S É N È Q U E.

Vous devez d'autant plus les craindre, que vous êtes plus puissant.

N É R O N.

C'est parce que je peux tout, que tout m'est permis.

S É N È Q U E.

Ne comptez point trop sur la fortune: c'est la plus légère des Dées.

N É R O N.

C'est le propre d'un lâche, de ne pas user de son pouvoir.

S É N È Q U E.

Il est beau de faire ce qui est juste, jamais d'abuser de son pouvoir.

N É R O N.

Le vulgaire dédaigne un Prince qui n'ose en abuser.

S É N È Q U E.

Le vulgaire opprime un Prince qui lui est odieux.

N É R O N.

Le fer fait nous défendre.

S É N È Q U E.

L'amour vous défendrait mieux.

N É R O N.

Il faut que César se fasse craindre.

S É N È Q U E.

Il serait plus sûr de se faire aimer.

N É R O N.

Il est nécessaire d'imprimer de la crainte à ses sujets.

142 HISTOIRE UNIVERSELLE

S É N È Q U E.

Ce qu'on exige, est toujours pesant.

N É R O N.

Je veux qu'on m'obéisse.

S É N È Q U E.

N'exigez que des choses raisonnables.

N É R O N.

C'est une décision qui n'appartient qu'à moi.

S É N È Q U E.

C'est au peuple à la ratifier.

N É R O N.

Le fer m'obtiendra cette ratification.

S É N È Q U E.

Que les Dieux écartent ce malheur.

N É R O N.

Qui, moi ! je souffrirais plus long-tems qu'on attente à ma vie, qu'on me méprise, qu'on ose méditer ma ruine, m'opprimer ! Envain j'ai banni Plautus & Sylla : dans leur exil, ils conjurent encore contre moi : leur fureur implacable armera sans cesse des scélérats contre mes jours. Absens de Rome, ils y ont toujours les partisans les plus zélés qui nourrissent éternellement leurs criminelles espérances. Ils me sont suspects, que le fer m'en délivre. Qu'avec eux périsse mon odieuse

épouse ; qu'elle aille rejoindre un frère qu'elle ne cesse de regretter. Il faut que je renverse tout ce qui est trop élevé.

S É N È Q U E.

La gloire la plus flatteuse , est de se voir au milieu de ce qu'il y a de plus grand , & de se montrer plus grand encore : c'est de subordonner toutes ses affections au bonheur de sa patrie , de pardonner aux malheureux , de respecter le sang de ses sujets , de donner toujours du tems & de la réflexion à sa colère , de procurer le repos au monde , & la paix à son siècle.

Tel est le triomphe de la vertu , telle est la route qui mène au Ciel. C'est par-là qu'Auguste , père de la patrie , ajouté maintenant aux astres , est adoré comme un Dieu , c'est par-là qu'il a mérité des temples. Ce Prince cependant fut long-tems exposé aux traits de la fortune. Il essuya différens revers , il souffrit des pertes sanglantes , en s'efforçant de punir tous les assassins de son père.

Mais , vous , Néron ! la fortune , sans répandre une seule goutte de sang , la fortune a mis sa divinité à vos pieds , elle a déposé les rênes de l'Empire dans vos heureuses mains , elle a imprimé sur votre front ce respect sacré qui vous répond soudain de l'obéissance des mers & de la terre. Vaincue par l'amour unanime que vous portez

144 HISTOIRE UNIVERSELLE

les Nations , la triste envie a fui loin de vous. Le Sénat vous est dévoué , vous êtes de l'Ordre Equestre & du Peuple. Auteur de la paix du monde , choisi pour être l'arbitre du genre humain ; sous le titre sacré de père de la patrie , vous régissez tout ce qui respire. Votre Rome vous conjure de retenir ce grand nom ; elle vous recommande tous ses citoyens.

N É R O N.

Je ne dois qu'à la faveur des Dieux l'obéissance de Rome & du Sénat , ainsi que ces prières ferviles , ces vœux contrainsts que fait arracher la crainte. Ménager des citoyens au Prince & à la patrie , des hommes qu'enorgueillit l'éclat de leur naissance , lorsque d'un mot , on peut les anéantir , c'est une folie. Brutus à qui Jules avait pardonné , Brutus ne fut-il pas le premier à tremper ses mains dans son sang , & ce grand homme invincible dans tant de batailles , triomphateur des peuples , l'égal de Jupiter sur la terre , n'expira-t-il pas sous le glaive de ses citoyens ? quel carnage ce pardon n'a-t-il pas excité dans le monde ?

Et cet Auguste qui mérita le Ciel par sa vertu , combien n'a-t-il pas immolé de nobles de tout âge qui , fuyant leurs Pénates , se répandirent dans différentes parties de la terre , lorsque la hache du Triumvirat , & le tableau de proscription appelaient

appelaient à la mort tant de têtes fameuses? Combien de larmes ne fit-il pas répandre aux tristes Sénateurs, à la vue de ces têtes sanglantes exposées sur la tribune? Que dis-je? il ne fut pas même permis aux enfans de pleurer leurs pères dont les corps défigurés, étendus sur la place, formaient le plus affreux des spectacles. Ces proscriptions terribles ne furent que le prélude des massacres. Que de Romains devinrent la pâture des oiseaux & des bêtes féroces dans les plaines de Philippes? Combien de naufrages, combien de sang versé sur la mer Sicilienne! L'univers employa toutes ses forces pour se détruire.

Un Général fameux (*Marc-Antoine vaincu à Actium.*) défait dans une grande bataille, s'enfuit sur les bords du Nil pour y trouver la mort, l'incestueuse d'Egypte s'abreuva une seconde fois du sang Romain, & s'appropriâ deux Ombres célèbres, (*celle de Pompée & celle d'Antoine.*) Auguste vainqueur se reposa enfin après tant de combats, & mit bas son fer émoussé par tant de blessures cruelles. Il maintint l'Empire par la crainte; les armes & ses fidèles soldats assurèrent la Couronne sur sa tête. La tendresse qu'il montra pour venger son père, en fit un Dieu, & lorsqu'il eut parcouru la carrière que le destin lui avait imposée, on célébra son apothéose, on lui érigea des temples.

Tel sera aussi mon partage, quand à son exemple,

146 HISTOIRE UNIVERSELLE

mon fer aura moissonné tout ce qui me porte
ombrage, & que j'aurai étayé ma Maison de dignes
héritiers de ma puissance.

S É N È Q U E.

C'est ce que nous attendons de l'heureuse fé-
condité de la fille d'un Dieu, de la noble Octa-
vie, nouvelle Junon, associée aussi à la couche d'un
autre Jupiter. (*Cette Octavie était sœur de Junon
par adoption.*)

N É R O N.

La mère dont elle est sortie bannit cet espoir
loin de mon cœur, & cette Octavie elle-même ne
m'aima jamais.

S É N È Q U E.

Octavie encore au berceau dans le tems des
égaremens de sa mère, n'en a jamais reçu l'at-
teinte impure, & sa pudeur si touchante cache
encore la flame qu'elle a pour vous.

N É R O N.

Je m'en suis flatté long-tems quoique je sentisse
que nos ames ne sympathisaient point, quoique
je visse sur son front l'empreinte de toute la haine
qu'elle me porte. Enfin mon juste ressentiment a
résolu de s'en venger, & j'ai trouvé une femme
digne de la couche Impériale. Sa naissance, sa
beauté, son courage, la rendent pour moi supé-

fièvre à Vénus, à la Reine des Dieux, à la belle-
queule fille de Jupiter.

S É N È Q U E.

La vraie supériorité d'une femme consiste dans
la vertu, la fidélité conjugale, les mœurs, la mo-
destie. Voilà ce qui est en droit de plaire à un
époux : ces avantages précieux demeurent tou-
jours ; nulle force humaine n'en détruit l'Empire ;
mais chaque jour, ô Néron ! flétrit la fleur de
la beauté...

N É R O N.

Les Dieux ont prodigué tout à celle que j'aime ;
ils l'ont fait maître pour moi.

S É N È Q U E.

Bannissez l'amour qui vous séduit ; vous serez
moins crédule.

N É R O N.

Cet amour ne saurait être effacé de mon ame ;
non pas même par le Maître de la foudre ; ce
tyran du Ciel, qui pénètre jusqu'aux abîmes de
la mer, jusqu'au fond du Tartare, & qui peut
chasser les Dieux de l'Olympe.

S É N È Q U E.

L'erreur des humains a fait de l'amour un Dieu
puissant ; c'est elle qui arma ses mains de traits,
d'un arc sacré, d'un flambeau cruel ; elle qui le
fit sortir de Vénus & de Vulcain. L'amour n'est

148 HISTOIRE UNIVERSELLE

que dans notre cœur ; c'est une chaleur enivrante que la jeunesse excite , que le luxe & l'oïveté nourrissent , que les dons brillans de la fortune animent. Sans alimens , c'est un feu qui tombe , & dont un instant voit éteindre toute l'activité.

N É R O N.

Source heureuse de la volupté, l'amour est encore le grand principe de la vie : il est éternel , puisque le genre humain , depuis tant de siècles , se propage par lui , puisqu'il charme même tout ce qu'il y a de plus féroce dans l'univers. Ce Dieu charmant va faire luire pour moi le flambeau d'hyménée , & par la plus douce flamme, unir Poppée à ma couche.

S É N È Q U E.

La douleur de vos Romains n'en pourrait soutenir le triste spectacle , & la piété sainte vous inspirera des idées plus salutaires.

N É R O N.

Ce qui est permis à tous les hommes serait un crime pour moi ?

S É N È Q U E.

Toujours on exige plus des Princes que des sujets.

N É R O N.

Je veux essayer si cette faveur que Rome m'a si

légèrement accordée pliera sous ma volonté, ou si je la verrai disparaître sans retour.

SÉNÈQUE.

Prêtez-vous plutôt aux vœux de vos concitoyens qui vous aiment.

NÉRON.

On n'est pas Empereur, quand on lit son devoir écrit sur les fronts de ses sujets.

SÉNÈQUE.

Quand les sujets ne peuvent obtenir du Prince de légitimes demandes, ils en ont de justes ressentimens.

NÉRON.

Ne suis-je pas en droit de les contraindre?

SÉNÈQUE.

C'est une prière que tout l'Empire vous adresse; il serait trop dur de la refuser.

NÉRON.

De semblables prières sont des violences qu'on fait au Monarque.

SÉNÈQUE.

C'est à lui à relâcher un peu de son droit.

NÉRON.

Afin que la Renommée publie qu'il a été contraint de reculer.

150 HISTOIRE UNIVERSELLE

SÉNÈQUE.

Il faut mépriser cette vaine & légère renommée;

NÉRON.

C'est elle qui fait la réputation.

SÉNÈQUE.

Elle craint la puissance suprême;

NÉRON.

Elle ose pourtant la censurer.

SÉNÈQUE.

Vous la ferez taire, César! rappelez-vous tous les bienfaits de Claude; laissez-vous attendrir par l'âge de sa fille votre épouse, par sa vertu, sa modestie,

NÉRON.

Cessez enfin vos instances; depuis trop longtemps vous m'importunez. J'ai envie de faire ce qu'il plaît à Sénèque de blâmer. Aussi-bien, c'est trop différer la joie du Peuple, puisque déjà Poppée porte dans son sein une preuve de mon amour, une partie de moi, un César peut-être. C'est demain que je prétends former ce nouvel hyménée.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE D'AGRIPPINE (*seule.*)

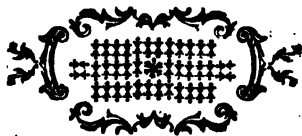
J'AI repoussé le globe terrestre qui m'oppressait ; j'arrive du Tartare, & voici un flambeau que tient ma main sanglante pour éclairer cet hymen odieux. Que Poppée soit unie à mon fils, à la clarté de cette flamme que mon bras vengeur, & le ressentiment maternel convertiront en bûcher. Parmi les Ombres, la mémoire de ma mort impie reste éternellement gravée dans mon cœur, mémoire toujours importune à mes mânes qui ne sont point apaisés : je ne saurais chasser l'idée de ce navire funeste, salaire de tant de bienfaits, ni de cette nuit cruelle, fruit de l'Empire, & dans laquelle j'ai déploré mon naufrage. J'allais verser des pleurs sur la mort de mes tristes compagnes, & sur le forfait de mon fils ; le cruel ne m'en a point donné le tems : il couronne son crime par un crime plus grand. Percée d'un fer parricide, défigurée par mille blessures, renversée sur mes pénates sacrés, j'ai rendu la vie au milieu des souffrances. Hélas ! sauvée de l'onde, égorgée, mon sang n'a pu éteindre

dre encore la haine d'un fils : ce tyran sévit toujours contre le nom de sa mère : il étouffe la mémoire de tout ce qu'il me doit. Il renverse mes statues. Mon aveugle tendresse lui donna l'Empire de l'univers, & il veut que tout l'univers oublie les titres honorables que les Peuples m'avaient décernés. (*Néron fit mettre l'anniversaire d'Agrippine au nombre des jours sinistres.*) Pour comble de maux, mon époux que j'ai immolé à cet ingrat, mon époux persécute mes mânes, s'acharne à mon supplice, me menace, m'impute sa mort & celle de son fils ; il demande le trépas du monstre pour qui j'ai fait tant de sacrifices. Ombre de Claude ! un instant encore & tu seras satisfait : les Furies vengeresses préparent à ce tyran la fin qu'il mérite ; elles lui préparent leurs fouets cruels, une fuite honteuse, une punition plus terrible que la soif de Tantale, que le rocher de Sisyphe, que l'oiseau de Prométhée, que la roue d'Ixion. En vain mille cohortes veillent autour de ses orgueilleux portiques ; en vain le monde épuisé lui envoie tous les trésors. Les Parthes lui raviront ses provinces & ses richesses. (*dans ce tems, en effet, ils lui prirent l'Arménie.*) Le jour approche où l'infâme portera la peine de ses crimes, où délaissé, pros crit, manquant de tout, il présentera la gorge au fer de ses ennemis. (*Néron n'eut pas le courage de se tuer, & forcé enfin de mourir, il dit :*

O Romains ! de quelle belle voix vous vous privez !

Hélas ! voilà donc le fruit de mes peines, & l'accomplissement de mes vœux ! ô mon fils ! où t'a précipité cette fureur dont toi-même tu es étonné, fureur abominable qui anime à ta perte le ressentiment d'une mère égorgée par ton crime ! pourquoi lorsque tu étais encore dans mon sein, n'ai-je pas été la pâture de quelque monstre ! tu serais mort pur & innocent. Caressé dans les bras de ta mère, nous serions tous deux paisibles habitants de l'Elysée, nous y serions réunis avec tes aïeux, avec ton père, avec tous les grands hommes dont tu es sorti. Hélas ! ils rougissent, ils se désolent dans cet heureux séjour de ce que tu es de leur sang ; ils m'abhorrent moi-même de ce que je t'ai donné l'être.

Mais quand je réunis sur ma tête tant de titres odieux aux miens ; marâtre, épouse impie, mère criminelle, pourquoi différer de rendre au Tar-tare ma présence importune ?



SCÈNE II.

OCTAVIE, LE CHŒUR.

OCTAVIE.

EPARGNEZ-vous les larmes dans un jour de fête & d'algresse publique. Votre amour pour moi , cet intérêt touchant que je vous inspire , aigri-raient un Prince emporté , je causerais votre malheur. Dès long-tems , je sens ce coup qui vous afflige ; j'en ai senti de plus rudes. Pour finir mes peines , j'ai toujours la ressource de la mort ; elle délivrera mes yeux de l'aspect d'un tyran , de son lit odieux ; je mourrai sœur de César , si je n'en suis plus la femme. Il me suffit d'écarter de ma tête le supplice toujours effrayant de la mort. Mais avec un tel monstre , puis-je me flatter seulement de cette faveur ? Réservee pour cet hymen honteux , j'en serai la funeste victime. Involontairement , mes yeux se rejettent sur les foyers sacrés de mes pères. Pourquoi ce regret ? fortons promptement de ce Palais funeste , abandonnons la Cour d'un Prince sanguinaire.

LE CHŒUR.

Il luit enfin ce jour fatal annoncé par la renommée. La fille de Claude est chassée du lit de Né-

fon ; Poppée en est maintenant la maitresse , & notre timide amour pour Octavie , notre vain ressentiment que glace la terreur , n'ont pu écarter ce revers étrange. Qu'est - donc devenu l'antique courage des Romains , fatal à tant de grands Rois ? Voilà donc les enfans des maîtres & des pacificateurs du monde ? voilà ces citoyens possesseurs des faisceaux , dont la volonté jadis faisait la guerre ou la paix , qui jetaient les Tétrarques dans l'horreur des prisons ? Nos regards sont choqués de voir l'image de Poppée jointe à celle de Néron , & nos mains n'ont pas la force de renverser cette odieuse statue , trop semblable par sa beauté à l'Impératrice que nous adorons ? Que n'arrachons - nous Poppée elle-même de la couche usurpée ? que ne portons - nous la flamme & le fer au Palais du parjure Néron ?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPPÉE, SA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Où courez - vous , ma fille ? pourquoi vous dérobez - vous si brusquement de la chambre de Néron ? où allez - vous avec ce trouble peint sur votre

visage ? vos yeux sont mouillés de vos pleurs. n'êtes-vous pas au comble de vos vœux ? Le flambeau si désiré n'a-t-il pas joint votre destinée à celle de Néron ? n'avez-vous pas reçu le prix de votre beauté & de l'imprudence de Sénèque ? La mère d'Amour, Vénus, la plus grande des immortelles, n'a-t-elle pas enchaîné César dans vos bras ? Dieux ! avec quelle majesté, avec quel éclat vous avez pressé cette couche sublime ! avec quelle admiration le Sénat contemplait vos larmes, lorsque la tête ceinte de cette pourpre brillante qui vous servait de voile, vous offriez l'encens à nos Divinités, que vous versiez vos libations pures sur leurs autels : vous aviez à vos côtés le plus beau, le plus grand des Romains, qui ravi de sa conquête & superbement paré, surmontait, au milieu des plus heureux présages, toute la foule qui l'entourait. Tel autrefois, en présence des grands Dieux du ciel & de l'aveu de toutes les Divinités des ondes, Pélée reçut pour épouse la belle Thétis sortant des grottes azurées.

Quelle cause soudaine a donc banni la joie de votre front ? que veulent dire enfin cette pâleur & ces larmes ?

P. O P P É E.

Confuse, tremblante encore du songe affreux de cette nuit, ô ma Nourrice ! je suis tourmentée d'un trouble inexprimable. Hier, lorsque l'éclat

de ce beau jour eut cédé la place aux plus épaisses ténèbres, endormie dans les embrassemens de mon César, mon repos a été horriblement agité. Je croyais voir une nombreuse affluence de peuple entourer mon lit avec la plus alarmante tristesse. Les cheveux épars, les yeux en pleurs, nos Dames Romaines faisaient entendre les cris les plus plaintifs. Parmi les sons terribles des trompettes, la mère de Néron, cruelle, menaçante, avec un flambeau teint de sang, qu'elle agitait avec fureur, la mère de Néron se présente à moi. Soudain, la terre ouvre un abyme immense, j'y tombe & mon lit même est entraîné dans ma chute. Epuisée de fatigue, je me repose sur ce lit fatal. Je vois arriver mon premier époux (*Crispinus, Chevalier Romain.*) & mon fils : *Crispinus* se jette dans mes bras & me donne quelques baisers : (*Rufus Crispinus que Néron fit jeter dans la mer par ses esclaves, tandis qu'il pêchait.*) Néron furieux entre dans ma chambre & me perce le sein d'un fer cruel. (*On fait que depuis, Poppée prête d'accoucher, fut tuée par Néron qui lui donna un coup de pied dans le ventre.*) La frayeur me réveille, & l'horreur sur le front, le cœur palpitant, la crainte m'empêche de parler..... Voilà la cause des alarmes que ta tendresse & ta fidélité m'ont pressé de te confier..... Hélas ! de quelle calamité me menacent donc les Mânes ! pourquoi Néron fait-il couler mon sang ?

LA NOURRICE.

Toutes les images fortes & vigoureuses qui affectent nos esprits en veillant, se retracent dans nos sens pendant le sommeil. Endormie par les baisers d'un époux, devez-vous être surprise d'avoir cru voir Crispinus, un lit, un bûcher ? Ces Dames Romaines qui se meurtrissaient le sein & s'arrachaient les cheveux, ce sont les amies d'Octavie, qui pleurent son divorce dans les Pénates sacrés de son frère, dans le Palais de ses aïeux. Ce flambeau qu'Agrippine faisait luire à vos yeux alarmés, présage l'envie qu'excitent votre gloire & le haut rang où vous montez. Le séjour des Enfers qui vous a apparu, c'est l'emblème de la durée de votre hymen ; il sera éternel comme le Palais de Pluton. Le fer que Néron qui vous aime, portait à votre gorge, signifie que ce n'est point pour faire la guerre, mais pour protéger la paix qu'il veut être armé.

Reprenez donc vos sens, faites rentrer la joie dans votre cœur, retournez dans votre lit.

P O P P É E.

Non, j'ai résolu d'aller au temple, de me prosterner aux pieds des autels, d'offrir des victimes aux Dieux, pour expier ces horribles menaces de la nuit & du sommeil, pour faire retomber sur la tête de mes ennemis les calamités que je crains.

Viens te joindre à mes vœux, ô Nourrice ! viens avec moi conjurer le ciel de faire écouler de mon cœur l'effroi qui me tourmente.

S C È N E I I.

L E C H Œ U R.

SI la renommée qui publie les amours de Jupiter ; ne nous trompe point ; s'il presse de ses plumes éclatantes le sein de sa belle Lédà ; si , audacieux taureau , il porte la sœur de Cadmus sur une mer si vaste , sans doute il quittera encore l'Olympe soumis à ses loix : charmante Poppée ! il viendra dans vos bras , il vous trouvera plus de charmes qu'à cette Lédà si vantée , qu'à Danaé qui fut si surprise de le voir se fondre en pluie d'or autour d'elle. En vain Sparte nous élève la beauté de son Hélène ; en vain le Pasteur de Phrygie la demanda à Vénus pour unique prix de la pomme désirée ; Poppée est plus ravissante que cette fille de Tyn-dare , sujet de tant de guerres &c cause fatale de la ruine d'Ilion.

Mais quel homme arrive d'un pas si précipité ? il est hors d'haleine , il a le cœur gros de soupirs , que vient-il nous annoncer ?



SCÈNE III.

LE MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

GARDES du Prétoire ! vous qui veillez à la conservation du Palatin , (*Les Césars ayant établi leurs demeures sur le Mont Palatin , on donna depuis , & pour cette raison , aux habitations Royales le nom de Palais , Palatium .*) défendez-en l'enceinte sacrée ; le Peuple s'y précipite en tumulte. Voilà les Préfets qui traînent leurs cohortes & les disposent dans tous les quartiers de la ville. Leur crainte cependant n'arrête point la fureur de la révolte ; à chaque instant , au contraire, elle prend de nouvelles forces.

LE CHŒUR.

Eh ! qui peut faire prendre les armes à ce Peuple forcené ?

LE MESSAGER.

La répudiation d'Octavie : tous veulent la venger ; ils méditent le plus grand des crimes.

LE CHŒUR.

Que méditent-ils ? où se porte leur audace ?

LE

LE MESSAGER.

Ils veulent ramener la fille de Claude au Palais de ses pères, la replacer dans le lit de César, lui faire restituer la moitié de l'Empire.

LE CHŒUR.

Poppée la possède.

LE MESSAGER.

C'est ce qui les rend si furieux ; c'est-là la principale cause de leur rage. Toutes les statues de marbre, toutes celles de bronze où l'on voit briller les traits de Poppée sont abattues & mutilées par un fer barbare. Ils en traînent dans les rues les membres & les débris attachés à de longues cordes, ils les enterrent dans la fange. Leurs discours répondent à l'atrocité de leurs actions, & la pudeur m'empêche de les répéter. Ils veulent mettre le feu au Palais de Néron, s'il ne reprend sur l'heure la fille de Claude. C'est ce que je cours annoncer à l'Empereur, en exécution de l'ordre que le Préfet m'en a donné.

(il sort.)

LE CHŒUR.

O sédition vaine autant que criminelle ! les traits de l'Amour sont plus forts que les vôtres, sa flamme éteindra vos feux, il a si souvent éteint ceux de la

162 HISTOIRE UNIVERSELLE

foudre, il a si souvent triomphé de Jupiter au milieu de son Ciel.

Téméraires ! votre sang répandu payera votre révolte. L'amour outragé est loin d'être patient ; sa colère ne s'apaise pas aisément. Il força le fier Achille de quitter ses armes immortelles pour la lyre, il punit les Grecs, il punit le fils d'Atrée, il renversa le Royaume de Priam, il anéantit des villes fameuses. Je ne fais quel supplice horrible nous présage en ce jour la violente colère de ce Dieu offensé.

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

N É R O N , L E P R É F E T .

N É R O N (*entrant avec fureur.*)

O lenteur odieuse de mes lâches soldats ! ô ressentiment trop doux après cet attentat à mon autorité ! Quoi ! le sang de ces vils citoyens n'a pas encore vengé l'insulte faite à ma gloire ! Rome, pour avoir seulement fait naître ces pervers, Rome n'est pas remplie de carnage ! Mais c'est trop peu de leur donner la mort dans le tumulte, il faut que des supplices

prolongés me délivrent à loisir de cette populace impie ; il faut que cette Octavie, ma sœur & ma femme, qui anime l'audace des rebelles & qui m'est depuis si long-tems suspecte, soit immolée la première à mon juste courroux, il faut que tout son sang éteigne ma fureur. Il faut que Rome elle-même soit embrasée pour expier un pareil forfait ; (*Il fit effectivement mettre le feu à la ville, & l'incendie dura sept jours & sept nuits. Du haut de la tour de Mécène, Néron contempla ce spectacle avec délices, charmé, disait-il, de voir des flammes qui lui représentaient l'embrasement de Troye. Il composa sur cet événement malheureux un Poème qu'il récita en habit de Théâtre.*) que les feux, les ruines accablent tous les citoyens ; que ces fiers Romains soient réduits à la misère, à la famine. Depuis trop long-tems ce Peuple insolent insulte à ma fortune. Les ingrats ! ils sont insensibles à mes bienfaits ; la paix n'a point de charmes pour eux ; leurs âmes inquiètes ne respirent que l'amour des séditions. L'audace les précipite à leur perte. Il faut les dompter à force de malheurs, il faut appesantir le joug sur leurs têtes coupables, afin de les dégoûter de pareils attentats, & de les empêcher de lever leurs yeux impies jusqu'au visage sacré de leur Impératrice nouvelle. Qu'abattus sous le poids des calamités, ils tremblent & apprennent à obéir au moindre signe de leur Maître. Mais je

vois le fidèle Préfet que j'ai placé à la tête de mes gardes.

LE PRÉFET.

Seigneur , le tumulte n'existe plus. Pour le dissiper , il n'a coûté la vie qu'à un petit nombre de séditieux qui s'opiniâtraient à nous résister.

NÉRON.

Et tu crois que cette vengeance me suffit ! Soldat ! c'est ainsi que tu obéis à César ! Tu oses arrêter le carnage , & tu me crois satisfait !

LE PRÉFET.

Tous les Chefs impies de la révolte sont tombés sous le fer.

NÉRON.

Et cette populace qui osait entourer mon Palais , faire la loi à l'Empereur , enlever de mes bras mon épouse , la violer , s'il eût été possible , l'outrager du moins ; cette populace reste impunie !

LE PRÉFET.

Vous voulez donc égorger vos citoyens !

NÉRON.

Oui , & d'une manière si éclatante , qu'on en parlera dans tous les âges.

LE PRÉFET.

Si votre colère est sans bornes , n'aurez-vous pas du moins pitié de notre terreur ?

N É R O N.

Qu'on immole d'abord celle qui a causé la ré-
volte.

L E P R É F E T.

Nommez-moi la victime , & mon bras vous
obéit.

N É R O N.

Ma sœur. Il me faut sa tête criminelle.

L E P R É F E T.

Vous me voyez glacé d'épouvante.

N É R O N.

Tu balances!

L E P R É F E T.

Pouvez-vous m'en blâmer?

N É R O N.

Oui , puisque tu épargnes mon ennemie.

L E P R É F E T.

Une femme ! votre ennemie !

N É R O N.

Oui , mon ennemie , puisqu'elle se porte contre
moi à cet excès.

L E P R É F E T.

Qui l'accuse?

N É R O N.

La fureur du Peuple.

L 3

LE PRÉFET.

Eh ! qui peut contenir une multitude insensée ?

N É R O N.

Celui qui a pu la faire révolter.

LE PRÉFET.

Je ne connais point l'auteur de la sédition.

N É R O N.

C'est Octavie. La nature a donné à la femme un esprit fécond en méchancetés ; elle a rempli son cœur de ruses détestables , mais elle lui a refusé la force. Sans cette privation , les femmes seraient indomptables ; la crainte leur ôte cet ascendant terrible ; elles ont peur de la punition qui n'accable jamais assez-tôt leurs têtes coupables.

Laisse tes conseils & tes prières : obéis à ton Prince. ; j'ai condamné Octavie , embarque - la , donne-lui la mort sur quelque rivage désert , & délivre-moi de l'effroi qu'elle me cause. (*Ce fut dans l'Île Pandataria , au Golfe de Caiète qu'Octavie fut égorgée.*)



SCÈNE II.

LE CHŒUR, OCTAVIE.

LE CHŒUR.

O faveur du Peuple, trompeuse idole ! à combien de malheureux ne fus-tu point fatale ? Tu enflas les voiles d'un vent prospère, tu conduis le navire dans la pleine mer, & soudain tu nous y abandonnes à la merci des flots. La mère infortunée des Gracques pleura ses enfans que tu perdis, (*Tibérius & Caius Gracchus.*) ces Romains fameux par la piété filiale, & la fidélité, par leur éloquence, & leur courage, par les sages loix qu'ils firent promulguer. (*les loix Agraires.*) O Drusus ! la fortune te réserva une destinée semblable, & tes faisceaux, ta maison défendue par tant de chiens, n'ont pu te garantir.

Notre malheur présent nous empêche d'en citer d'autres exemples. La fille de Claude que, dans ce moment même, tous les citoyens voulaient rétablir dans son rang, & remettre dans le lit de son frère, triste maintenant & malheureuse, nous la voyons conduire à la mort. O que la pauvreté est bien plus contente & plus sûre dans son humble

chaumière ! toujours les tempêtes & la fortune
renversent les plus superbes Palais.

OCTAVIE (*à ses Gardes.*)

Où m'entraînez-vous ? quel exil m'impose votre tyran ou votre Reine nouvelle ? Si la cruelle touchée de mes peines me laisse la vie, ou si elle aime mieux couronner par la mort tant de calamités, pourquoi m'envie-t-elle la douceur de mourir au moins dans ma patrie ? mais non, il ne me reste plus d'espoir : j'aperçois le fatal navire de mon indigne frère ; ce navire qui a déjà porté sa mère, & qui est encore destiné à porter sa malheureuse sœur. La piété n'a plus de divinité tutélaire ; il n'y a plus de Dieux pour elle. Ce triste univers est abandonné à l'Empire des Furies.

Qui pourrait assez déplorer ma triste destinée ? La sœur de Procris pourrait-elle répéter toutes mes plaintes ? pourquoi la fortune ne me donne-t-elle pas des aîles comme à cette Athénienne malheureuse ? par un vol rapide je me déroberais à mes misères ; je fuirais loin, bien loin des hommes, & du carnage dont ils désolent les grandes sociétés. Seule dans un bois solitaire, sous un ombrage abandonné, mon gosier plaintif exprimerait toutes mes douleurs.

LE CHŒUR.

Mortels , nous sommes les tristes jouets du destin ; personne ne peut se promettre rien de certain , ni de durable. Mille évènemens divers nous roulent à notre dernière heure. Fille des Césars ! encouragez votre ame par tant d'exemples funestes que vous trouvez dans votre race seule. La fortune ne vous est pas plus contraire qu'à tout votre sang. Voyez d'abord la mère de tant de Princes , la généreuse fille d'Agrippa , belle-mère de Tibère , femme d'un César , de ce grand Germanicus dont le nom fut si fameux dans le monde , après avoir donné tant d'héritiers à l'Empire , tant de gages heureux de la paix , condamnée à l'exil , accablée de tortures , gémissant sous le poids de ses fers , privée de tout ce qu'elle aimait , elle meurt enfin dans la plus déplorable misère. (*La première Agrippine fille d'Agrippa & de Julie fille d'Auguste , femme de Germanicus & mère de neuf enfans. Après la mort de son époux , Tibère la relégua à Pandataria , & lui fit arracher un œil par un Centurion , parce qu'elle avait parlé trop librement de sa cruauté. Elle résolut alors de se laisser mourir de faim ; on lui cassa les dents pour lui ouvrir la bouche & la forcer de prendre quelque nourriture. Elle expira enfin dans la plus affreuse misère : Tibère fit jeter son corps dans les gémonies & mit le jour de sa naissance au nombre des*

179 HISTOIRE UNIVERSELLE

jours malheureux.) Voyez Livie, (*Ce n'est point la femme d'Auguste, mais celle de Drusus qu'elle fit tuer, & qui fut mise à mort à son tour, par ordre de Tibère.*) heureuse épouse de Drusus & si fière de ses enfans, cette femme audacieuse qui court au crime & à la mort, juste récompense de son forfait. O Julie! (*Julie, fille de Drusus & de Livie, exilée & depuis assassinée par ordre de Claude.*) n'avez-vous pas suivi aussi la destinée de votre mère? malgré toute votre innocence, n'êtes-vous pas tombée sous un fer barbare? & votre mère, malheureuse Octavie! qu'elle puissance n'a-t-elle pas eue dans l'Empire? Adorée de son époux, heureuse par ses enfans, maîtresse de la Cour, l'infortunée s'abaisa jusqu'à l'un de ses sujets, & périt de la main d'un soldat. (*Messaline, première femme de Claude & mère de Britannicus & d'Octavie: elle épousa C. Silanus, & l'on croit qu'elle eut pour amant l'affranchi Narcisse.*) Celle qui donna le jour à Néron, ne pouvait-elle pas porter ses espérances jusqu'au ciel? Mutilée cependant par les rames Tyrrhéniennes, déchirée ensuite par un fer dénaturé, victime immolée à son fils, elle expira sous ses yeux parricides.

O C T A V I E.

Ce même tyran me précipitera, comme toute ma race, dans le triste séjour des ombres. Pourquoi

différer cet instant inévitable ? (*Aux soldats.*) Entraînez-moi à la mort , vous à qui la fortune ose donner des droits sur moi. J'en prends les Dieux du ciel à témoins..... Les Dieux du ciel ! malheureuse Octavie ! ne les prie point ; tu leur es odieuse : j'atteste donc & les Dieux du Tartare & les Déeses vengeresses de l'Erèbe. Je vous atteste , vous , ô mon père qui avez bien mérité votre mort , cette affreuse récompense d'Agrippine ! non , la destinée qu'on me prépare , ne m'épouvante point.

Ministres de Néron ! armez donc votre navire , voguez vers la mer , & que le pilote appelant les vents propices , me transporte au rivage de Pandataria.

• L'E C H Œ U R.

Vents légers ! favorables zéphyrs qui jadis avez transporté Iphigénie de l'autel où elle devait être immolée , dans un asyle inviolable , enlevez de même notre jeune Impératrice , & déposez-la loin des cruels dans un autre temple de Diane ! L'Aulide serait encore moins inhumaine que Rome , & la Tauride moins barbare : ce n'est qu'aux Dieux qu'on y offre le sang des Etrangers , Rome se plaît à voir couler celui de ses citoyens.

Les Critiques & les Historiens conviennent que cette Tragédie n'est point de Sénèque , & il suffit

de la lire pour en être convaincu. On n'y trouve ni cette abondance d'idées, ni cette richesse d'expressions qui caractérisent les autres pièces, & l'Auteur qui l'a composée, était loin d'avoir cette hardiesse, cette élévation qui, de tems en tems, font oublier les défauts des ouvrages précédens. Les premiers Ecrivains qui ont parlé de Sénèque, ne lui ont fait grace sur aucun article : leurs remarques ont été fidèlement copiées, soit par leurs contemporains, soit par les Auteurs qui sont venus après eux, & de siècle en siècle, le Tragique latin a passé dans l'esprit de ceux qui ne l'ont pas lu, pour un déclamateur qui n'avait d'autre mérite que celui de faire des antithèses : tel était le mauvais goût de son siècle, & nous sommes convenus qu'il a eu la faiblesse de s'y conformer, mais nous ne craignons pas de répéter que ses Tragédies ont de véritables beautés. Nous sommes convaincus en même-tems, qu'elles produiraient peu d'effet à la représentation, & qu'en rendant justice à plusieurs scènes dont le dialogue renferme des traits singuliers, on condamnerait généralement la conduite des autres, & les récits pompeux, les longues descriptions qui en arrêtent la marche.

Nous n'avons donc point prétendu donner Sénèque comme un modèle, mais comme un écrivain original & qui méritait d'être vengé de l'espèce de

enfermé dans lequel il était tombé, parce qu'on ne le connaissait pas. Ses Drame ne renfermeraient qu'un traité presque complet de Mythologie & un tableau géographique d'une partie de l'Univers, que l'on ferait obligé de convenir que la lecture en ferait instructive, & presque toujours agréable par la variété des détails. Mais souvent il joint à cet avantage, celui de penser fortement & de s'exprimer de même, de faire supporter cette redondance d'images, qui serait très-vicieuse chez les autres, mais qui l'est moins chez lui, parce que les comparaisons semblent naître sous sa plume, parce qu'il n'a pas l'air de les chercher. D'ailleurs, qu'on lise attentivement tous les Auteurs tragiques, qu'on les examine scène par scène, & dans aucun d'eux, on ne trouvera cette chaleur de diction dont Sénèque offre plusieurs exemples : chaque mot présente une idée, & ce mérite, comme nous l'avons dit, n'a point échappé au grand Corneille qui avait fait une étude particulière des Œuvres dramatiques du Poète latin. Il a comme lui, des instans de dialogue très-vif & très-serré, c'est à lui qu'il en est redevable, & le seul reproche que l'on puisse faire à ce même Corneille, c'est d'avoir copié quelquefois jusqu'aux défauts de son modèle.

Nous n'ajouterons rien aux réflexions que nous

174 HISTOIRE UNIVERSELLE

avons faites dans la Préface qui se trouve à la tête de ces Tragédies , & à ce que nous avons dit de chacune d'elles en particulier : c'est à nos lecteurs à juger du mérite de l'écrivain que nous avons traduit aussi littéralement qu'il nous a été possible de le faire , & nous ne doutons point qu'il ne trouve des partisans , même parmi ceux qui étaient prévenus contre lui.

Nous avons annoncé des fragmens de pièces latines , inconnus dans notre langue , & nous les placerons à la tête du Théâtre Italien avec la nomenclature des Poètes qui ont vécu après Sénèque : elle fera suivie des anecdotes que nous avons recueillies sur quelques Acteurs & Actrices de ces tems-là , & nous donnerons le portrait d'Eucharis , la première qui a joué la Tragédie grecque à Rome. Nous ferons notre possible pour y joindre celui de Roscius , fameux Comédien sur lequel nous avons des détails étendus , mais son portrait n'existait que sur un onyx Sardoine qui appartenait à S. A. S. feu Mgr. le Prince de Conty , & à sa mort , cette pierre a été achetée par un Particulier des mains duquel elle est passée dans celles d'un Juif qui , dit-on , l'a emportée en Allemagne. Nous n'épargnerons rien pour la découvrir , & si quelqu'un de nos lecteurs en avait connaissance , nous le prions de vouloir bien nous en faire part.

La recherche de cet objet & le désir de sortir des matières sérieuses que nous avons été forcés de traiter dans le commencement de cet Ouvrage, nous ont décidés à passer à la *Chevalerie* dont nous allons parler dans la seconde Partie de ce Volume : son histoire intéressante pour toutes les nations, sera enrichie des Costumes nécessaires à la représentation des pièces de ce genre, & ce qui manque à ceux des Grecs dont nous avons offert les parties les plus essentielles, sera placé dans la suite de cet Ouvrage qui renfermera tout ce qui concerne les théâtres & les habillemens des différentes nations de l'Europe : l'historique des *Tournois* annonce que nous touchons de près à celui de la scène étrangère & nationale : nos lecteurs l'attendent avec impatience, & nous espérons qu'ils trouveront de quoi satisfaire leur curiosité dans les divers matériaux que nous avons rassemblés.

Costume d'OCTAVIE, ou Impératrice Romaine.

La tunique de dessous, de lin & de couleur changeante : celle de dessus, de l'étoffe nommée *xarentine* & si déliée, que celle de dessous s'appercevait au travers. Le *Pallium* ou manteau, d'une étoffe légère, couleur de pourpre & tabisée. La chaussure, formée de bandes, ouverte, & laissant voir la forme des pieds : les bracelets de perles à

176 HIST. UNIV. DES THÉÂTRES:

trois rangs. La coëffure, en cheveux & décorée d'une espèce de diadème d'or orné de pierres précieuses.

Fin de la première Partie du huitième Volume.

TABLE

T A B L E DES MATIÈRES

*Du Théâtre & autres Spectacles des Romains ,
dont l'Historique est contenu dans les IV^e, V^e,
VI^e, VII^e Volumes , & dans la première Partie
du VIII^e.*

QUATRIÈME VOLUME.

A.

<i>ACTIAQUES , Jeux en mémoire de la bataille d'Actium ,</i>	pages 8 & 85
<i>Aedes Murcia , Temple qui était dans le grand Cirque ,</i>	19
<i>Agonales , Jeux , combats d'hommes & d'animaux , con- sacrés à Mars & à Diane ,</i>	7
<i>Agonales , Fêtes ,</i>	162
<i>Ara Potentium , Autel du grand Cirque ,</i>	20
<i>Agonistiques (loix des Jeux) ,</i>	36
<i>Andabates : ils combattaient à cheval ,</i>	49
<i>Amphitéâtres , de Rome , de Vespasien , de Capoue , de Nîmes , d'Aulun , d'Italica ,</i>	97 & suiv.
<i>Amburvaies ,</i>	163
<i>Angeronales , Fêtes en l'honneur d'Angerone , Déesse de la peine & du silence ,</i>	166
<i>Apollinaires (Jeux) ,</i>	6 , 80 , 81 , 83 & 166
<i>Arias , nom d'un fameux Coureur ,</i>	38
<i>Armes des Athlètes ,</i>	111
<i>Armilustre , Fête où l'on faisait la revue des armes ,</i>	167
<i>Tome VIII. Part. I.</i>	

<i>Augustaux</i> , Jeux en l'honneur d'Auguste,	8 & 83
<i>Augures</i> , Prêtres de la quatrième classe chez les Romains, leurs fonctions,	254 & suiv.
<i>Aurigarii</i> , Conducteurs de chars,	28
<i>Auriges</i> ,	29
<i>Autels</i> chez les Romains,	315 & 319

B.

<i>Bachanales</i> , Fêtes en l'honneur de Bacchus,	167 & suiv.
<i>Batiatus</i> : il tenait une école de Gladiateurs à Capoue,	56
<i>Batylle</i> , Acteur célèbre banni & rappelé par Auguste,	127
<i>Bâteleurs</i> , bannis par Pertinax,	152
<i>Bâton</i> , célèbre Gladiateur,	54
<i>Béstiaires</i> , noms des Gladiateurs qui combattaient les animaux,	50 & 105
<i>Biges</i> , course à deux chevaux,	27
<i>Bêtes</i> (combats des) : ils se faisaient dans les Amphithéâtres & les Cirques,	104 & suiv.

C.

<i>Caligula</i> . Il se donna en spectacle,	40 & suiv.
<i>Castor & Pollux</i> (Jeux de),	83
<i>Caprotines</i> (les Nones), fêtes en l'honneur de Cérès,	188
<i>Capitolins</i> (Jeux),	87
<i>Carcères</i> , portiques du Cirque pour les chars & les chevaux,	11 & 19
<i>Carmenales</i> , Fêtes,	190
<i>Catervarii</i> , Gladiateurs,	50
<i>Celènes</i> , Prêtres de la troisième classe,	253
<i>Cantons</i> , prédictions,	80 & suiv.
<i>Céréales</i> , Fêtes en l'honneur de Cérès,	187
<i>Césariens</i> , Gladiateurs,	50
<i>Chasses Amphithéâtrales</i> ,	108
<i>Circenses</i> , Jeux,	6 & 20

DES MATIÈRES. 3

<i>Cirques</i> (les). Grand Cirque , commencé par Tarquin le vieux ; ceux d'Adrien , d'Alexandre , d'Antonin Caracalla , d'Elagabale , d'Aurélien , de Castrensis , de Domitien , de Flaminien , de Flore , de Néron , de Saluste , 6-10. Description du grand Cirque , 18 & suiv. Il fut brûlé sous Néron , & s'écroula sous Antonin , 22. Etymologie de ce mot : description des jeux ,	24
<i>Courfes</i> sur les chars , 24 ; à cheval , 30 ; à pied ,	31
<i>Compitalices</i> , Fêtes en l'honneur des Dieux Pénates ,	191
<i>Charisties</i> , Fêtes en l'honneur des Dieux Mânes ,	183
<i>Colysée</i> , ou Amphithéâtre ,	99
<i>Confarreatio</i> , mariage indissoluble chez les Romains ,	78
<i>Corlceum</i> , garde-robe ,	93
<i>Chars des Romains</i> ,	363
<i>Consuales</i> , Jeux ,	5 & 192
<i>Consus</i> , Autel dédié à Neptune Equestre ,	4
<i>Ctésilas</i> , fameux Sculpteur ,	57
<i>Curies</i> . Il y en avait 30 , & elles formaient la première classe des Romains. Le Chef de chaque Curie était un Prêtre nommé <i>Curion</i> ,	249
<i>Curulles</i> (Jeux) ,	84

D.

<i>Desultores</i> , noms des chevaux destinés aux courfes ,	30
<i>Diaule</i> , Courfes ,	36
<i>Dimachères</i> , Gladiateurs ,	49
<i>Diribitoire</i> , lieu où l'on faisait la revue des troupes , où l'on payait leur solde : on en fit un lieu de spectacle sous Caligula ,	135
<i>Dolique</i> , Courfes ,	36

E.

<i>Elaorhesum</i> , lieu destiné aux oignemens ,	93
<i>Ephebeum</i> , lieu où s'assembloient les jeunes gens ,	ibid.

<i>Equestres</i> ou <i>Curules</i> , Jeux consacrés à Neptune & au	
Soleil ,	7
<i>Equiries</i> , Fêtes en l'honneur du Dieu de la guerre ,	192
<i>Effédaires</i> , Gladiateurs ,	49
<i>Euripe</i> , grand ruisseau ou fossé autour du grand Cirque .	21 & 98

F.

<i>Factions</i> , nommées ainsi suivant la couleur de leurs habits blancs , rouges , verts & bleus , 27. On imagina la dorée & la pourprée ,	130 , 131
<i>Fastes</i> ,	159
<i>Faunates</i> , Fêtes en l'honneur du Dieu Faune ,	192
<i>Fériaux</i> , Prêtres de la septième classe ,	282
<i>Férales</i> , Fêtes ,	194
<i>Féries Latines</i> : elles étaient mobiles ,	197 & suiv.
<i>Flamines</i> , Prêtres de la seconde classe ,	250
<i>Flaminiens</i> , Prés donnés au Peuple Romain ,	16
<i>Floraux</i> (Jeux) ,	64
<i>Floraux</i> (Jeux) institués en France en 1324 ,	68 & suiv.
<i>Flore</i> : ses jeux ne se célébraient que la nuit ,	65 & suiv.
<i>Fêtes des Romains</i> ,	159
<i>Fontinales</i> , Fêtes en l'honneur des Nymphes ,	194
<i>Fordicales</i> , Fêtes que l'on célébrait dans les tems de stérilité ,	195
<i>Fornicales</i> , Fêtes ,	196
<i>Funèbres</i> (Jeux) ,	6 , 8 & 91
<i>Furinales</i> , Fêtes en l'honneur de Furine , Divinité des vo- leurs ,	196

G.

<i>Gladiateurs</i> , 45 & suiv. Leur manière de combattre , leur punition , 51. Leurs récompenses , 52. La guerre qu'ils excitèrent en Italie ,	58 & suiv.
<i>Grammatéon</i> , Archives Athlétiques ,	94

DES MATIÈRES. 5

Gymnases, Jeux nommés ainsi, à cause de la nudité des Athlètes, 92 & suiv.

H.

Hoplitodromes, noms des Coureurs aux jeux Olympiques, 49
Hoplomaques, Gladiateurs, *ibid.*
Hypodrome. Son plan & sa description, 333

I.

Iatralipta, ceux qui ordonnaient les onguens & les huiles aux gens sains & malades, 95
Jeux Romains, 3, 6, 7, 90. Jeux divertissans, 6. Jeux Plébéiens, 6 & 89. Jeux dédiés à Cérès, à Apollon, à Jupiter, à Cybèle, 7. Jeux Compitalia, Taurilia, Terentini, consacrés aux Dieux des Enfers, 7. Jeux des enfans de Rome, 84. Jeux sacrés, 91. Jeux Téreutins, *ibid.*
Jeux & Spectacles donnés par les Empereurs, César, Agrippa, Octavius César &c., 116 & suiv. Tibère, 129. Caligula, 133. Claude, 142. Néron, 144. Galba, Othon, Vitellius, 147. Vespasien, Tite, 148. Domitien, 149. Nerva, Trajan, Adrien, 150. Antonin Marc-Aurèle, Commode, 151. Pertinax, Julien, Sévère, 152. Caracalla, Héliogabale, 153
Incitatus, célèbre cheval de l'Empereur Caligula, 139
Infrumens des sacrifices, 126

L.

Ladas, fameux Coureur, 36
Lares, Autel du Cirque, 20
Laurentales, Fêtes, 197
Lémuries, Fêtes en l'honneur des génies mal-faisans, instituées par Romulus, 205
Libérales, Fêtes en l'honneur de Bacchus, 207
Loix Romaines sur le culte des Dieux & de la Religion, 323

Lucaries , Fêtes qui se célébraient dans le bois appelé *Lucus* :

	207
<i>Lucines</i> , Déeses qui président aux accouchemens ,	79
<i>Luculliens</i> , Jeux ,	87
<i>Lupercales</i> , fêtes en l'honneur du Dieu Pan ,	207
<i>Luperques</i> . Ces Prêtres couraient nus dans les rues ,	209

M.

<i>Majumes</i> , Fêtes en l'honneur de Maïa ou Flore ,	213
<i>Marchands</i> , Fête en l'honneur de Mercure ,	215
<i>Marcus</i> , Devin ,	80
<i>Martiaux</i> , Jeux ,	88
<i>Matrales</i> , Fêtes ,	212
<i>Matronales</i> , Fêtes ,	214
<i>Méditrinales</i> , Fêtes en l'honneur de Méditrina Déesse de la Médecine ,	215
<i>Mégalefsiens</i> , Jeux en l'honneur de Cybèle , ou la grande Déesse ,	70 , 71 , 197 & 216
<i>Meridiani</i> , Gladiateurs ,	50
<i>Meta</i> ou Bornes . Les sept marquaient les sept tours que l'on devait faire autour d'elles ,	20
<i>Myrmillions</i> , Gladiateurs ,	49

N.

<i>Naumachies</i> , Spectacles qui se donnaient sur l'eau ,	109
<i>Nefastes</i> , jours destinés au repos ,	159
<i>Néroniens</i> , jeux ,	8 & 88

O.

<i>Opalies</i> , Fêtes en l'honneur d'Ops qui était la même que Cybèle ,	216
<i>Ovation</i> , petit Triomphe ,	363

P.

<i>Palatins</i> , Jeux ,	8 , 89 & 142
<i>Palestre</i> , lieu où l'on se formait à la lutte ,	93

DES MATIÈRES. 7

<i>Pagonales</i> , Fêtes que l'on célébrait dans les villages,	216
<i>Palilias</i> , Fêtes en l'honneur de Palès, Divinité des bergers,	217
<i>Panathénées</i> , célébrées en l'honneur de Minerve par Domitien,	149
<i>Parthiques</i> , Jeux célébrés par Adrien en l'honneur de Trajan,	150
<i>Périaptes</i> , topiques des Coureurs,	34
<i>Podium</i> , place des Sénateurs dans le grand Cirque,	22 & 98
<i>Pontifes</i> , Prêtres de la huitième classe, seuls dépositaires des Fastes de la République pendant 400 ans,	160, 284 & suiv.
<i>Portiques</i> où s'assembloient les Philosophes,	93
<i>Postulés</i> , Gladiateurs,	50
<i>Prix</i> ,	29
<i>Provocatores</i> , Gladiateurs,	49

Q.

<i>Quadriges</i> , Courses à quatre chevaux,	27
<i>Queues de cheval</i> , plante dont les coureurs buvaient la décoction pour diminuer la rate,	32
<i>Quinquates</i> , Fêtes en l'honneur de Minerve,	219
<i>Quinquertium</i> , exercices Gymniques du Poing, de la Lutte, du Disque, de la Course & de la Danse,	110
<i>Quirinales</i> , Fêtes,	222

R.

<i>Rate</i> . Les Coureurs se la faisaient amputer ou consumer par le feu,	32 & suiv.
<i>Regifuge</i> , Fête en mémoire de l'évasion de Tarquin,	222
<i>Religion des Romains</i> , leurs Dieux, leurs Cérémonies,	239 & suiv.
<i>Retiarii</i> , Gladiateurs,	48
<i>Robigales</i> , Fêtes en l'honneur de Robigus, Dieu de la Rouille,	222
<i>Rudiaires</i> , Gladiateurs qui avaient acquis leur affranchissement, & qui portaient un bâton noueux à la main,	53

S.

<i>Sabines</i> , enlèvement de 700 filles aux fêtes de Neptune	
Equestre,	4
<i>Sacrés</i> (Jeux),	6
<i>Sacrifices</i> ,	286
<i>Saliens</i> , Danseurs,	25
<i>Saliens</i> , Prêtres de la sixième classe,	278
<i>Saturnales</i> , Fêtes en l'honneur de Saturne,	223
<i>Satyres</i> , Danseurs,	25
<i>Scéniques</i> (Jeux),	6 & 7
<i>Séculaires</i> (Jeux),	6, 75 & suiv.
<i>Séculaires</i> (Hymnes),	77
<i>Sécuteurs</i> , Gladiateurs,	48
<i>Séjujes</i> , chars à six chevaux,	27
<i>Septijuges</i> , chars à sept chevaux,	ibid.
<i>Septimontium</i> , Fêtes des montagnes,	229
<i>Spartacus</i> , célèbre Gladiateur,	59 & suiv.
<i>Spharisterium</i> , jeu de paume,	93
<i>Spoliarium</i> , lieu où l'on assomait les Gladiateurs vaincus,	51
<i>Stade</i> ,	94
<i>Stéphanion</i> , Comédien exilé par Auguste,	127
<i>Strigil</i> , instrument pour dégraisser la peau,	95

T.

<i>Tauriliens</i> (Jeux),	74
<i>Tauroboles</i> , Sacrifices,	95
<i>Temple</i> élevé sous le nom de Jupiter Férétrien, en l'honneur de la victoire remportée sur les Céréniens,	5
<i>Tessera</i> , pièces d'ivoire que l'on donnait aux Gladiateurs pour pouvoir assister aux Spectacles,	53
<i>Terminales</i> , Fêtes en l'honneur du Dieu Terme,	229
<i>Tortues</i> ,	113
<i>Tours</i> du grand Cirque; à qui elles appartenaient,	18 & suiv.
<i>Thraces</i> , Gladiateurs,	49

DES MATIÈRES. 9

<i>Trabatores</i> , ceux qui se mêlaient de manier doucement les jointures,	95
<i>Trépieds</i> ,	315
<i>Triges</i> , Courses à trois chevaux,	27
<i>Triumphes</i> de Romulus, 344 ; de Tarquin l'Ancien, 345 ; de Camille, 346 ; de Curius, 347 ; de Scipion l'Africain, 348 ; de Titus Quintus Flaminius, 351 ; de Paul Emile, 353 ; de Pompée,	357
<i>Tuteline</i> , Temple du grand Cirque,	20
<i>Tubilustres</i> , Fêtes où l'on purifiait les instrumens de Musique,	230

V.

<i>Vestales</i> ,	56 & 259
<i>Vertumnales</i> , Fêtes,	232
<i>Vinales</i> , Fêtes en l'honneur de Jupiter pour obtenir de bonnes vendanges,	231
<i>Vomitoria</i> , Portes pratiquées au haut de chaque escalier du Cirque,	99 & 102
<i>Votifs</i> , Jeux,	6 & 92
<i>Vulcanales</i> , Fêtes en l'honneur de Vulcain,	233 & suiv

X.

<i>Xyâtes</i> , lieu où les Athlètes s'exerçaient,	94
----------------------------------------------------	----

Fin de la Table du quatrième Volume.

CINQUIÈME VOLUME.

A.

<i>ANDRONICUS</i> , Poète Romain.	68
<i>Apparitions</i> (les) des Morts,	49
<i>Archimimes</i> , ceux qui contrefaisaient toutes les manières des défunts,	28

<i>Aruspices</i> ,	39 & 41
<i>Atellanes</i> , Satyres appellées ainsi d'Atilla, ville du pays des Oſques,	71
<i>Atrati</i> , les parens & amis qui portaient le deuil du défunt,	12

B.

<i>Bachus</i> (Théâtre de), la description d'après celui d'Athènes,	
76 & suiv.; son plan, 86 & suiv.; autre plan ponctué d'après Vitruve,	92 & suiv.

C.

<i>Cérémonies funéraires</i> ,	25 & suiv.
<i>Cænotaphia</i> , Tombeaux que l'on érigeait à ceux qui étaient morts à la guerre, ou qui avaient été dévorés par quelque bête,	17
<i>Comédies mixtes</i> , 74; <i>Motoriæ</i> , celles où tout était en action; <i>Palliata</i> , dont les personnages étaient vêtus comme les Grecs; <i>Planipedia</i> , pieds nus, ou sur un Théâtre de plein-pied; <i>Pretextæ</i> , dont les personnages & les sujets étaient tirés de la Noblesse; <i>Rhintonica</i> , comique larmoyant; <i>Stateria</i> , pièces pleines de dialogues; <i>Tabernia</i> , dont les sujets & les personnages étaient tirés de la Taverne; <i>Togata</i> , dans lesquels les personnages étaient vêtus de la toge; <i>Trabeata</i> , les Acteurs y jouaient les rôles de Triomphateurs & de Chevaliers,	75
<i>Conclamation</i> , usage où l'on était d'appeller le défunt,	26
<i>Conservateurs</i> établis à Rome dans les derniers tems pour conserver les Monumens antiques,	59

D.

<i>Dames Romaines</i> , leur deuil dans les circonstances fâcheuses,	63
----------------------------------------------------------------------	----

DES MATIÈRES. 11

<i>Danſes</i> des Romains ,	113 ;
de l'Archimime ,	114 ;
des Saliens ,	115 ;
Laſcives ,	116 ;
Nuptiales ,	<i>ibid.</i> ;
Danſe du premier Mai ,	117 ;
Danſe Théâtrale ,	118
<i>Démétrius</i> , Philoſophe Cynique pendant le règne de Néron ,	120
<i>Divorce</i> ; il était autoriſé chez les Romains pour le mari comme pour la femme ,	9
<i>Domicile</i> des Ames après la mort ,	47

E.

<i>Enaphore</i> ou <i>Oſophore</i> . Lit du mort quand il y avait fix ou huit porteurs.	
-----------------------------------------------------------------------------------------	--

H.

<i>Hercyre</i> , Pièce de Térence ,	69
<i>Herbaria</i> Clymene , Monument funéraire élevé par ſon mari Herbarius Nantillus ,	62 ;
l'Inſcription ,	63
<i>Hiſtrions</i> ou <i>Hiſter</i> , nom des Acteurs en langue Toſcane ,	68
<i>Hypogées</i> , caveaux , ou voûtes ſouterraines où l'on dépoſait les urnes cinéraires ,	34 & ſuiv.

I.

<i>Inſcriptions</i> ,	35
-----------------------	----

L.

<i>Lacrimatoire</i> , vaſe qui contenait les larmes que l'on avait verſées au convoi du mort ,	32
<i>Lares</i> , Dieux domeſtiques & bienfaifans ,	42
<i>Larves</i> , Dieux ou Génies malfaifans ,	43
<i>Lemures</i> . On appellait ainſi les ames des morts ,	42 & 44
<i>Libitinaires</i> , ceux qui fourniffaient ce qui était néceſſaire aux convois ,	27
<i>Libitine</i> , Temple de Vénus , où l'on gardait les regiſtres des Morts ,	<i>ibid.</i>
<i>Licinius</i> , Barbier d'Auguſte , ſon tombeau ,	55
<i>Loix funéraires</i> chez les Romains ,	13 & ſuiv.

M.

<i>Manducus</i> , masque hideux dont se servaient les Acteurs,	72
<i>Mariages</i> des Romains, usages & formalités usitées dans ces cérémonies,	4, 5 & suiv.
<i>Matrimonium</i> (femi), concubinage ou demi-mariage,	7 & 8
<i>Menphir</i> , célèbre Pantomime,	122
<i>Musique</i> des Romains, leurs instrumens de musique,	133 & suiv.
<i>Murra</i> , Pierre précieuse, que l'on prétendait être aromatisée,	19
<i>Murrata potio</i> , mixtion de différens parfums,	<i>ibid.</i>

N.

<i>Nénies</i> , vers lugubres que l'on chantait aux funérailles,	14
<i>Nénius</i> , Poète Comique,	152
<i>Novennales</i> (les Féries),	21

O.

<i>Ollæ</i> , niches qui servaient à contenir les cendres,	37
<i>Ossuaria</i> , niches qui servaient à contenir les os,	<i>ibid.</i>

P.

<i>Pallas</i> , Affranchi de l'Empereur Claude, son tombeau & l'inscription,	55
<i>Pantomimes</i> ,	121 & suiv.
<i>Plaute</i> , Poète Comique, 153; son <i>Amphitruon</i> , 163;	
l' <i>Afinaire</i> , 198; l' <i>Aululaire</i> , 213; les <i>Captifs</i> , 228;	
<i>Curculion</i> , 241; <i>Casine</i> , 258; la <i>Cistelaire</i> , 281; <i>Epi-</i>	
<i>dique</i> , 294; les <i>Bacchides</i> , 317; le <i>Soldat Fanfaron</i> , 333;	
les <i>Ménechmes</i> ,	342

DES MATIÈRES. 13

Poëtes Romains, Nævius, Ennius, Actius, Pacuve & Lucinius, qui précédèrent Plaute & Térence, 69

Pollinifteurs, ceux qui embaumaient les corps morts, 57

Preſica ou *Pleureuſes*. On en louait un certain nombre aux funérailles, 14 & 28

R.

Roſtra, Place Romaine, 29

S.

Satyres ou *Exodes*, premières Pièces Comiques des Romains, 68, 74

Scène chez les Romains, ſon origine, 65

Scéniques (Jeux), 67

T.

Théâtres des Romains, 94 & ſuiv. ; celui de Scaurus, 97 ; celui de Curion, dont M. le Comte de Caylus a démontré la Méchanique, 100 & ſuiv. ; celui de Marcellus, élevé par Auguſte, 108 ; Théâtre Romain ſelon Vitruve, ſon plan, 109 & ſuiv.

Tombeaux des Romains, 53

Tymele, fameuſe Aétrice ſous le règne de Domitien, 122

V.

Vers Saturniens & Feſcenins, 66

Vepſillones ou *Veſpa*, ainſi appellés parce qu'ils enterraient les morts le ſoir, 21

U.

Urnes ſépulchrales, 31 & ſuiv.

Fin de la Table du cinquième Volume.

SIXIÈME VOLUME.

A.

<i>Adelphes</i> (les), Comédie de Térence,	181
<i>Andrienne</i> (l'), Comédie de Térence,	116
<i>Artère</i> , étoile qui est à la queue de la grande Ourse,	58
<i>Atrée</i> , 297 ; son Costume,	361

C.

<i>Costume des Grecs</i> ,	291 & suiv.
----------------------------	-------------

E.

<i>Eunuque</i> (l'), Comédie de Térence,	132
------------------------------------------	-----

H.

<i>Heautontimorumenos</i> (l'), Comédie de Térence,	156
<i>Hécyre</i> (l'), Comédie de Térence,	197
<i>Heinsius</i> , son opinion sur les Pièces Tragiques de Sénèque,	237

J.

<i>Jocaste</i> , 255 ; son Costume,	294
-------------------------------------	-----

M.

<i>Marchand</i> (le), Comédie de Plaute,	16
<i>Mojtellaire</i> (la), Comédie de Plaute,	5

N.

<i>Naulum</i> , monnoie que l'on mettait dans la bouche des morts pour le passage du Styx,	35
--------------------------------------------------------------------------------------------	----

P.

<i>Pœnule</i> (le), Comédie de Plaute,	33
<i>Perfanne</i> (la), Comédie de Plaute,	45
<i>Phormion</i> (le), Comédie de Térence,	202

DES MATIÈRES. 15

Plaute, Poète Comique, 3, 4 & 5
Poètes Tragiques & Comiques, contemporains de Tércence,
 ou qui lui ont succédé : Fabius Labéon, 213 ; M. Pom-
 pilius Lucius, M. Pacuvius, 214 ; Actius, 216 ; Aphra-
 nius, 219 ; Fabius Dorsennus, 220 ; Sextus Turpilius,
 Licinius Imbrex, M. Attilius, 221 ; Quintus Trabea,
 Titinius, 222 ; Cn. Aquilius, Lucius Pomponius, 223 ;
 Publius Pomponius II, Sulpitius, 224 ; Servius, Sulpi-
 tius, T. Quintius Otta, 225 ; Mummius, Diodorus, Si-
 culus, 226 ; Leontius, Decius, Laberius, 227 ; Publius,
 228 ; Cn. Martius, 229 ; Pappius, 230 ; Futurius ou
 Sutrius, Rutilius Geminus, Gracchus, 231 ; Philistion,
 Nicolas Damascène, 232 ; C. Melissus, 233 ; Helius
 Melissus, 234 ; Turanius, Asinius Pollio, Asinius Gallus,
 235 ; Aristius Fuscus, Annæus Sénèque, 236 ; on distin-
 gue communément Sénèque le Tragique de Sénèque le
 Philosophe.

Pseudole (le), Comédie de Plaute, 28

R.

Rudens (le), Comédie de Plaute, 58

S.

Statius Cecilius, Poète Comique dont il ne nous reste au-
 cunes Pièces, 110

Sénèque, Poète Tragique, 237 & suiv.

Stiche, Comédie de Plaute, 76

T.

Tércence, Poète Comique, 111 & suiv.

Thébaïde (la), ou les Phéniciennes, Tragédie de Sénèque,

255

Thyeste, Tragédie de Sénèque, 297

Trienum (le), Comédie de Plaute, 33,

V

Violent (le), Comédie de Plaute, 106

Fin de la Table du sixième Volume.

S E P T I È M E V O L U M E .

A.

A *g* *x* *d'*or, sa description, 30

Ajax, il viola *Cassandre* dans le Temple de *Minerve*, 134

Althée, Femme d'*Oenée*, Roi de *Calydon*, 317

Amours. Les Anciens en distinguaient deux, l'un divin & l'autre terrestre, 19

Ariane enlevée & délaissée par *Thésée*, 17

C.

Calchas, Grand-Prêtre Grec, 131 ; son Costume, 196

Cassandre, fille de *Priam* & d'*Hécube*, 133

Cirrha, Ville de *Phocide*, où *Apollon* avait un Temple, 85

Corus (le), vent Nord-ouest, 55

Crotale (le), instrument à deux lames qui battaient l'une contre l'autre, 109

D.

Domaclès, Courtisan de *Denis*, 302

Danaïdes, appelées *Béliades*, parce qu'elles étaient petites-filles de *Bélus*, 318

Diane ou la *Lune*, Déesse de la nuit, 20 ; préjugé des Anciens, 43

E.

Egée, pere de *Thésée*, 214

Eleusis,

DES MATIÈRES. 17

<i>Eleusis</i> , ses Mystères,	9
<i>Entrailles</i> (les), on les divisait en deux parties, l'une était offerte aux amis, l'autre jetée aux ennemis,	91
<i>Euristhée</i> , frère d'Hercule,	242

F.

<i>Fêtes joyeuses</i> ,	27
<i>Foie</i> des victimes,	91

G.

<i>Garde</i> , 271 ; son Costume,	363
-----------------------------------	-----

H.

<i>Hécube</i> , son rêve,	133
<i>Hercule</i> furieux, Tragédie de Sénèque,	199
<i>Hercule</i> sur le Mont Oëta, Tragédie de Sénèque,	271
<i>Hippolyte</i> , Tragédie de Sénèque,	5
<i>Hymne</i> à Bacchus,	94

J.

<i>Jaune</i> (le), c'était la couleur des jeunes mariés,	21
------------------------------------------------------------	----

L.

<i>Lerna</i> , Fontaine près de Corinthe,	29
-------------------------------------------	----

M.

<i>Magiciennes</i> ,	25
<i>Méduse</i> ,	255
<i>Minotaure</i> ,	13
<i>Mirra</i> ,	279
<i>Mopsos</i> , surnom de l'Attique, patrie de Dédale,	10

N.

<i>Nessus</i> , Centaure,	296
<i>Nourrice</i> (la), dans la Tragédie d'Hippolyte, 5 ; son Cos- tume,	72

O.

<i>Oédipe</i> , Tragédie de Sénèque,	73 & suiv.
<i>Tome VIII. Part. I.</i>	

P.

<i>Pélion</i> , montagne de Thessalie, Royaume d'Achille,	155
<i>Phorbas</i> , Citoyen, dans l'Œdipe de Sénèque, 73; son Costume,	130
<i>Pyrrhus</i> , Roi d'Epire, & fils d'Achille,	145 & suiv.

S.

<i>Sacré</i> (feu),	21
<i>Sarmates</i> (les), aujourd'hui les Russes & les Polonois,	227

T.

<i>Tentras</i> ,	223
<i>Thésée</i> , Prince guerrier, 199, 259; son Costume,	270
<i>Troie</i> (la ville de),	132
<i>Troyennes</i> (les), Tragédie de Sénèque, sujet tiré d'Euripide,	131, 195
<i>Tyndaride</i> (la), ou Hélène,	193

Z.

<i>Zéthus</i> , frère d'Amphion, & fils d'Antiope,	246
----------------------------------------------------	-----

Fin de la Table du septième Volume.

HUITIÈME VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

A.

<i>AGAMEMNON</i> , Tragédie de Sénèque,	63
<i>Agrippine</i> , deuxième femme de Claude,	110
<i>Argo</i> , vaisseau dont la carène parlait & rendait des oracles,	27

DES MATIÈRES. 19

Aube-épine. On faisait les flambeaux de l'hymen avec ce bois , 8

C.

Capharée , promontoire de l'Eubée , 91

Carybde , gouffre célèbre , 26

Cassandre , ses prédictions , 116

Chèvre d'Olène qui nourrit Jupiter & qui devint une Cons-
tellation , 24

Chrysis , fille du Prêtre d'Apollon , enlevée par Achille ,
72

Cléopâtre , elle s'approprie deux Ombres célèbres , celle de
Pompée & celle d'Antoine , 145

Colchide , 33

D.

Dicynne , Compagne de Diane , & dont cette Déesse prit le
surnom , 50

E.

Eleusis (les Mystères d') répandus dans toute la Grèce , &
connus principalement dans l'Attique , 81

Échelade , le plus énorme des géans , 28

G.

Gracques (les) , Tiberius & Cayus , frères célèbres par
leur courage & les loix agraires , qu'ils promulguèrent ,
167

H.

Hécube , métamorphosée en chienne enragée , 97

L.

Lemnos , Ile célèbre immortalisée par un crime , 91

M.

Médée , Tragédie de Sénèque ,

20 TABLE DES MATIÈRES.

Messaline , première femme de l'Empereur Claude ,
119 & 170

N.

Nabathéens (les climats) , ou l'Arabie Pétrée , 88
Néron , 152 & 163
Notus , vent du midi , 24

O.

Octavie , Tragédie de Sénèque , 118 ; son Costume ou celui
des Impératrices Romaines , 178.

P.

Polopœia , fille de Thyeste , 65
Periclimène , petit-fils de Neptune , 42
Poppée , elle est tuée par Néron , 157
Python (serpent) , 48.

S.

Seylla , gouffre célèbre , 25
Silanus , promis à Octavie , & assassiné le jour que devait se
faire le mariage , 126
Sisyphe , 33.

T.

Titan , surnom du soleil , 87
Thulé ou l'Islande , 27
Typhée , Géant qui n'avait pour membres que des serpens ,
49
Typhis , Pilote du navire Argo que Jason monta pour faire
la conquête de la Toison d'or. 24

*Fin de la Table des Matières des IV , V , VI , VII & première
Partie du VIII^e Volume.*



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE

du huitième Volume.

CHEVALERIE.

Les Grecs & les Romains eurent des jeux & des combats simulés que la politique inventa pour former des Guerriers, & dans la suite, ces mêmes jeux, ces mêmes combats ne devinrent autre chose que des spectacles qui servoient d'amusement aux Souverains, aux Grands & au Peuple : telle fut l'origine & la fin de la Chevalerie. L'utilité publique

Tome VIII. Part. II.

M

& le désir d'inspirer de la valeur à la jeune noblesse ; furent les causes de son institution, & la galanterie qui régna dans les derniers siècles, en représenta l'image avec un appareil plus analogue à l'amour qu'à la guerre : mais c'est par-là que nous terminerons le tableau que nous allons en offrir, & qui n'est pas moins intéressant pour les Anglais, les Allemands & les Espagnols, que pour les Français dont les premiers Héros seront à jamais des modèles de bravoure & de *loyauté*.

L'Histoire, les Romans, les Fables &c. étaient les sources où il fallait puiser la connaissance des objets dont nous allons parler ; nous avons consulté les uns & les autres, nous les avons rapprochés, comparés, & nous ferons en sorte de ne rien oublier de ce qui peut instruire, ou amuser nos lecteurs. Nous nous sommes appliqués sur-tout à la partie essentielle du Théâtre, qui est celle des costumes, & nous donnerons les habits, les armures, coëffures, chaussures &c. des *Chevaliers* des différens siècles, attendu que ces diverses parties ont varié particulièrement depuis le Comte du Maine qui y vivait en 1109, jusqu'au Tournois de Henri II, en 1559. C'est une attention que l'on n'a point au spectacle, & tout ce qui porte le nom de *Chevalier*, y est armé & costumé de la même manière. Si nous ne parvenons pas à corriger cet abus & tous ceux de ce genre, du moins nous aurons le courage de les

démontrer, & peut-être un jour on daignera profiter de nos recherches.

C'est toujours, comme nous l'avons répété souvent, c'est toujours chez les Grecs & chez les Romains qu'il faut rechercher l'idée des fêtes & des exercices militaires. Toutes les nations les ont imités, & c'est à cette imitation qu'elles doivent la gloire dont elles se sont couvertes.

» Nos anciens Gaulois parmi lesquels la vénalité
 » des Charges militaires & des Offices de Justice n'é-
 » toist point en usage, avoient les mêmes coutumes.
 » (celle des deux peuples dont nous venons de parler.)
 » Et nous lisons que nos Rois récompensent bien
 » hautement la vertu des plus vaillans, ce qui obli-
 » geoit tout le monde à bien faire & à se former,
 » même dès la plus tendre jeunesse, aux armes & aux
 » exercices les plus pénibles. Nous lisons aussi que
 » les premiers ornemens qu'ils donnoient à leurs
 » enfans pour les faire paroître avec honneur du-
 » rant la paix, estoient une *lance* & un *escu*. César
 » dit qu'il leur estoit défendu de se montrer en pu-
 » blic avant que d'avoir passé par cette cérémonie,
 » & Tacite parlant des Allemands qui avoient les
 » mêmes coutumes que nos François, dit que,
 » *tum ipso consilio vel Principum aliquis, vel pater,*
 » *vel propinquus, scuto frumēaque juvenem ornant,*
 » *hac apud illos toga hic primus juvenis honos &c.,*
 » & dès-lors ils ne pouvoient sortir qu'ils n'eussent

780 HISTOIRE UNIVERSELLE

„ toujours la *lance* & l'*escu* : car soit qu'il fallust
 „ marcher par la campagne pour quelque affaire
 „ particulière, ou pour se trouver à ces assemblées
 „ générales de la noblesse, qui se faisoient dans les
 „ Gaules, il ne leur estoit permis d'y venir autre-
 „ ment qu'en cet équipage de véritables Gentils-
 „ hommes, comme la loi *Salique* l'explique. *Ut*
 „ *nullus ad Mallam*, (lieu où les jeunes & vieux
 „ Chevaliers s'assembloient pour juger les causes.)
 „ *vel placitum veniat, nisi patria arma, id est scu-*
 „ *tum & lanceam portet*. Et les histoires des quatre
 „ ou cinq derniers siècles auparavant celui-ci, nous
 „ apprennent que les plus vaillans de nos François
 „ se sont toujours occupés durant la paix, à en-
 „ voyer des *cartels* & *défis*, porter des *emprises*,
 „ tenir des *pas*, faire des *tournois*, soutenir des
 „ *joustes*, se mesler dans les *béhourts* & défendre
 „ les *barrières* contre les plus braves des Royaumes
 „ étrangers, pour l'honneur & la gloire de leurs
 „ Princes & de leur Patrie, pour la beauté & le
 „ mérite de leurs maitresses, ou pour quelques au-
 „ tres sujets louables..... Nos ancêtres s'accou-
 „ stumoient en tout tems, lorsqu'ils voyageoient,
 „ à estre entièrement armés, & portoient leurs har-
 „ nois complets & à l'épreuve contre les armes of-
 „ fensives dont on se servoit, sans que cela les in-
 „ commodât, à cause de l'habitude qu'ils avoient
 „ de les porter dès leur jeunesse, si grand estoit

leur endurcissement & accoustumance au labeur.
 » Et lorsque nous nous estonnons de la valeur des
 » anciens Romains par-dessus les autres nations, &
 » que nous voyons avec quelle facilité ils ont con-
 » quis la domination universelle, Cicéron nous
 » l'apprend dans la seconde *Tusculane*. *Vous voyez,*
 » dit-il, *d'où nos armées ont acquis la domination*
 » *sur les peuples, par le grand & extrême travail des*
 » *soldats qui portent sur eux de quoi vivre pour plus*
 » *de quinze jours, avec tout ce de quoy ils peuvent*
 » *avoir affaire pour leur usage, avec la palissade pour*
 » *la closture du camp. Car pour ce qui est de leurs*
 » *grandes targues, de leurs corselets, de leurs cas-*
 » *ques, de leurs épées & javelots, ils ne comptent*
 » *non plus cela parmi le fardeau dont ils sont char-*
 » *gés, que leurs espauls, leurs bras & leurs mains,*
 » *estimans que les armes doivent estre les membres de*
 » *l'homme de guerre* ».

On voit par ce préambule, quel cas la Colom-
 bière faisait des anciens Chevaliers, mais pour en
 avoir une idée satisfaisante, il faut suivre l'histo-
 rique de leur éducation, & l'on y reconnaîtra le
 soin avec lequel les Grecs élevaient leurs athlètes :
 nous prévenons nos lecteurs que ce préliminaire
 sera tiré en partie de l'excellent Ouvrage de M. de
 Ste-Palaye qui a joint à son texte des notes très-instruc-
 tives & très-curieuses. Sa marche est si claire, si ra-
 pide, qu'il eût été ridicule de prétendre mieux

faire, & quelques peines que nous eussions prises, nous aurions toujours été obligés de nous rencontrer avec lui : mais en même-tems, nous passerons en revue tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matière, nous offrirons des objets ignorés, & en parlant des *Chevaliers* illustres, tant étrangers que Français, nous rapporterons une foule d'anecdotes relatives aux différentes matières que nous traiterons.

P A G E 3.

De l'instant qu'un enfant avait atteint l'âge de sept ans, on le retirait des mains des femmes, & la première place qu'on lui donnait à remplir, était celle de *Page*, *Varlet*, ou *Damoiseau*, noms quelquefois communs aux *Ecuyers* qui furent aussi appelés *Sergens*. On peut en voir la preuve dans l'Histoire de Saintre, page 2, 13, 23. On y lit qu'à treize ans il passa de l'hôtel du Seigneur de Preuilli à la Cour du Roi Jean où il fut *Paige*, c'est-à-dire *Valet*, *Valleton*, ou *Ecuyer*. Lorsqu'on lui adresse la parole, ou que l'on parle de lui, il est traité tantôt de *Maître*, & tantôt de *Sire* ou *beau Sire*.

C'était ainsi qu'on en usait sous la première race de nos Rois, durant laquelle la jeune noblesse était instruite dans les maisons des grands Seigneurs, d'où ensuite elle était admise à la Cour des Souverains. Cette coutume subsistait encore du tems de Montagne qui en fait l'éloge en ces termes.

C'est un bel usage de notre Nation , qu'aux bonnes maisons nos enfans soient reçus pour y être nourris & élevés Pages comme dans une eschole de Noblesse , & est discourtoisie , dit-on , & injure d'en refuser un gentil-homme. (Tome III , pag. 175).

Les fils des Empereurs étaient aussi appelés *Varlets* ou *Valets* , & Villehardouin se sert de ces mots dans plusieurs endroits de son Histoire de Constantinople. Fauchet & Pasquier attribuent ce nom aux *Ecuyers-Tranchans* , & Duchêne , dans l'Histoire de la Maison de Richelieu , rapporte un titre de l'an 1201 , dans lequel Guillaume Dupleffis se qualifie de *Valet* , terme , dit l'Historien , qui signifie *Ecuyer* ou *Damoisel* : il ajoute que les Nobles qui prenaient ce titre , donnaient à connaître par là qu'étant issus de *Chevaliers* , ils prétendaient à l'Ordre de *Chevalerie* obtenu par leurs pères. Il ne faut donc pas les confondre avec les gros *Varlets* , ou *Garçons* , mots synonymes de celui de Domestique inférieur dans le passage suivant de Froissard : *se fêrit ès tentes & ès logis des Seigneurs de France & y fit bouter le feu & n'y trouvèrent que garçons & valets qui tantôt s'enfuirent.*

Cependant les *Pages* étaient les Domestiques ordinaires de leur maître & de leur maîtresse : ils les suivaient à la chasse , dans leurs voyages , leurs visites & leurs promenades ; ils faisaient leurs messages , les servaient à table & leur versaient à

boire. Nous en citerons pour exemple le jeune Bayard que ses parens placèrent au sortir de l'école dans la maison de l'Evêque de Grenoble son oncle qui le mena avec lui à la Cour de Savoie : le Prélat y fut admis à la table du Duc , & *durant icelui (dîner.) était son neveu le bon Chevalier (Bayard.) qui le servait de boire très-bien en ordre & très-mignonnement se contenait. (Vie du Chevalier Bayard , chap. III , pag. 21.)* Dans les chap. III , IV & V on trouvera des détails qui donneront une idée juste de la protection que les Seigneurs accordaient aux jeunes gens attachés à leur service , & des efforts que ces jeunes gens faisaient continuellement pour la mériter.

Les premières leçons qu'on leur donnait , dit M. de Sainte-Palaye , regardaient principalement *l'amour de Dieu & des Dames*. L'un ne devait pas aller sans l'autre , & l'amant qui *entendait à loyalement servir une Dame* , était sauvé suivant la *Doctrine de la Dame des belles Cousines*. (*Voyez les neuf premiers chap. de l'Histoire de Saintré.*) Si l'on en croit la Chronique de ce même Jean de Saintré , c'était des Dames même que les *Pages* apprenaient leur catéchisme & l'art d'aimer , c'est-à-dire la Religion & la galanterie ; mais autant la dévotion qu'on leur inspirait était accompagnée de puérités & de superstitions , autant l'amour des Dames , qu'on leur recommandait , était-il rempli de raffine-

ment & de fanatisme. Il semble que dans ces siècles ignorans & grossiers , on ne pouvait présenter la religion aux hommes sous une forme assez matérielle pour la mettre à leur portée , ni leur donner , en même-tems , une idée de l'amour assez pure , assez métaphysique pour prévenir les désordres & les excès dont était capable une Nation qui conservait par-tout le caractère impétueux qu'elle menait à la guerre.

Pour mettre le jeune novice en état de pratiquer ces bizarres leçons de galanterie , de bonne-heure on lui faisait faire choix de quelqu'une des plus nobles , des plus belles , & des plus vertueuses Dames des Cours qu'il fréquentait. C'était à elle à qui , comme à l'Être Souverain , il rapportait tous ses sentimens , toutes ses pensées & toutes ses actions. Cet amour aussi indulgent que la religion de ce tems-là , se prêtait & s'accommodait à d'autres passions moins pures & moins honnêtes , mais à l'égard de la Dame que l'on avait choisie , jamais il ne sortait des bornes les plus étroites , & c'est lui qui , dans le commerce épistolaire , avait introduit cette formule dont se sert Olivier de la Marche , *Liv. II de ses Mémoires* , en finissant une lettre qu'il écrit au Maître-d'Hôtel du Duc de Bretagne : *Je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre Dame & ce que vous desirez*. C'est dans le

même sens que la Reine dit à Saintré : *Dieu vous doit joye de la chose que plus desirez.*

Les instructions que les jeunes gens recevaient par rapport à la décence & aux mœurs , étaient continuellement soutenues par les exemples des Dames & des *Chevaliers* qu'ils servaient. Ils trouvaient en eux des modèles pour les graces extérieures si nécessaires dans le commerce du monde , & dont le monde seul peut donner des leçons. Les soins généreux des Seigneurs pour élever cette multitude de jeunes gens nés dans l'indigence , tournaient à l'avantage de ces mêmes Seigneurs. Outre qu'ils les employaient utilement au service de leur personne , leurs propres enfans y trouvaient des émules pour les exciter à l'amour de leurs devoirs , & des maîtres pour leur rendre l'éducation qu'ils avaient reçue. L'habitude de vivre ensemble formait entre les uns & les autres des liaisons qui , resserrées par le double nœud du bienfait & de la reconnaissance , ne pouvaient manquer de devenir indissolubles ; telle fut celle de Saintré & de Boucicaut , élevés tous les deux au service domestique du Roi.

Les enfans étaient toujours dans la disposition d'ajouter de nouveaux bienfaits à ceux de leur père , & les autres , toujours prêts à les reconnaître par des services plus importants , secondaient en

tout tems leur bienfaiteur, ou celui qui le représentait, & quelques sacrifices qu'ils fissent pour lui, ils croyaient ne pouvoir jamais s'acquitter de ce qu'ils lui devaient.

Mais ce qu'il était le plus important d'apprendre au jeune élève, & ce qu'en effet on lui apprenait le mieux, c'était à respecter le caractère auguste de la *Chevalerie*, à révéler dans les *Chevaliers* les vertus qui les avaient élevés à ce rang, & les servir, était servir tout le corps de la *Chevalerie*. Les jeux même qui faisaient partie de l'amusement des élèves, contribuaient encore à leur instruction. Le goût naturel à leur âge d'imiter tout ce qu'ils voyaient faire aux personnes d'un âge plus avancé, les portait à lancer, comme eux, la pierre ou le dard, à défendre un passage que d'autres essayaient de forcer, & faisant de leurs *chaperons* des casques ou des *bacinets*, ils se disputaient la prise de quelque place, en un mot, ils prenaient un avant-goût des différentes espèces de Tournois, & commençaient à se former aux nobles exercices des *Ecuyers* & des *Chevaliers*. Enfin l'émulation si nécessaire dans tous les états & dans tous les âges, s'accroissait de jour en jour, soit par l'ambition de passer au service de quelqu'autre Seigneur d'une dignité plus éminente, ou d'une plus grande réputation, soit par le desir de s'élever au grade d'*Ecuyer* dans la maison de la Dame ou du Sei-

gneur auquel ils étaient attachés , car c'était souvent le premier pas qui conduisait à la *Chevalerie*.

Ce morceau , tiré en entier de M. de Sainte-Palaye , donne une connaissance parfaite , & de l'éducation que l'on donnait aux jeunes gens , & des mœurs des Seigneurs de ce tems-là , mœurs qui inspiraient tout-à-la-fois l'amour de la religion , le desir de la gloire & le respect pour les Dames : delà cette galanterie connue sous le nom de *galanterie Française* qui dans tous les tems a été le caractère distinctif de la Nation.

Les *Pages* dans Ragueau , sont nommés *Pædagogia* , sive *Pædagogiani pueri*. Alors on en distinguait de deux sortes , savoir les *Pages* d'honneur & les *Pages* communs. Les premiers ne servaient que chez les Princes ou les Souverains , & ordinairement ils étaient fils de Barons ou *Chevaliers* : leur fonction est , pour ainsi dire , décrite par Quinte-Curce dans lequel on lit *Liv. VIII : Hac cohors veluti Seminarium Ducum Præfectorium est* : en effet , quand ils cessaient d'être *Pages* , ils devenaient *Bacheliers* ou *Damoiseaux*. *Bachelier* signifie prétendant à la *Chevalerie*. *Damoiseau* est le diminutif de *Dant* qui veut dire *Seigneur*. Les *Pages* communs étaient issus de simples Nobles & servaient les *Chevaliers* ou Seigneurs.

Lancelot dérive ce mot du grec *παῖς* qui désigne un enfant : Ménage & Caseneuve le tirent de *Pæ-*

dagogium : selon Cujas & Godefroi , les enfans d'honneur chez les Européens avaient le titre de *Padagogiani pueri*. Dans la suite , on abusa de ce nom & l'on appella *Pages* les petits Officiers qui servaient à la cuisine du Roi. Cependant le premier établissement a subsisté chez le Monarque & chez les Princes du sang, où sous le nom de *Pages*, de jeunes Nobles destinés à l'état militaire , reçoivent une éducation conforme à leur naissance & au service auquel ils doivent être appelés. Mais la galanterie qu'on leur inspire , est un peu différente de celle dont ils avaient les modèles dans les premiers siècles de la Monarchie , & le Chevalier d'Accily avait raison sans doute quand il a dit :

S'il est beau , le fils de Climène ,
 Quoiqu'elle ait un homme assez laid ,
 Cela n'a rien qui me surprenne ,
 Son Page est un garçon bien fait.

A l'égard du mot *Valet* , il a aujourd'hui un sens général d'après lequel on l'applique indifféremment à tous ceux qui servent , & celui de *Laquais* en a un particulier qui ne convient qu'à une sorte de Domestiques. Le premier désigne proprement une personne de service, le second un homme de suite. L'un emporte une idée d'utilité , l'autre une idée d'ostentation : voilà pourquoi il est plus honorable d'avoir un *Laquais* que d'avoir un *Valet* ,

& qu'on dit que le *Laquais* ne déroge point, au lieu que le *Valet-de-chambre* déroge, quoique la qualité & l'office de celui-ci le mettent au-dessus de l'autre.

Les Princes & les gens de basse condition n'ont point de *Laquais*, mais les premiers ont des *Valets-de-pied* qui en font la fonction & qui autrefois en portaient le nom. Les seconds ont des *Valets* de labour. (*Encyclop. pag. 817.*)

Ce que nous avons dit sur les *Pages*, suffit pour indiquer le respect que l'on avait alors pour les grands Seigneurs, & l'indépendance dont jouissaient ces *Bannerets* ou *hauts-Barons* au commencement de la troisième race : leurs maisons étaient des *Cours Souveraines*, & le faste qui y régnait vers le XI^e. siècle, a été vivement repris par M. de Fleuri dans son Ouvrage sur les *Mœurs des Chrétiens*, (*pag. 262 & suiv.*) : il leur reproche surtout d'avoir multiplié les Chapelles domestiques, & cet abus s'étendit au point, que dans le XIV^e. siècle, on vit de simples Avocats avoir des Chapelains. *Vous usez*, leur dit Eustache Deschamps dans ses Poésiesmanuscrites,

Vous usez de toutes noblesses,
 Vous êtes francs sans servitude,
 Plus que n'est le droit d'institute.
 Vous avez votre Chapelain
 Pour chanter votre Messe au main, (*matin.*)

Au partir de votre maison,
 Vous êtes toujours en saison,
 Vous êtes comme sains en terre.

A l'égal des *hauts-Barons*, les Abbés avaient nombre d'Officiers religieux & laïcs, & lorsque celui de Saint-Denys allait en campagne, ordinairement il était accompagné d'un *Chambellan* & d'un *Maréchal* dont les Offices étaient érigés en Fief. (*Voyez les Ailes de 1189 & de 1231.*) Ces Offices & ces Fiefs ont été depuis réunis au domaine de l'Abbaye, ainsi que la Charge de *Bouteillier* de l'Abbé, Charge pareillement érigée en Fief & possédée par un séculier, avant 1183. (*Félibien, pag. 279.*) La forme du Gouvernement était alors si différente de ce qu'elle est aujourd'hui, que l'histoire de ces divers objets ne doit pas nous sembler extraordinaire, & dans tous les siècles, les coutumes & les usages ont varié selon les changemens qui se sont faits dans les mœurs.

C O S T U M E du Page.

Le *Page* qui tient le *dextrier* de son Seigneur, est d'un tems postérieur à l'origine de la *Chevalerie*, & quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons trouvé sur cet objet aucun monument antérieur au règne de Louis XI.

Le *pourpoint*, de drap de la couleur du foral

192 HISTOIRE UNIVERSELLE

des armes du Seigneur auquel il appartenait ; la ceinture de soie ; les *grègues* ou haut-de-chauffe , de chamois ; les bottines de même couleur ; l'éperon à molette & de fer ; le bonnet ou chapeau , de feutre noir , auquel il substituait à son gré , des bonnets de laine de diverses couleurs.

Lorsqu'il ne chevauchait point , il portait les souliers à la *Poulaine* , espèce de chaufson noir dans la pointe duquel on croit qu'il y avait , ainsi que dans les bottes , un ressort ou charnière qui servait à les redresser.

Le *dextrier* ou cheval de guerre , ainsi nommé parce qu'on le menait toujours à droite lorsqu'il n'était pas monté , était houslé ou couvert d'étoffe de la couleur de la livrée de son Maître : il avait l'écusson de ses armes sur les cuisses & sur les épaules ; au col un collier de grelots , & sur la tête , un panache de plumes d'autruche de la couleur encore de la livrée.

Ce cheval devait être blanc ou gris , & celui que l'on donne ici , est le *dextrier* que monta le Duc de Bretagne au Tournoi de René d'Anjou. La housse était rouge , doublée de blanc ; les écussons d'argent , semés d'hermine de sable ; les plumes blanches & rouges ; les bossertes ou boucles de testière , d'or ; la testière , de soie rouge.

ECUYERS,

ECUYERS.

C'était ainsi que dans l'ancienne Milice, on appelait les Gentilshommes qui faisaient le service militaire à la suite des *Chevaliers*, avant que de parvenir à cette dignité; & pour donner plus d'importance au titre d'*Ecuyer* qu'ils recevaient en sortant d'être *Pages*, on pratiquait à leur égard une espèce de cérémonie religieuse dont le but était de leur apprendre l'usage qu'ils devaient faire de l'épée qui pour la première fois leur était remise entre les mains. En conséquence, le jeune aspirant était présenté à l'autel par son père & sa mère qui allaient à l'offrande, portant chacun un cierge à la main. Le Prêtre célébrant prenait de dessus cet autel une épée & une ceinture sur lesquelles il faisait plusieurs bénédictions, & ensuite il l'attachait au côté du jeune Gentilhomme. On peut consulter sur cet usage le *Traité de l'Epée Française*, par Savaron, pag. 34 & 35, & le *Théâtre d'Honneur* de Favin, pag. 85 & suiv. : quelques Auteurs trompés par la ressemblance de cette cérémonie avec celle de la réception des *Chevaliers*, l'ont prise pour la *Chevalerie* même, & en ont fait remonter l'institution bien au-delà du XI^e. siècle, tems auquel elle a commencé, & c'est seulement à l'objet dont nous parlons, que l'on doit rapporter ce qui se lit dans nos Historiens de la première & de la seconde race, au sujet des

premières armes que les Rois & les Princes remettaient avec solennité à leurs enfans.

Les *Ecuyers* se divisaient en plusieurs classes différentes, suivant les emplois auxquels ils étaient appliqués ; savoir l'*Ecuyer* du corps , c'est-à-dire de la personne , soit de la Dame , soit du Seigneur. (Le premier de ces services était un degré pour parvenir au second.) L'*Ecuyer* de la Chambre , ou le *Chambellan* , l'*Ecuyer* tranchant, l'*Ecuyer* d'*Ecurie* , l'*Ecuyer* d'Echançonnerie , l'*Ecuyer* de Paneterie &c.

Les *Chambellans* gardaient l'or & l'argent de leurs Maîtres , & ces Officiers , ainsi que les *Connétables* , étaient chargés de tirer des coffres la vaisselle d'or & d'argent destinée au service de la table. Les *Bouteilliers* & les *Echançonniers* livraient le vin.

Il serait difficile de distinguer exactement tous ces *Ecuyers* & de dire quel rang ils tenaient entre eux , mais le plus honorable de ces emplois était celui d'*Ecuyer* du corps , qui par cette raison , était appelé aussi *Ecuyer* d'honneur. A la guerre , il portait la bannière de son Maître & prononçait le cri d'armes du même Seigneur. (*Voyez l'Histoire de Duguesclin* , par Ménard , pag. 443. *Voyez encore Hardouin de la Jaille* , *Liv. du Champ de bataille* , fol. 43 recto. Si aucun , dit-il en parlant des quatre personnages que l'on devait choisir pour assister en

qualité d'*Escoutes*, au gage de bataille : *si aucun demandait s'il convient que ces quatre soient Chevaliers, je dis que oui, si trouver se peut ; & à leur défaut, Escuyer d'honneur de bonne montre, non apprentis d'armes porter.*

C'était ordinairement à l'âge de quatorze ans que l'on parvenait au titre d'*Ecuyer*, & dès-lors, ajoute M. de Sainte-Palaye, ces jeunes élèves approchant de plus près la personne de leurs Seigneurs & de leurs Dames, admis avec plus de confiance & de familiarité dans leurs entretiens & dans leurs assemblées, pouvaient encore mieux profiter des modèles sur lesquels ils devaient se former. Ils apportaient plus d'application à les étudier, à chercher les moyens de plaire aux Nobles étrangers & autres personnes dont était composée la Cour qu'ils servaient, à faire les honneurs aux *Chevaliers* & *Ecuyers* de tous les pays qui venaient la visiter. Enfin ils redoublaient leurs efforts pour paraître avec tous les avantages que peuvent donner les graces de la personne, l'accueil prévenant, la politesse du langage, la modestie, la sagesse, la retenue dans les conversations, accompagnées d'une liberté noble & aisée pour s'exprimer, lorsqu'il en était besoin. Le jeune *Ecuyer* apprenait long-tems dans le silence cet art de bien parler, lorsqu'en qualité d'*Ecuyer tranchant*, il était debout dans les repas & dans les festins, occupé à couper les viandes &

à les faire distribuer aux nobles convives dont il était environné. Dans sa jeunesse, Joinville avait rempli à la Cour de S. Louis, cet office qui dans les maisons des Souverains, était quelquefois exercé par leurs propres enfans. *A une autre table*, dit ce même Joinville faisant le récit de la *grant cour & maison ouverte* que S. Louis tint à Saumur en Anjou : *à une autre table devant le Roi. . . . mangeait le Roi de Navarre qui moult estoit paré & aourné de drap d'or en cotte & mantel, la cainture, fermail & Chapelle d'or fin, devant lequel je tranchoye. Devant le Roi S. Louis, servoient du manger le Comte d'Artois & son frère, & le Comte de Soissons qui tranchoit du coustel.* (*Hist. de S. Louis*, p. 20.) Le jeune Comte de Foix coupait aussi à la table de Gaston de Foix son père. *Il s'assit à la table en la salle.* (le Comte.) *Gaston son fils, avoit usage qu'il le servoit de tous ses mets & faisoit essai de toutes ses viandes.* (*Froissart*, L. III, p. 31.)

D'autres Ecuyers avaient soin de préparer la table & de donner à laver.

Après manger se sont déduit

De paroles, puis si on fruit ;

Et après le manger lavèrent,

Escuiers de l'ave donnèrent. (*L'ave veut dire eau.*)

Ces mêmes Ecuyers apportaient les mets de chaque service, donnaient encore à laver après le repas, relevaient les tables & enfin disposaient tout

ce qui était nécessaire , soit pour l'assemblée qui suivait le repas , soit pour les bals & les autres amusemens auxquels ils prenaient part eux-mêmes avec les Demoiselles de la suite des Dames de distinction. Puis ils servaient les épices ou dragées & confitures , le claret , le piment , le vin cuit , l'hipocras , en un mot , les autres boissons qui terminaient toujours les festins & que l'on prenait encore en se mettant au lit : c'est ce que l'on appelait *le vin du coucher*.

» Les tables étant mises , ils vont manger. Après
 » avoir mangé , ils sortent & vont se divertir dans
 » la cour qui est devant. Celui qui fait une chan-
 » son ou une fable , commence à la dire , & les
 » *Chevaliers* font les récits de leurs exploits & de
 » leurs aventures auxquels Gérard & les siens pren-
 » nent plaisir jusqu'à ce que la nuit soit devenue
 » plus froide : le Comte demande le vin & va cou-
 » cher. Au matin , il se lève avec le jour , & ses
 » *Ecuyers* aident à l'habiller « . (*trad. du Roman de Gérard de Roussillon. mss. f. 47.*)

Les *Ecuyers* portaient l'attention au point de préparer les chambres des Etrangers , & de les y conduire lorsqu'ils allaient reposer.

Les lis firent li Escuier ,

Si coucha chacun son Signor (*Fab. ms. du Roi.*)

Chacun de ces traits peint la subordination qui

régnait dans ces tems heureux , & qui était le germe des grandes qualités que nous admirons dans nos ayeux : chaque maison offrait les mêmes exemples aux jeunes nobles qui y étaient élevés , mais il y en avait de plus agréables les unes que les autres , & l'on peut en juger par le récit que Froissart nous a laissé de la Cour du Comte de Foix , dans le III liv. de son Histoire : *Brièvement tout considéré & avisé , dit-il , avant que je vinsse à sa Cour , j'avais été en moult Cours de Rois , de Ducs , de Princes , de Comtes & de hautes Dames : mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me plust , ni ne vis aucuns qui fussent sur le fait d'armes réjouis plus que celui du Comte de Foix étoit. On voit en la salle , en la Chambre , en la Cour , Chevaliers & Escuyers d'honneur aller & marcher , & les oyoit-on parler d'armes & d'amour : tout honneur étoit là-dedans trouvé , toute nouvelle de quelque pays , ne de quelque Royaume que ce fust , là-dedans on y apprenoit , car de tout pays , pour la vaillance du Seigneur , elles y venoient.*

Si les Cours & les Châteaux étaient d'excellentes écoles de courtoisie , de politesse & des autres vertus pour les Pages & pour les Ecuyers , elles n'étaient pas moins propres à former les jeunes Demoiselles qui de bonne heure y étaient instruites des devoirs qu'elles auraient à remplir , & des égards qu'elles devaient avoir pour tous ceux qui les approchaient.

Le Chevalier de Latour dans ses instructions à ses filles, *fol. V*, leur recommande la *courtoisie*, autant pour le moins envers les personnes de petit état, qu'envers les grands, & telles sont les raisons qu'il en apporte. *Ceux-là*, dit-il, *vous porteront plus grant louenge & plus grant renommée que les grans. Car l'honneur & la courtoisie qui est portée aux grans, n'est faite que de leur droit que l'en leur doit faire. Mais celle qui est portée aux petits gentilz hommes & aux petites gentilz femmes & autres mendres, tel honneur & courtoisie vient de franc & doulx cuer, & le petit à qui on la fait, s'en tient pour honoré, & lors il l'exaulce par-tout & en donne los & gloire à celluy ou à celle qui luy a fait honneur. Et ainsi des petits à qui l'en fait courtoisie & honneur, vient le grant los & la bonne renommée & se croist de jour en jour.*

Le même Chevalier cite pour exemple à ses filles une Dame de qualité qu'il vit en grande compagnie de Chevaliers & de Dames du haut état, ôter son chapeau à un simple Taillandier, & lui faire la révérence. On lui reprocha cet excès de courtoisie, & elle répondit qu'elle aimait mieux avoir ôté son chapeau à ce Taillandier *que de ne l'avoir baissé contre ung Gentilhomme.*

L'Auteur dont nous parlons, conseille aussi aux Gentilz Femmes & Nobles Demoiselles *d'être de doulce manière, humbles & fermes d'estat & de ma-*

nière , point emparlées , (causeuses.) & répondre courtoisement , n'estre pas trop enrisées , (folâtres.) ne enresvées , (évaporées.) ne sourfaillies , (hardies.) ne regarder trop légèrement. Car pour en faire moins n'en vient si non bien , & maintes en ont perdu leurs mariages pour trop grans semblans.

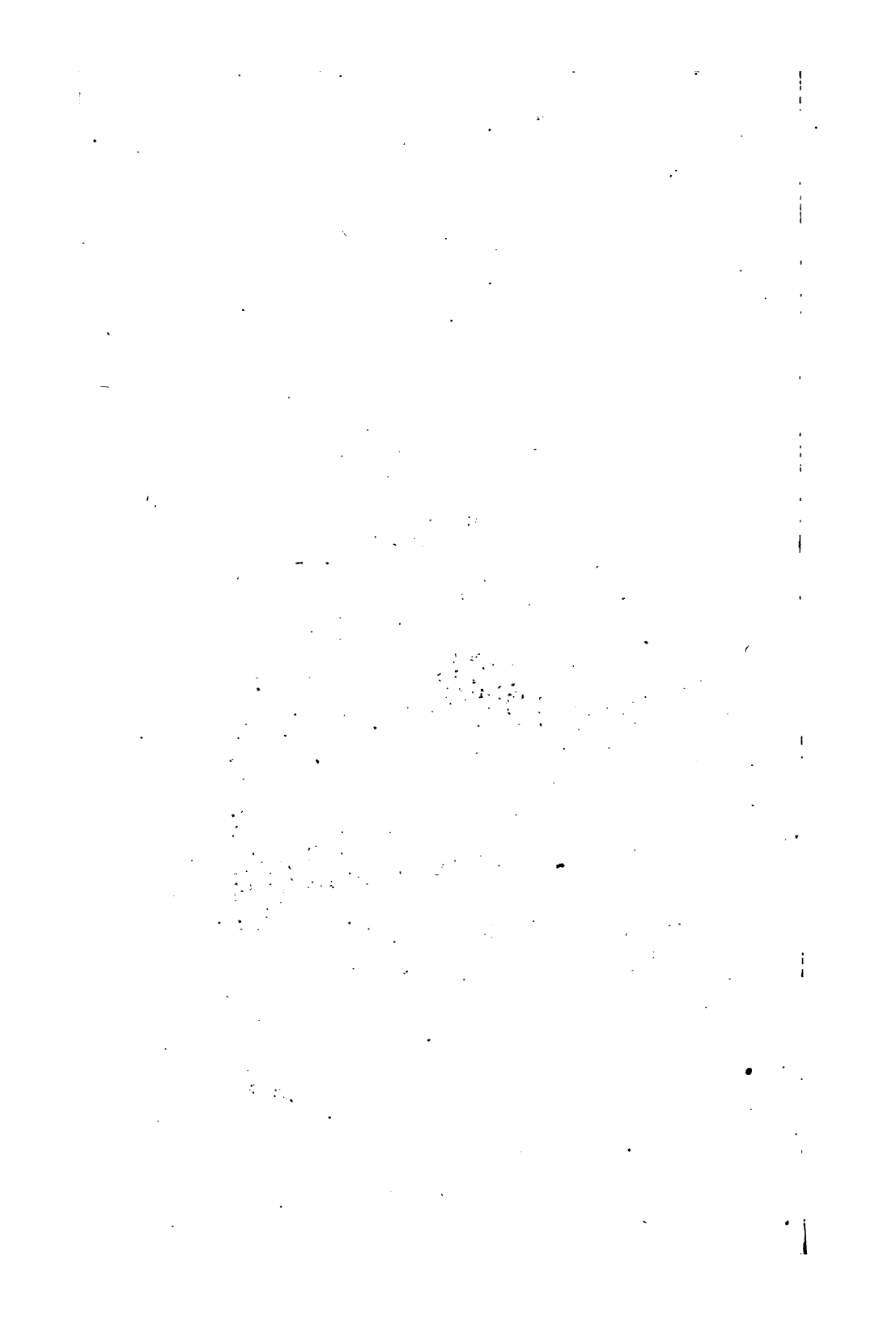
Selon nos Romanciers, les Demoiselles désarmaient les Chevaliers au retour des Tournois & des expéditions de guerre, leur donnaient de nouveaux habits, les servaient à table, & donnaient même aux blessés tous les secours dont ils avaient besoin. *Atant*, dit une des Héroïnes du Roman de Perce-Forêt (Tome V, fol. 40.) beau neveu, *il me semble que vous avez votre bras mal-aise. Par ma foi*, répondit Norgal, *chère Dame, il est ainsi ; si vous prie que gardez y veuillez prendre. Lors la Dame appella une sienne fille qui se nommoit Hélaine, laquelle fist grant chère à son cousin, puis print garde à son bras, & trouva qu'il estoit hors de son lieu, & fist tant qu'elle lui remist, puis dist, mon cousin, allez-vous-en, car vous estes guéry, dont Norgal fust joyeux à merveille, & en remercia moult de fois sa cousine, car il ne s'en cuidoit aller de grant tems après.*

Les exemples que nous venons de citer, reprend l'Auteur que nous avons adopté pour guide, & trop souvent & trop uniformément répétés pour nous permettre de révoquer en doute la réalité de



J. D. Dugouret del.

J. Goussier Sculp.



cet usage. Nous n'y voyons rien d'ailleurs qui ne soit conforme à l'esprit & aux sentimens presque universellement répandus parmi les Dames , & l'on ne peut y méconnaître le caractère d'utilité qui fut en tout tems le sceau de notre *Chevalerie*. Ces Demoiselles destinées à avoir pour maris ces mêmes *Chevaliers* qui abordaient dans les maisons où elles étaient élevées , ne pouvaient manquer de se les attacher par les prévenances, les soins & les services qu'elles leur prodiguaient. Quelle union ne devaient point former des alliances établies sur de pareils fondemens ! Les jeunes personnes apprenaient à rendre un jour à leur mari tous les services qu'un guerrier distingué par sa valeur , peut attendre d'une femme tendre & généreuse.

De l'emploi que nous venons de détailler , le jeune *Ecuyer* passait à celui de l'écurie où des *Ecuyers* habiles les dressaient à tous les usages de la guerre. Bayard fit cet apprentissage sous un *Ecuyer* de confiance , entre les mains duquel il fut remis par le Duc de Savoie.

D'autres *Ecuyers* étaient chargés d'avoir soin des armes de leurs maîtres , & de les tenir propres & luisantes pour le moment où ils en avaient besoin. Ces différens services se faisaient à-peu-près comme le service militaire dans les places de guerre , & tous les jours à minuit , un *Ecuyer* allait

faire la ronde dans les chambres & les cours du château.

Quand le maître montait à cheval , des *Ecuyers* lui tenaient l'étrier , d'autres portaient son *armure* , ses *brassards* , ses *gantelets* , son *heaume* & son *écu* , d'autres se chargeaient de son *pennon* , de sa *lance* & de son *épée* ; à l'égard de la cuirasse que l'on nommait aussi *haubergeon* ou *plastron* , jamais le *Chevalier* ne devait la quitter. En route , il ne montait qu'un cheval d'une allure commode , rouffin , courtaut , cheval amblant ou d'amble , coursier , palefroi , hacquenée. Les jumens étaient une monture dérogeante , affectée aux Roturiers & aux *Chevaliers* dégradés : peut-être aussi les avait-on réservées pour la culture des terres & pour multiplier leur espèce. Politique semblable à celle d'un de nos Rois qui pour supprimer le luxe , ne permit les dorures qu'aux *femmes de mauvaise vie*.

Pour les chevaux de bataille , ils étaient menés par des *Ecuyers* qui les tenaient à leur droite , & c'est delà qu'on les a nommés *destriers*. Les passages suivans en fournissent la preuve. *Si voit venir Monseigneur Gauvain* (Lancelot du Lac.) & deux *Escuyers* dont l'un menoit son *destrier* en *destre* & portoit son *glaive* , & l'autre son *heaume* , l'autre son *escu*. (*Perce-Forest* , fol. 3 , chap. 2.) Quand il entra en

la forest, il rencontra quatre Escuyers qui menaient quatre blancs destriers en dextre. (*Ibid.*, tome II, fol. 82, chap. 1.) Lors rencontra un Varlet qui chevauchait un rousin fort & bien courant, & menait à dextre un destrier noir. (*Ibid.* rom. III, f. 82, chap. 1.)

Lorsque l'ennemi paraissait, ou que le danger semblait l'appeler au combat, l'Ecuyer remettait à son maître le *destrier* qu'il avait amené, & c'était ce que l'on appelait *monter sur ses grands chevaux*, expression que nous avons conservée, ainsi que celle de *haut à la main*, venue de la contenance fière avec laquelle un Ecuyer accompagnant son maître, en portait le *heaume* élevé sur le pommeau de la selle. Ce *heaume* & les autres parties de son armure, tant offensive que défensive, lui étaient remises par les divers Ecuyers qui en étaient dépositaires, & en armant leur *Chevalier*, ils apprenaient eux mêmes à s'armer un jour avec toutes les précautions nécessaires à la sûreté de leurs personnes. Le succès des combattans dépendait souvent de l'attention que l'on prenait de rassembler & d'affermir les jointures d'une cuirasse, d'asseoir & de lacer exactement un *heaume* sur la tête, de clouer & river soigneusement la visière ou ventaille.

Egardat qu'il cap mail
Faitz lassar per mesura.

» Que votre camail ne soit ni trop lâche, ni trop serré, qu'il soit lacé bien juste ». (*Poésies Prov. manusf. Durfé, pièce 980, fol. 151.*)

Lorsque les *Chevaliers* en étaient venus aux mains, les *Ecuyers* qui dans un sens étaient spectateurs oisifs du combat, ne l'étaient point dans un autre, & la manière dont ils se conduisaient était également utile à leur instruction & à la conservation de leurs maîtres. En effet, dans le choc de deux haies de *Chevaliers* qui fondaient les uns sur les autres les têtes baissées, les uns blessés ou renversés se relevaient, faisaient leurs épées, leur haches, leurs masses, ou ce qu'on appelait leurs *plommées*, ou *plombées* pour se défendre & se venger : les autres cherchaient à profiter de leur avantage sur des ennemis abattus. Chaque *Ecuyer* était attentif à tous les mouvemens de son maître pour lui remettre de nouvelles armes en cas d'accident, pour parer les coups qu'on lui portait, le relever & lui donner un cheval frais; tandis que l'*Ecuyer* de celui qui avait le dessus, secondait son Seigneur par tous les moyens que lui suggéraient son adresse, sa valeur & son zèle; en un mot, il l'aidait à profiter de ses avantages, & à remporter une victoire complète, mais en observant toujours de se tenir dans les bornes étroites de la défensive. Telles étaient autrefois les fonctions de tous les *Ecuyers* à la guerre, & cet usage qui depuis, fut

restreint aux seuls *Ecuyers* de nos Rois , ne subsistait plus , même à leur égard , du tems de Brantôme : à peine nos ancêtres en avaient-ils conservé la tradition. *J'ai ouï dire aux anciens Capitaines que jadis par les vieilles coutumes des batailles , les grands & premiers Ecuyers des Rois de France devoient être toujours auprès d'eux , sans jamais les désenparer ni abandonner , & ne faire que parer aux coups qu'on donne à leurs maîtres , ni sans s'amuser à autre chose que cela : ainsi qu'on dit que fit ce brave & grand Escuyer de Saint-Séverin à la bataille de Pavie , à l'endroit du Roi François , aussi y mourut-il en la bonne grace & louenge de son Roy qui le sceut bien dire peu après.*

Indépendamment de ces combats dont le spectacle était une leçon vivante pour les *Ecuyers* qui se destinaient au métier de la guerre , ils avaient dans les cours & dans les châteaux des écoles dont le but était de leur donner la souplesse , la vigueur & l'agilité nécessaires à la guerre ; telles que les courses de bagues , de chevaux & de lances ; différentes espèces de jeux auxquels assistaient les Dames dont la présence inspirait un nouveau courage à ces nobles athlètes. Le récit de la vie de Boucicaud suffira pour donner une idée des exercices par lesquels la jeunesse s'endurcissait à la fatigue.

Il s'effayoit , dit l'Historien , à saillir sur un coursier , tout armé. Puis autrefois couroit & alloit

206 HISTOIRE UNIVERSELLE

longuement à pied pour s'accoutumer à avoir longue haleine , & souffrir longuement travail : autrefois féroissoit d'une coignée ou d'un mail grande pièce & grandement. Pour bien se duire au harnois & endurcir ses bras & ses mains à longuement férer , & pour qu'il s'accoutumast à légèrement lever ses bras , il faisoit le soubresaut , armé de toutes pièces , fors le bacinet , & en dansant le faisoit , armé d'une cotte d'acier ; sailloit , sans mettre le pied à l'étrier sur un coursier , armé de toutes pièces. A un grand homme monté sur un grand cheval , sailloit de derrière à chevaucher sur ses épaules , en prenant ledit homme par la manche à une main , sans autre avantage..... En mettant la main sur l'arçon de la selle , & l'autre auprès les oreilles , le prenoit par les reins en pleine terre , & sailloit par entre ses bras de l'autre part du coursier... Si deux parois de plâtre feussent à une brasse l'une de l'autre qui feussent de la hauteur d'une tour , à force de bras & de jambes , sans autre aide , montoit tout au plus haut sans cheoir au monter ne au devaloir. Item , il montoit au revers d'une grande échelle dressée contre un mur , tout au plus haut sans toucher des pieds , mais seulement sautant des deux mains ensemble d'échelon en échelon , armé d'une cotte d'acier , & ôté la cotte , à une main sans plus , montoit plusieurs échelons..... Quand il estoit au logis , s'essayoit avec les autres Escuyers à jeter la lance ou autres essais de guerre , ne ja ne cessoit.

Les personnes à qui ce récit pourra paraître romanesque , peuvent consulter les *Mémoires de Sulli* , tom. XII, p. 288 & suiv. , ils y verront quels étaient les exercices dont Henri IV était continuellement occupé , plus de deux siècles après celui de Boucicaut.

D'après ces détails , on ne fera point étonné que le seul titre d'*Ecuyer* ait été tellement en honneur que l'on n'ait point hésité de le donner au fils aîné de l'un de nos Rois. (*Celui de Charles VIII.*) Aussi un *Chevalier* devait-il placer ses enfans dans la maison d'un autre *Chevalier* , dans la crainte que la tendresse paternelle ne lui épargnât une partie des peines & des fatigues qui devaient le rendre digne du titre qui lui était réservé. *Et convient que le fils du Chevalier , pendant qu'il est Escuyer , se sache prendre garde du cheval , & convient qu'il serve avant & qu'il soit devant sujet que Seigneur : car autrement ne congnoistroit-il point la noblesse de sa Seigneurie quand il seroit Chevalier ; & pour ce que tout Chevalier doit son fils mettre en service d'autre Chevalier , afin qu'il apprenne à tailler à table & à servir , & à armer & habiller Chevalier en sa jeunesse. Ainsi comme l'homme qui veut apprendre à estre cousturier ou charpentier , il convient qu'il ait maistre qui soit cousturier ou charpentier , tout ainsi convient-il que noble homme qui aime l'ordre de*

208 HISTOIRE UNIVERSELLE

Chevalerie , & veut devenir & estre bon Chevalier ; ait premièrement maistre qui soit Chevalier. (l'Ordre de la Chevalerie , fol. 2.)

Il n'est donc pas surprenant , dit M. de Sainte-Palaye , de rencontrer les noms des maisons les plus illustres parmi les *Pages* , les *Ecuyers* & même les Domestiques inférieurs des *Chevaliers* , ou Seigneurs qui pouvaient ne valoir pas mieux , & peut-être moins du côté de la naissance. Le mérite seul décidait du choix qu'on faisait de celui à qui l'on s'attachait.... Ce fut sans doute ce motif qui déterminâ Antoine de Chabanne à entrer *Page* d'abord dans la maison du Comte de Ventadour , & ensuite dans celle de Lahire. Ce fut en sortant de cette école , qu'il parvint à la Capitainerie ou Gouvernement de Creil-sur-Oise. (*Voy. Godefroi, Annot. sur l'Hist. de Charles VII, p. 879.*)

Les jeunes nobles étaient aussi tenus de fréquenter les Cours des Princes de leur Nation , de suivre les armées en tems de guerre , d'où ils furent appelés *poursuivans d'armes* , d'aller durant la paix , faire des voyages ou des messages pour acquérir l'expérience des *Tournois* , & pour s'instruire des mœurs étrangères : ensuite ils devenaient *Archers* , puis *Ecuyers* , & enfin admis à être *Gendarmes* , ils faisaient encore l'apprentissage de la *Chevalerie* pendant huit ou dix ans qu'ils consacraient

étaient à de nouveaux voyages dont le but était toujours de se perfectionner dans tous les exercices militaires.

Les jeunes gens poursuivaient ;
Lances, bacinex portoient
Des anciens Chevaliers ,
Et la coustume apprennent
De chevauchier & veient
Des armes les trois mestiers.
Puis devenoient Archiers ,
A table & par-tout servoient ,
Et les mailles trouffoient
Derrière eux moult volontiers ;
Ainsi a donc le faisoient
Et en cuisine s'offroient
A ce tems les Escuyers.

Puis gens d'armes devenoient
Et leurs vertus esprouvoient
Huit ou dix ans tous entiers.
Es grands voyages alloient ,
Puis Chevaliers devenoient ,
Humbles , fors , apperts , légiers ,
Et honorant étrangers ,
Par honneur se contenoient ,
Aux joustes puis tournoient.
Pour ce furent tenus chiers ,
Et les Dames honouroient ,
Qui pour leur bien les aimoient ,
S'en furent hardis & fiers.
En contre leurs ennemis
Et courtois à leurs amis.

C'est ainsi que la *vaillance* personnifiée se plaint du peu d'état que l'on fait d'elle depuis quelque tems. (*Poésies manuscrites* d'Eustache Deschamps.)

La veille des Tournois était un jour de marque pour les *Ecuyers* qui la solemnisaient par des espèces de joûtes appelées tantôt *essais* ou *épreuves* (*épreuves.*) tantôt *Vespres* du Tournoi : *jusques à l'heure de Vespres que la jeune Chevalerie se print à appareiller pour célébrer les Vespres du Tournoi de la haulte journée au lendemain.* (*Perceforest. T. VI, fol. 35.*) Ces joûtes s'appelaient aussi quelquefois *escrémie*, (*escrimes.*) où les plus adroits s'essayaient les uns contre les autres avec des armes plus légères à porter , plus aisées à manier que celles des *Chevaliers* , plus faciles à rompre , & moins dangereuses pour ceux qu'elles blessaient.

Les *Ecuyers* qui se distinguaient le plus dans ces joûtes & qui en remportaient le prix , obtenaient quelquefois le privilège de figurer le lendemain parmi les *Chevaliers* , mais le titre ne pouvait lui en être accordé qu'après sept ans de service dans l'emploi dont nous venons de donner les détails. Ce tems est fixé dans le Fabliau de Guillaume au Faucon , (le même Conte que la Fontaine a mis en vers.) au sujet d'un *Vallez* ou *Damoiseau* , c'est-à-dire , *Ecuyer* qui servait un Châtelain dont il aimait la femme.

Et estoit moult de haute-gent,
 Il n'estoit mie Chevaliers :
 Vallez estoit. Sept ans entiers
 Avoit un Châtelain servi.
 Encor ne lui avoit meri (récompensé.)
 Le service que li faisoit ,
 Pour avoir armes le servoit ,
 Li vallez n'avoit nul talent (envie.)
 D'avoir armes hastivement
 Si vous dirai raison pourquoi.
 Amour l'avoit mis en effroi ;
 La Dame au Chevalier amoit ,
 Et li estres molt li plaïsoit , (estres , logis.)
 Quar il l'aimoit en tel manière ,
 Qu'il ne s'en pouvoit traire arriere , (retirer.)

Cependant il était dangereux de trop bien servir
 certains grands Seigneurs qui ne considérant que
 leur propre intérêt , retardaient l'avancement de
 leurs *Ecuyers* & remettraient toujours à leur con-
 férer la *Chevalerie*. Albert de Gapensac , Poète
 Provençal , dit que sa Dame veut en user envers
 lui comme le haut-Baron qui craint d'accorder la
Chevalerie à son *Ecuyer* , de peur de se priver d'un
 serviteur dont il tire de grands services. *Ne crai-
 gnez rien , s'écrie-t-il à cette Dame , plus vous me
 témoignerez d'amour , & plus vous me trouverez
 fidèle.*

Les sept premières années de l'enfance étaient
 donc abandonnées à l'éducation des femmes , les
 sept suivantes étaient employées au service de *Page* ,

& les sept autres à celui d'*Ecuyer* d'où l'on passait à la *Chevalerie* : à l'article de cette dernière , nous parlerons des causes pour lesquelles on a dérogé de tems en tems aux loix établies. M. de Sainte-Palaye observe qu'on faisoit suivre à-peu-près la même marche aux jeunes gens qui se destinaient à la *vénerie* dont les amusemens devaient servir de récréation aux *Chevaliers*. Celui qui voulait se former au métier de *Veneur* , entrait à sept ans dans la classe de *Page* de la *vénerie* où il demeurait jusqu'à quatorze ans , & alors il passait dans celle de *Valet de chiens* où il restait jusqu'à vingt. Ensuite il acquérait le grade d'Aide de la *vénerie* , & insensiblement il était fait *Veneur* ou *Maître Veneur* , ou enfin *grand Veneur* , Officier du Roi , qui a la sur-intendance de la *vénerie* & qui prête serment entre les mains de Sa Majesté. Depuis Geoffroi *Maître Veneur* en 1231 , sous S. Louis , jusqu'à M. le Duc de Penthièvre qui occupe aujourd'hui cette Charge , on compte trente-six *grands Veneurs*.

La *vénerie* comprend différentes espèces de chasse qu'on peut faire avec des chiens courans , celles du cerf , du daim , du chevreuil , du sanglier , du loup , du renard , & d'après ce que nous venons de dire , il est aisé de voir que de tout tems , cet art a été cultivé par les Français , ou plutôt par tous les hommes dont les plus forts & les plus robustes se sont livrés avec transport à ce noble exer-

cice. Les siècles les plus reculés en fournissent des exemples. Dans la *Genèse*, il est dit que Nemrod arrière-petit-fils de Noë, fut un violent chasseur. Ismaël fils d'Abraham & d'Agar son esclave, s'établit dans le désert où il n'eut d'autre occupation que la chasse. Esaü n'y fut pas moins adroit que lui, & il fut imité par tous les enfans d'Israël. Samson attacha des tisons ardens à la queue des renards qu'il prenait, les laissa courir à travers les champs & brûla les bleds des Philistins. David chassait les bêtes qui attaquaient les troupeaux de son père, & dans le Pseaume 41, il est parlé d'un cerf altéré qui soupire après les eaux d'un torrent. L'Ecriture sainte qui nous transmet l'histoire réelle du genre humain, s'accorde avec la Fable pour constater l'ancienneté de la chasse divinifiée dans la Théologie payenne : Diane était la Déesse des chasseurs : on l'invoquait en partant pour la chasse, & au retour, on lui sacrifiait l'arc, les flèches & le carquois. Apollon partageait avec elle l'encens des chasseurs ; on leur attribuait à l'un & à l'autre, l'art de dresser les chiens. Céphale, favori de la Déesse, était excellent *veneur*, & il eut pour compagnon le jeune Actéon, fort heureux dans l'exercice de la *vénérte*. Apollon & Diane élevèrent Chiron, & cette même Diane avait tant d'affection pour ses chiens, qu'à la fin de chaque automne, elle couronnait dans une solennité annuelle, ceux

qui avaient le mieux rempli leurs devoirs ; dans cette même fête , elle leur donnait des noms convenables à leurs diverses inclinations. Xénophon , dans son Livre de *Venatione* , explique ces différens noms , & quiconque entendrait bien le vieux langage gaulois , verrait que ceux de *Miraud* , de *Briffaud* & autres semblables , que portent présentement nos chiens de chasse , n'ont signifié autre chose que l'*arêteur* , le *pilleur* &c. On attribue à Pollux la gloire d'avoir le premier dressé des chiens à la chasse ; à Castor , celle d'avoir formé des chevaux pour courir le cerf , & les deux frères l'ont disputée avec raison à Persée qui chez les Grecs , passait pour le plus ancien des chasseurs. Hercule combattit le lion de Némée , & l'on fait l'histoire d'Adonis & de Méléagre. Orcon a disposé les meutes , Hippolyte inventa les filets. Alexandre le Grand s'exerçait à la chasse dans les intervalles de ses travaux militaires , & il avait un chien dans lequel il avait tant de confiance , qu'il le faisait toujours porter. Dans un défaut , on le mettait à terre ; il remettait les chasseurs sur la voie , & alors on le rapportait au logis où il était traité avec le plus grand soin. On lit dans Albert que ce même Prince chargea Aristote d'écrire sur la chasse , & que pour fournir à la dépense de cette étude , il lui envoya huit cent *talens* , c'est-à-dire un million quatre cent vingt mille livres ; qu'en

même-tems, il lui donna un grand nombre de *chasseurs* & de *pêcheurs* pour travailler sous ses ordres & lui fournir sur tous les points la matière de ses observations. Cyrus n'avait pas moins de goût pour la chasse, & tous les jeunes Seigneurs de sa Cour s'y exerçaient continuellement avec lui. Il y menait lui-même ses soldats en tems de paix pour les former ou les entretenir au métier de la guerre, les rendre prompts à cheval, adroits, agiles, vigoureux. Il enjoignait aux Gouverneurs des provinces d'y conduire souvent la Noblesse de leur Gouvernement, & il fit remplir par des *veneurs*, les Charges les plus honorables de la Monarchie. Avant le règne d'Artaxerce, il n'appartenait qu'au Maître de tuer ou d'affaiblir l'animal que l'on chassait, & ce Prince permit à ceux qui l'accompagnaient, de tirer les premiers, s'ils en trouvaient l'occasion, & même de mettre à mort, s'ils le pouvaient. Il paraît cependant que ce Roi allait moins à la campagne pour chasser, que pour respirer un bon air, puisque le jeune Cyrus voulant engager les Lacédémoniens à se liguier avec lui contre son frère, alléguait, entr'autres raisons, qu'il n'était pas chasseur. Après sa fameuse retraite des dix mille, Xénophon, grand Philosophe & grand Général, se retira à Sillonte où il fit bâtir une Chapelle à Diane, & presque tous les jours, il y partageait les plaisirs de la chasse avec ses fils

& ses amis. Ce fut-là qu'il composa ses ouvrages ; & principalement ce qu'il a écrit sur la *vénérerie* dont il faisait le plus grand cas. Il pensait que cet exercice fait les meilleurs soldats , qu'il n'y a ni art , ni métier qui ait plus de ressemblance & de proportion avec la guerre , que la chasse accoutume les hommes au froid , au chaud , aux fatigues , qu'elle délasse le courage , élève l'ame , rend le corps vigoureux , les membres plus souples & plus agiles , les sens plus fins ; qu'elle éloigne la vieillesse , & que les plaisirs qu'elle procure , font oublier les plus grands besoins. » La chasse , dit » Rousseau (*dans son Emile , Tom. III , p. 228.*) » la chasse endurecit le cœur aussi bien que le corps. » On a fait Diane ennemie de l'amour , & l'allé- » gorie est très-juste ; les langueurs de l'amour ne » naissent que dans un doux repos ; un violent » exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les » bois , dans les lieux champêtres , l'amant , le » chasseur sont si diversément affectés , que sur les » mêmes objets , ils portent des images toutes dif- » férentes : les ombrages frais , les bocages , les » doux asyles du premier ne sont que des *viandis* , » des *forts* , des *remises* : où l'un n'entend que » rossignols , que ramages , l'autre se figure les » cors & les cris des chiens ; l'un n'imagine que » Dryades & Nymphes , l'autre , que piqueurs , » meutes & chevaux «.

Lycurge & Agéfilas avaient une attention singulière à ce que leurs *veneurs* fussent bien traités au retour de la chasse : les Spartiates s'y livraient avec ardeur, & ceux qui ne pouvaient y aller, prêtaient leurs chiens & leurs chevaux à ceux qui n'en avaient pas. Les *veneurs* de l'antiquité étaient ordinairement fort dévots ; ils pensaient que les Dieux ont pris plaisir à voir les hommes s'adonner à un exercice aussi innocent que celui de la *vénérerie* : en conséquence, ils consacraient à Diane les prémices de leurs chasses & de leurs prises.

Les Romains, nés guerriers, en firent une affaire importante, & chez eux, chacun pouvait chasser, soit sur sa terre, soit sur celle d'autrui. L. Emilius donna au jeune Scipion un équipage de chasse semblable à ceux des Rois de Macédoine, & après la défaite de Persée, il chassa pendant tout le tems que ses troupes restèrent dans ce Royaume. L'amusement de la jeunesse Romaine, dit Pline dans son Panégyrique à Trajan, & l'école où se formaient tous les grands Capitaines, était la chasse : on peut dire au moins que le courage fit les chasseurs, & l'ambition les guerriers. Jules César faisant l'éloge des peuples du Nord, dit qu'ils sont habiles & attentifs à la guerre & à la chasse, & on a lu dans nos premiers Volumes, que durant cinq jours, il donna lui-même à Rome de

très-beaux spectacles de chasse. Pompée , après avoir subjugué les Africains , exerça la *vénér*ie parmi eux. Les Romains usaient d'un piège assez singulier ; ils plaçaient des miroirs sur les routes que tenaient ordinairement les animaux dangereux , & pendant qu'un d'entr'eux s'amusait à considérer son semblable qu'il croyait voir dans la glace , les chasseurs cachés derrière , ou sur les arbres des environs , le tiraient à leur aise. Le sépulchre des Nasons , découvert près de Rome , & qui se trouve représenté dans les antiquités de *Grævius* , fournit un exemple de cette ruse qui est confirmée par un passage de Claudien.

La chasse , selon Pline , a donné naissance aux Etats monarchiques. Dans les premiers tems , dit cet Historien , les hommes ne possédaient rien en propre , ils vivaient sans crainte comme sans envie , & n'avaient d'autres ennemis que les bêtes sauvages : leur seule occupation étant de les chasser , celui qui avait le plus d'adresse & de force , se rendait le Chef des chasseurs de sa contrée , & les commandait dans les assemblées qu'ils tenaient pour faire une guerre plus étendue aux animaux qu'ils voulaient poursuivre. Mais dans la suite , ces troupes de chasseurs vinrent à se disputer les lieux les plus abondans en gibier , ils se battirent , les vaincus demeurèrent soumis aux vainqueurs , & c'est

ainsi que se formèrent les dominations. Les premiers Rois & les premiers Conquérens furent donc des chasseurs.

La Collection de Philippe d'Inville présente une infinité de témoignages de l'antiquité en faveur de la chasse , & les éloges qu'en ont fait Platon , Xénophon , Polybe , Pollux , Cicéron , Virgile , Horace , Sénèque , Pline le jeune , Justin , Simmaque , Végèce &c. ce concours unanime prouve que la chasse a été regardée comme très-utile aux Princes & à la jeune Noblesse destinée à être le soutien de leurs Etats. (*Voyez de quelle manière Sénèque fait parler Hippolyte dans sa Tragédie de ce nom , Tom. VII , Part. prem. pag. 5 & suiv.*) C'est un morceau curieux & dont les détails présentent un historique presque complet de la façon dont les Anciens chassaient.

Les Lapons négligent la culture de leurs terres pour ne vivre que de gibier & de poisson : presque tous les Tartares ne subsistent aussi que de leur chasse & de leurs haras : quand le gibier leur manque , ils mangent leurs chevaux & boivent le lait de leurs cavales. Les lettres curieuses des Jésuites Missionnaires à la Chine , contiennent des relations de chasses faites par des armées entières de plusieurs milliers d'hommes. Elles sont très-fréquentes chez les Tartares Mongules. Les Indiens de l'Amérique chassent continuellement , tandis

que leurs femmes sont occupées des soins domestiques. Quand ces Sauvages entreprennent de longs voyages , ils ne comptent pour vivre que sur les fruits que la nature leur offre par-tout en abondance , ou sur les bêtes qu'ils peuvent tuer dans leur chemin.

Nos premiers Rois se sont conservé les grandes forêts de leur Royaume. Ils y passaient des saisons entières pour prendre le plaisir de la chasse. On lit dans Grégoire de Tours que Gontrant devint si jaloux de cet exercice , qu'il en coûta la vie à trois de ses Courtisans , pour avoir tué un buffle sans sa permission. Il était pour lors dans les montagnes de Vanges où il avait placé une de ces réserves de chasse. Charlemagne & ses premiers successeurs n'eurent point de séjour fixe , afin d'avoir l'agrément de chasser en différens endroits : ces Monarques allaient successivement d'Aix-la-Chapelle dans l'Aquitaine , & du palais de Casenveil dans celui de Verberie en Picardie. Toutes les assemblées générales de la Nation , ou les grands Parlemens auxquels les Rois présidaient en personne sur ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Français , se terminaient par une chasse.

Les Chasseurs voulant faire choix d'un Saint pour célébrer leur fête sous son auspice , nommèrent unanimement S. Martin : lorsque le Royaume changea de protecteur , tous les Ordres de l'Etat

priront S. Denis, mais ils ne fut adopté que par une partie de ces mêmes chasseurs dont le général voulut avoir un Patron qui eût eu leur goût & pratiqué leurs exercices. On leur débita que la vocation de S. Hubert était venue de l'apparition qu'il eut en chassant, d'un cerf qui portait une croix au milieu de son bois, & S. Hubert fut choisi. La fête de ce Saint a beaucoup varié, & il y en avait une en Avril, une autre en Mai qui est le véritable tems de sa mort, une en Septembre, une en Novembre qui est celle que l'on a conservée, & enfin une autre en Décembre. Celle du printemps & celle d'automne se célébraient avec le plus d'éclat, parce qu'elles arrivaient au moment des grandes assemblées de la Nation, & qu'elles étaient plus favorables pour lier de nombreuses parties de chasses.

Il paraît par des monumens certains que dès le XI^e siècle, S. Hubert, nouveau patron des Chasseurs, était encore réclamé contre la rage. Cette maladie attaquant plus ordinairement les chiens à cause de l'altération qu'ils souffrent quelquefois à la campagne, ceux qui avaient soin des meutes, suppliaient le Saint de les en préserver, & la dévotion des valets passant jusqu'aux maîtres, ceux-ci adressèrent leurs prières au même Patron pour qu'il les garantît de tout accident fâcheux dans l'exercice de la chasse. Arrien dit qu'il y avait dans les Gaules des Chasseurs qui tous les ans sacri-

222 HISTOIRE UNIVERSELLE

fiaient à Diane. Ils avaient pour cela une espèce de tronc dans lequel ils mettaient deux oboles pour un lièvre pris , une dragme pour un renard & quatre pour une biche. Au moment de la fête de la Déesse, ils ouvraient ce tronc , & de l'argent qui s'y trouvait , ils achetaient , les uns une brebis , les autres une chèvre , les autres un veau ; & la victime immolée , ils faisaient un grand repas auquel ils admettaient leurs chiens qu'ils couronnaient de fleurs, afin qu'il parût que la fête se faisait pour eux.

Dans une entrevue faite entre la Reine Jeanné de Bourbon , femme du Roi Charles V , & la Duchesse de Valois sa mère , le Duc de Bourbon donna un spectacle de chasse aux deux Princesses dans le voisinage de Clermont. Il y prit un cerf & leur en fit présenter le pied par son grand Veneur. François I , que *Fouilloux* appelle le père des Chasseurs , s'égara un jour en courant les bois , & fut obligé de se retirer chez un charbonnier qui lui dit des vérités qu'il ne pouvait entendre que dans une chaumière.

Il est peu de plaisirs qui ne soient empoisonnés par quelques'chagrins , & en remontant jusqu'à la Fable , nous verrons que le Chasseur Adonis est blessé par un sanglier. La Phénicie & l'Egypte retentissent des cris qui se font entendre aux funérailles de l'amant de Vénus , & la Déesse change son sang en fleur. (*l'anémone.*) Méléagre expire

après avoir terrassé le monstre de Calydon. L'Empereur Basile de Grèce est tué par un cerf aux abois. Théodebert, Roi d'Austrasie, chasse un buffle qui heurte un arbre avec ses cornes, & Théodebert est écrasé par une branche de cet arbre qui tombe sur lui. Amé VI, Comte de Savoie, poursuit un sanglier dans une forêt près de Tenon en Chablois, & périt d'une chute de cheval. Marie, Duchesse de Bourgogne, & la plus riche héritière de son temps, mourut d'un accident semblable au retour d'une chasse. Chilpéric I & Childéric II éprouvèrent le même sort &c.

L'un des plus grands Chasseurs qui ait existé, fut Jean Sobieski, Roi de Pologne, qui pour cet exercice entretenait cinq cens Jannissaires Turcs pris au milieu des combats, & auxquels il fit conserver leurs armes & leurs vêtemens. On leur marquait une enceinte dans une forêt, ils y tenaient des filets & laissaient une ouverture qui répondait à la plaine : des chiens tenus en laisse, formaient un croissant à une assez grande distance, & derrière eux, le Roi, les Veneurs, les curieux décrivaient une même ligne. Le signal donné, d'autres chiens perçaient dans le bois & chassaient indifféremment tout ce qui se rencontrait : bientôt on voyait sortir des cerfs, des élans, des aurox, taureaux sauvages d'une beauté, d'une force & d'une fierté singulière, des loups cerviers, des

ours, des sangliers, & chaque espèce de chien attaquant la bête qui lui était propre, elle ne pouvait rentrer dans la forêt, ni sauter aux filets, parce que les Jannissaires y veillaient; les Veneurs ne se mêlaient du combat que lorsque les chiens étaient trop faibles.

Un des traits les plus singuliers que nous connaissions sur la chasse, est consigné dans une inscription que l'on voit dans la salle du Présidial à Senlis. » En l'an le Roi Charles VI chassant » dans la forêt de Hallade, prit le cerf duquel vous » voyez la figure, (*elle est détruite.*) portant un » collier d'or où était écrit : *Hoc me Casar donavit.* (*Encyclopédie, tom. XVI, p. 915.*)

La chasse a donc été regardée comme l'un des plus nobles exercices auxquels la jeunesse pût se livrer, & nous nous sommes étendus sur son article parce qu'elle faisait partie de l'éducation des *Ecuyers*. Le Lecteur les a vus passer par tous les degrés qui devaient les conduire à celui de *Chevaliers*, & nous allons offrir une idée des conditions auxquelles ils étaient admis, des sermens que l'on exigeait d'eux, enfin du cérémonial que l'on observait à leur réception. Dans l'un des Volumes suivans, nous donnerons l'historique d'une chasse de *Chevalerie*.

C O S T U M E de l'*Ecuyer*.

Nous n'en présentons point la figure, parce que
son

son habit était le même que celui du Page, à l'exception que quand il suivait son Seigneur à la guerre ou aux tournois, il portait le *heaulme* ouvert ou *salade*, des *gantelets*, des *brassards*, des *cuisseards*, l'armure de jambe, la *brigantine* ou cuirasse légère, & enfin le *timbre* ou le *penon* de son maître, suivant le grade qu'il avait près de lui. Il faut observer que le cheval de l'*Ecuyer* n'était jamais houché comme le *destrier* de son Seigneur, & que les bossettes du mors étaient d'argent, ainsi que les éperons : l'or était la marque distinctive du Chevalier.

Le *heaulme* était une sorte de pot qui couvrait la tête.

Les *gantelets* étaient des gants de fer.

Les *brassards*, le fer qui couvrait les bras ; & les *cuisseards*, celui qui couvrait les cuisses.

Le *timbre* ou *penon* était la *bannière* pointue du Seigneur qui ne rendait hommage qu'au Roi. Lui seul avait la *bannière* & le *penon* ; les autres n'avaient que la *bannière*.

CHEVALIERS.

L'âge de 14 ans, suivant nos anciennes loix, était le terme auquel finissait la minorité des roturiers : on ne consultait pour les déclarer majeurs, que les forces acquises ordinairement à cet âge, & que l'on jugeait suffisantes soit pour la culture des terres, soit pour les arts mécaniques, soit enfin pour le

commerce auxquels ils étaient tous employés. Mais le métier des armes exigeait une vigueur que le commun des hommes ne peut avoir au sortir de l'enfance , & les mêmes loix firent d'autres dispositions à l'égard des nobles dont l'unique profession était le service militaire : elles fixèrent leur majorité à l'âge de vingt-un ans , aussi-bien que l'obligation d'accepter le duel , & la permission d'être admis à la *Chevalerie*. Néanmoins on dérogea dans la suite à la disposition qui concernait cette dernière , en faveur des jeunes gens qu'un tempérament plus robuste avait mis de bonne-heure en état de supporter le poids des armes , & chez qui une application continuelle à toutes sortes d'exercices , une adresse & des talens précoces avaient suppléé au nombre des années. En 1060 , Foulques , Comte d'Anjou , reçut à dix-sept ans la *Chevalerie* des mains de son oncle Geoffroi. On trouve dans nos Romans & dans d'autres Auteurs plus sérieux , quantité d'exemples de *Chevaliers* faits à quatorze ou quinze ans , & quelquefois plutôt. Pour les fils des Rois de France , ils en prenaient le titre sur les fonts de baptême , dit Monstrelet , & en effet , regardés par leur naissance comme les chefs de la *Chevalerie* , ils recevaient dès le berceau , l'épée qui devait en être la marque. C'est conformément à ce principe , qu'on les revêt en naissant , du cordon de l'Ordre du S. Esprit.

La Reine femme de Charles V, étant accouchée en 1371, d'un second fils qui dans la suite fut Duc d'Orléans ; aussi - tôt après les cérémonies du baptême, le Connétable Duguesclin, son second parain, tira son épée & la mettant toute nue dans la main de l'enfant qui était nud, il lui dit : *Monseigneur, je vous donne cette espée & la mets entre votre main, & prie Dieu qu'il vous doint autel (tel.) & si bon cœur que vous foyez encore aussi preux & aussi bon Chevalier comme fut oncques Roi de France qui portast espée.* (Godefroy, Annot. sur l'Hist. de Charles VI, p. 531 & 532.)

Le fils de la Duchesse de Bourgogne en 1433, fut aussi fait Chevalier sur les fonts, & nommé Charles par son père qui le constitua Comte de Charolois. Charles-Quint, petit-fils de celui-ci, n'avait qu'un an & demi lorsqu'il reçut l'Ordre de la toison. (*Voyez Brantome, Traité des duels, p. 302.*) Suivant le Père Hilarion de Coste, dans ses éloges des Dauphins cités par la Roque, Orig. des noms, chap. V, pag. 12 ; François, fils de Henri II, fut honoré du titre de Chevalier en venant au monde, par François I son grand-père. Bayard, en passant par Moulins, avait pareillement donné l'épée de Chevalier au fils du Duc de Bourbon ; encore enfant. Il visita le Duc de Bourbon qui lui fit de très-grandes caresses & le pria de faire Chevalier son fils aîné qui étoit encore entre les

228 HISTOIRE UNIVERSELLE

maines de ses nourrices & gouvernantes , disant que c'étoit le plus grand honneur que son fils pouvoit jamais recevoir au monde , & que ce lui seroit une augure de bonne fortune à l'avenir. Le sieur de Bayard pour lui complaire , s'y accorda très-volontiers.

La Chevalerie , considérée uniquement comme cérémonie par laquelle les jeunes gens destinés à la profession militaire recevaient les premières armes qu'ils devaient porter , était connue sous le règne de Charlemagne qui donna solennellement l'épée & tout l'équipage d'un homme de guerre à son fils qu'il avait fait venir de l'Aquitaine. Tacite témoigne que le même usage subsistait dès le tems des Germains auxquels la nation Française rapporte son origine. Mais ce même Ordre , regardé comme dignité militaire , conféré par investiture , ne remonte point au-delà du XI^e siècle , & c'est sans fondement que plusieurs Ecrivains prétendent lui donner une naissance plus éloignée.

La France avait perdu tout son éclat sous Louis V, surnommé le *Fainéant* , & le dernier Prince de la seconde race de nos Rois : au commencement de la troisième , elle sortit du cahos dans lequel elle était plongée , & peu-à-peu , on rendit à l'autorité royale le respect qui lui était dû , on institua les communes , ainsi que les bourgeoisies , & les fiefs eurent une forme , une discipline plus régulières.

De-là l'investiture des Chevaliers dont l'établissement fut sans doute une suite de la politique des Souverains & des hauts-Barons. Ceux-ci qui, comme les Rois, avaient le droit de conférer l'ordre de *Chevalerie*, en usaient d'autant plus volontiers, que d'un côté ils trouvaient des défenseurs dans les Nobles auxquels ils donnaient les armes, & que de l'autre ils étaient flattés de réunir dans leur Cour une troupe de Gentilshommes dévoués à leur service. Les possessions de ces mêmes Seigneurs étaient environnées d'une foule de petits tyrans que l'anarchie avait produits, & qui ne cessaient de piller leurs voisins, de dépouiller les veuves, d'écraser les orphelins : il fallait se garantir de ces fléaux, & ce fut là la véritable cause de la création des Chevaliers dont l'Ordre, qualifié de *Saint*, fut assimilé à celui de la Prêtrise, tant on crut nécessaire de le rendre respectable.

Par un abus incroyable de la religion & que la religion même avait consacré, dit le traducteur des Fabliaux, il semblait qu'on eût voulu y réunir (à la *Chevalerie*) & y accumuler en quelque sorte tous les sacremens ensemble. C'était un perein, des habits blancs & un bain comme dans le baptême, un soufflet comme dans la confirmation, des onctions comme dans le dernier des sacremens. Il fallait se confesser & communier. Les cheveux du Chevalier étaient tondus sur le front pour imiter

la tonsure, & coupés en rond comme ceux des Ecclésiastiques ; il jouissait des mêmes privilèges qu'eux & pouvait de même se rendre coupable de simonie, s'il achetait ou vendait la *Chevalerie*. Aussi nos anciens Auteurs qui distinguent ordinairement les *Chevaliers* par le nom de Héros, *héros*, ont quelquefois appliqué le même mot aux prélats : voyez le Moine du Vigéois, p. 319.

Il fallait de plus que celui qui se présentait pour avoir l'ordre de *Chevalerie*, prouvât qu'il avait quatre quartiers de noblesse, tant du côté paternel que maternel. » Qu'il eût de bons certificats, ajoute la Colombière, comme il avait été victorieux dans quelqu'un des sept dangers que les nobles qui suivent le métier de la guerre, sont obligés d'expérimenter dans le monde, tels que l'on dit qu'ils furent jadis spécifiés par le Roi Artus qui a été mis au nombre des neuf *preux* de l'antiquité : Josué, David, Juda-Machabée, Hector, Alexandre-le-Grand, Jules-César, Charlemagne, Godofroy-de-Bouillon. Ces dangers consistaient précisément à s'être battu en combat singulier à toute outrance, avec l'espée, tranchant & poignant, & estre demeuré victorieux : avoir jousté à fer esmoulu, & avoir fait vuider les arçons ou transpercé son ennemi ; estre le premier monté sur une eschelle lorsqu'on attaque une ville ou forteresse par escalade ; estre entré le premier par une brèche ou

pat une mine ; estre sauté & entré le premier dans le navire ou la galère des ennemis , & en estre demeuré le maître ; avoir gagné en une bataille rangée l'estendart ou la principale bannière du Général de l'armée ennemie ; avoir pris en une bataille quelque Turc ou autre Infidèle prisonnier de considération.

Lorsque le prétendant avoit fait ces preuves , continue la Colombière , il falloit qu'il se purifiast de corps & d'ame , & pour cet effet , il se baignoit : dépouillé de ses habits qu'il donnoit aux *Héraults* & *poursuivans d'armes* , il étoit habillé par eux de la même sorte que les Anciens dépeignoient la Foi , ornée d'une robe de fin lin blanc comme neige , démontrant par-là sa pureté qui ne doit être souillée par aucune tache ou péril , pour estrange & dangereux qu'il soit , n'y ayant rien au monde qui lie si fort comme la foy qui doit ceindre estroitement un cœur généreux d'un nœud gordien indissoluble « . (On lit dans Perceforest , vol. I , p. 20 , que le blanc étoit la couleur que prenaient , en signe de pureté , les Rois & les Reines de la Grande-Bretagne , la veille de leur couronnement.)

Lorsque l'aspirant avoit rempli tous ces devoirs , il entrait dans une église & s'avançoit vers l'autel , portant une épée passée en écharpe à son col. Il la présentait au Prêtre célébrant qui la bénissait comme l'on bénit encore les drapeaux de nos régimens , &

ensuite il la repassait au col du novice qui, les mains jointes, se mettait à genoux aux pieds du Chevalier qui devait l'armer. Cette cérémonie pouvait se faire également dans une chapelle particulière, souvent aussi dans la salle ou dans la cour d'un palais ou d'un château, même en pleine campagne, & enfin dans divers endroits avec différentes formalités : on peut en voir la preuve dans l'ouvrage sur les *Ordres de la Chevalerie*, par le Père Honoré de Sainte-Marie, & sur-tout dans un livre moins connu, composé sous le titre de *la Salade*, par Antoine de la Sale, vers le milieu du XV^e siècle. *L'Escuyer*, dit-il, quand il a bien voyagé & a esté en plusieurs faiz d'armes, dont il est sailly à honneur & qu'il a bien de quoi maintenir l'estat de Chevalerie ; car aultrement ne lui est honneur & vault mieux estre bon Escuyer que ung pourre Chevalier, dont pour plus hounourablement li estre que avant la bataille, l'assaut ou la rencontre ou bannières de Princes soient. Alors doit requerir aulcun Seigneur ou preudhomme Chevalier qui le face Chevalier au nom de Dieu, de Notre-Dame, & de Monseigneur St. Georges, le bon Chevalier à lui baillant son espée nuë en baisant la croiz. En oultres bons Chevaliers se font au saint sepulchre de notre Seigneur, pour amour & honneur de lui. Autres se font à sainte Catherine, ou là où ils font leurs dévotions. Aultres se font qui sont baignés en cuves & puis revestus tout neuf, & celle nuyt vont veiller

en l'Eglise où ils doyvent estre en dévotion jusques après la grant Messe chantée. Lors le Prince ou aucun autre Seigneur Chevalier lui ceint l'épée dorée, & en plusieurs autres plus légères façons.

Il était aussi d'usage que le Seigneur interrogeât le Novice qui était à ses genoux, sur les motifs qui l'engageaient à demander la Chevalerie qu'il ne devait désirer ni pour être riche, ni pour se reposer, ni pour être honoré sans faire honneur au titre dont il serait décoré. Il devait être refusé à tout Ecuyer taché de vaine gloire, ainsi qu'à celui qui était chueur ou flatteur. *Un tel homme, dit-on, dans l'ordre de Chevalerie, p. 10 & 11, foment la corruption dont le Chevalier, par son état, doit être le destructeur, & il corrompt la noblesse de cœur que le Chevalier doit avoir en partage.* Il fallait aussi que l'on fit attention à sa taille, à sa figure, à sa physionomie &c. (*Voyez sur cet objet les observations du Chevalier de Latour dans son Guidon des Guerres, fol. 90.*) *Nul, dit-il dans un autre endroit, ne doit estre reçu Chevalier, si on ne scet qu'il ayme le bien du royaume & du commun, & qu'il soit bon & expert en l'ouvrage bataillieux, & qu'il veuille, suivant les commandemens du Prince, appaiser les discors du peuple, & soy combattu pour oster à son pouvoir, tout ce qu'il scet empescher le bien commun.*

Toutes ces précautions étaient nécessaires pour le maintien de la Chevalerie dont le Roi Pélion

234 HISTOIRE UNIVERSELLE

parle avec le plus grand respect dans les instructions qu'il donne à son fils & à ses neveux en les armant Chevaliers. Celui qui veut entrer en un ordre, soit en religion, ou en mariage, ou en Chevalerie, ou en quelque estat que ce soit, il doit premièrement son cœur & sa conscience nettoyer & purger de tous vices, & remplir & aorner de toutes vertus, & encharger grant voulenté de faire & accomplir tout ce que l'Ordre enseigne à faire. (Perceforest, v. 3.) Enfin la somme des biens qu'un Chevalier peut posséder, suivant Lancelot Dulac, (Tom. II, fol. 160) sont force, hardiesse, beauté, gentillesse, débonnairé, courtoisie, largesse, force d'avoir, (richesses.) & d'amis, avantages auxquels il doit joindre sept vertus dont trois Théologiques, foy, espérance, charité, & quatre Cardinales, justice, prudence, force & tempérance. (Ordre de Chevalerie, fol. 14 & suiv.)

Vous qui voulez ordre de Chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie;
Dévotement en oraison veiller,
Péchié fuir, orgueil & villenie:
L'Eglise devez défendre,
La vefve, aussi l'orphélin entreprendre,
Estre hardis & le peuple garder;
Prodoms loyaux sans rien de l'autrui prendre;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.

Humble cuer ait, toudis* doit travailler, *(toujours.)
Et pourfuir faitz de Chevalerie;
Guerre loyal, estre grant voyagier,

Tournoiz fuir * & joster pour la mie : * (suivre.)

Il doit à tout honneur rendre ,
Si c'om ne puiſt de lui blaſme reprendre ,
Ne laſcheté en ſes œuvres trouver ;
Et entre touz ſe doit tenir le mendre ;
Ainſi ſe doit Chevalier gouverner.

Il doit amer ſon Seigneur droiturier ,
Et deſſus touz garder ſa Seigneurie ,
Largelſe avoir , eſtre vray Juſticier ;
Des prodomes fuir la compaignie ,
Leur diz oir & aprendre ,
Et des vaillands les proueſſes comprendre ,
Afin qu'il puiſt les grands faiz achever ,
Comme jadis fiſt le Roy Alexandre.
Ainſi ſe doit Chevalier gouverner.

Cette balade tirée des Poéſies manuſcrites d'Euf-
tache Deſchamps , eſt un abrégé de toute la mo-
rale de la *Chevalerie* , mais quand le récipiendaire
avait ſatisfait aux queſtions du *Chevalier* , il fallait
encore qu'il aſſiſtât à la Meſſe du Saint-Eſprit , &
à la fin d'icelle , dit la Colombière , il jurait ſur
les Evangiles d'être fidèle aux articles ſuivans.

I. » De craindre , de révéler & de ſervir Dieu
religieuſement , de combattre de toutes ſes forces
pour la foy & de mourir pluſtôt mille morts que
de renoncer jamais au Chriſtianiſme.

Chevaliers en ce monde-cy
Ne peuvent vivre ſans ſouey ,
Ils doivent le peuple défendre ,
Et leur ſang pour la foy eſpandre. (*Euf. Deſchamps.*)

236 HISTOIRE UNIVERSELLE

II. De servir son Prince fidèlement & de combattre pour luy & pour la patrie très-valeureusement.

III. De sousténir le bon droit des plus foibles , comme des veufvues , des orphelins & des damoisselles , en bonne querelle , en s'exposant pour eux , selon que la nécessité le requerroit , pourveu que ce ne fust contre son honneur propre , ou contre son Roy & Prince naturel. *Office de Chevalier est de maintenir femmes veuves & orphelins , & hommes mes-aisés & non puissans. (Ord. de Chev. p. 6.)*

IV. De n'offenser jamais personne malicieusement , ny usurper le bien d'autrui , mais plustôt de combattre contre tous ceux qui le feroient.

V. Que l'avarice , la récompense , le gain & le profit ne l'obligeroit à faire aucune action , mais la seule gloire & vertu.

VI. Qu'il combattra pour le bien & pour le profit de la chose publique.

VII. Qu'il tiendra & obéira aux ordres de son Général & Capitaine qui aura droit de luy commander.

VIII. Qu'il gardera l'honneur , le rang & l'ordre de ses compagnons , & qu'il n'empiettera rien par orgueil , ny par force sur aucun d'eux.

IX. Qu'il ne combattra jamais accompagné , contre un seul , & qu'il fuira toutes fraudes & supercheries.

X. Qu'il ne portera qu'une espée, à moins qu'il ne soit obligé de combattre contre deux ou plusieurs.

XI. Que dans un tournoy, ou autre combat *à plaisance*, il ne se servira jamais de la pointe de son espée.

XII. Qu'étant fait prisonnier dans un tournoy, il sera obligé par sa foy & par son honneur d'exécuter de point en point les conditions de l'entreprise; outre qu'il sera obligé de rendre au vainqueur ses armes & son cheval, s'il veut les avoir, & ne pourra combattre en guerre, ny ailleurs sans son congé.

XIII. Qu'il doit garder la foy inviolablement à tout le monde, particulièrement à ses compagnons, foustenant leur honneur & profit entièrement en leur absence.

XIV. Qu'ils s'aimeront & s'honoreront les uns les autres, & prêteront ayde & secours toutes les fois que l'occasion s'en présentera, & ne combattront jamais l'un contre l'autre, si ce n'est par méconnoissance.

XV. Qu'ayant fait vœu ou promesse d'aller en quelque queste ou aventure estrange, ils ne quitteront jamais les armes, si ce n'est pour le repos de la nuit.

XVI. Qu'en la poursuite de leur queste ou aventure, ils n'éviteront point les mauvais & périlleux

238 HISTOIRE UNIVERSELLE

passages , ny ne se détourneront du droit chemin , de peur de rencontrer des *Chevaliers* puissans , ou des monstres , bestes sauvages , ou autre empeschement que le corps & le courage d'un seul homme peuvent mener à chef.

XVII. Qu'ils ne prendront jamais aucun gage ny pension d'un Prince estranger.

XVIII. Que commandans des troupes de Gendarmerie , ils vivront avec le plus d'ordre & de discipline qu'il leur sera possible , & notamment en leur propre pays où ils ne souffriront jamais aucun dommage ny violence estre faits.

XIX. Que s'ils sont obligés à conduire une Dame , ou Damoiselle , ils la serviront , protégeront & sauveront de tout danger & de toute offense , ou ils mourront à la peine.

XX. Qu'ils ne feront jamais violence à Dames ou Damoiselles , encore qu'ils les eussent gagnées par armes , sans leur volonté & consentement.

XXI. Qu'estans recherchés de combat pareil , ils ne le refuseront point , sans playe , sans maladie , ou autre empeschement raisonnable.

XXII. Qu'ayans entrepris de mettre à chef une entreprise , ils y vaqueront an & jour , s'ils n'en sont rappelés pour le service du Roy & de leur Patrie.

XXIII. Que s'ils font un vœu pour acquérir

quelque honneur , ils ne s'en retireront point qu'ils ne l'ayent accompli , ou l'équivalent.

XXIV. Qu'ils feront fidèles observateurs de leur parole & de leur foy donnée , & qu'estans pris prisonniers en bonne guerre , ils payeront exactement la rançon promise , ou se remettront en prison au jour & tems convenu selon leur promesse , à peine d'estre déclarés infâmes & parjures.

XXV. Que retournés à la Cour de leur Souverain , ils rendront un véritable compte de leurs aventures , encore mesme qu'elles fussent quelquefois à leur désavantage , au Roy & au Greffier de l'Ordre , sur peine d'estre privés de leur titre.

Et *tel Chevalier* , lit-on dans un Roman intitulé *le Jouvencel* : *tel Chevalier doit estre honnorable & courageux , loyal en ses faits , bon aux armes , sage abondamment , prest de deffendre le droit de son Prince & de son pays , & se doit exercer & usager en faits d'armes & de guerre , & non pas estre oyseux en ses grands délices & plaisances ; car ainsy qu'on dit , usage rend l'homme maistre , & si le fait prest & habille ; & sur toutes choses doit tenir le bon Chevalier ce qu'il promet , tant à ses amis , alliés , qu'à ses ennemis.* Et sur ce propos (c'est la Colombière qui parle.) il allègue l'histoire de Fabius Maximus qui promit à Hannibal de lui payer l'argent auquel montoit la rançon de quelques prisonniers qu'il

tenoit , & que pour cet effet il vint à Rome quérir la somme promise. Mais les principaux interressés d'entre les Romains ne voulurent payer ni fournir aucun argent pour la rançon de ces prisonniers , ce qui n'empescha pas que Fabius ne tint sa parole & la promesse qu'il avoit donnée à Hannibal ; car pour n'y manquer pas , il vendit tout son trin , & porta ce qu'il avoit promis pour la délivrance de ses concitoyens «.

La fidélité à tenir sa parole , dit M. de Sainte-Palaye , cette vertu héréditaire des Français , était regardée comme le plus beau titre des Gaulois , au jugement des Romains leurs ennemis. Tacite ne relève pas moins la bonne-foi que la bravoure dans les Germains nos ancêtres , & cet éloge ne doit pas être suspect de partialité dans un Ecrivain qui leur reproche ailleurs l'emportement avec lequel ils se livraient au jeu. Même sans avoir bu , (chose étrange.) ils se font du jeu des dez une occupation sérieuse , & s'y livrent avec tant de fureur , qu'après avoir joué tout ce qu'ils ont , ils finissent par se jouer eux-mêmes , par risquer en un seul coup leur personne & leur liberté. Celui qui perd se constitue lui-même esclave ; quoique plus jeune , il se laisse garoter & vendre. Telle est l'obstination avec laquelle ils persistent dans leur travers : il faut , disent-ils , tenir sa parole.

Le Roi Artus ayant donné la sienne à un *Chevalier*
de

de lui laisser emmener la Reine sa femme, n'écoula ni les plaintes de cette Princesse, ni les représentations qu'on put lui faire : il ne répondit autre chose, sinon qu'il avait promis, & que *Roi ne doit se dédire de sa promesse*. Lyonnel qui veut l'en détourner, lui replique : *donc est le Roy plus serf (esclave.) que autre, & qui voudroit estre Roy, honny soit-il.* (*Lancelot du Lac, tom. II, p. 2.*)

Cette foi donnée au nom de *Chevalier*, était si sacrée, que lorsque l'un d'eux était fait prisonnier, on ne balançait point à lui accorder la liberté de l'instant qu'il avait promis de venir se représenter lorsqu'il en serait requis. S'il y manquait, il en était puni très-sévèrement ; Bayard nous en fournira quelques exemples que nous citerons dans leur tems. Les Souverains eux-mêmes gardaient cette parole avec la plus grande exactitude, témoin le Duc Jean de Bretagne qui *ayant traité paix avec le Roy Charles VI, le 15 Janvier 1380, jura le 20 Avril ensuivant, l'observance dudit traité par la foy de son corps & comme loyal Chevalier.*

Chacun d'eux s'acquittait avec la même fidélité des sermens qu'il avait faits à son Souverain, soit pour la défense de sa personne, soit pour celle des objets qui l'intéressaient. On sait que par attachement pour Saint Louis, la Reine Marguerite sa femme voulut le suivre dans sa première Croisade, qu'il y fut fait prisonnier & que la Princesse qui

était restée dans la Ville de Damiette, fut inconsolable de cet événement que le Roi supporta si courageusement, que ses vainqueurs répétèrent d'une voix unanime *que c'était le plus fier Chrétien qu'ils eussent jamais connu.*

Mais on essayerait inutilement, dit l'Abbé Velly, de représenter l'état affreux où se trouva Marguerite. L'incertitude du sort de ce généreux Prince, la barbarie de ses vainqueurs, l'éloignement de tout secours, Damiette presque sans défense, une grossesse à terme, tout contribuait à augmenter les horreurs de sa situation. Il ne se passait point de nuit, que troublée par des songes effrayans, elle ne crût voir les Sarasins en furie attenter à la vie de son mari, ou même entrer en foule dans sa chambre pour l'enlever elle-même; elle se tourmentait, s'agitait, & criait sans cesse : *à l'aide, à l'aide.* On fut obligé de faire veiller aux pieds de son lit un Chevalier vieil & ancien de l'âge de quatre-vingts ans & plus, qui, toutes les fois que ces tristes imaginations la réveillaient, lui prenait la main & lui disait : *Madame, je suis avec vous, n'ayez peur.* Un jour ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave vieillard, elle se jeta à ses genoux : *Jurez-moi*, lui dit-elle, *que vous m'accorderez ce que je vais vous demander.* Il le lui promit avec serment. *Eh bien, sire Chevalier*, reprit-elle, *je vous requiers sur la foy que vous m'avez donnée, que si les Sarra-*

Uns prennent cette ville, vous mē coupiez la tête, avant qu'ils me puissent prendre. Ce bon Gentil-homme répondit que très-volentiers il le feroit, & que ja l'avoit-il en en pensée d'ainfi le faire si le cas y échéoit. Quelle grandeur d'ame dans la demande de la Reine, & qu'elle noble simplicité dans la réponse du Chevalier !

La modestie n'était pas moins recommandée à l'Escuyer qui desirait entrer dans l'Ordre de la Chevalerie, & l'on peut en juger d'après la manière dont l'Auteur du Jouvencel représente le Héros de son Roman. Il conduisoit tous soubz la main de Dieu & en son nom pour s'employer en faits notables, sans vanter ou haut louer soy même, car louenge est réputée blâme en la bouche de celluy qui se loe, mais elle exaulce celluy qui ne se attribue point de loenge, mais à Dieu. Se l'Escuyer a vaine gloire de ce qu'il a fait, il n'est pas digne d'estre Chevalier, car vaine gloire est ung vice qui destruit & anéantit les mérites & les guer-dans ou bénéfices de Chevalerie.

C'est conformément à ces principes que le Roi Perceforest dit à sēs Chevaliers en les instruisant : Si je me souviens d'une parole que ung hermite me dist une fois pour moi chastier, car il me dist que si j'avois autant de possessions comme avoit le Roy Alexandre, & de sens comme le sage Salomon, de Chevalerie (valeur.) comme eut le preux Hector de Troye, seul orgueil, s'il régnoit, détruiroit-tout. La

suite fera voir quelles étaient la simplicité, la clémence & la courtoisie de ces mêmes *Chevaliers*.

Les Dames dont il sera très-souvent question dans cette partie de notre Histoire, revêtaient quelquefois elles-mêmes l'*Ecuyer* des habits blancs dont nous avons parlé plus haut, & que lui remettaient ordinairement les *Héraults* d'armes auxquels il était confié. C'était des premières particulièrement qu'il recevait l'écharpe ou la ceinture dont elles le ferraient en lui disant : *Sire Damoyse*, nous vous avons ceint & estraint les vestures que nous vous avons vestues en tour vos costez de cette ceinture qui signifie que dores-en-avant doit estre enclos & estreint dedans vous toute netteté & toute courtoisie ; toutes vertus & toutes bonnes mœurs.

Cette cérémonie qui était une des principales de la *veille d'armes*, succédait au bain dont nous avons fait mention, & précédait la nuit que l'aspirant était obligé de passer dans une Eglise. Le lendemain, dit la Colombière, il estoit mené au lieu où le Roy ou quelqu'autre renommé *Chevalier* devoit lui donner l'*accolade*. Il estoit accompagné en grand triomphe, les tambours, trompettes & clairons sonnans devant luy, & les principaux *Chevaliers* portans sur des carreaux de velours ou autrement en leurs mains toutes les pièces des armes qu'on luy devoit endosser, & aussi son espée, ses espérons, sa lance & sa cotte d'armes. Et puis,

lorsqu'ils étoient arrivés, les *Chevaliers* le revestirent de toutes ses armes, excepté du casque, de l'*escu* & de la lance qu'on lui donnoit après qu'il estoit reçu.

Tout cela précédait encore la messe du S. Esprit que le novice devait entendre, les questions qu'on lui faisait, & le serment qu'il étoit obligé de prononcer.

Parmi les *Chevaliers* rassemblés pour l'armer, le premier lui mettoit un *hoqueton* & lui disoit : *Sire Damoyseau*, je vous revêts de ce *hoqueton* qui signifie que vous ferez curieux & soigneux en toutes vos actions de suivre la raison, & d'exaulcer votre nom en toute prouesse & bonne renommée.

Le second luy aydoit à vestir un *aubergeon*, & puis lui disoit : *Sire Damoyse*, je vous ay vestu de cet *aubergeon* qui vous donne à entendre que dorénavant vous devez avoir le cœur plein de courage & de hardiesse, & que vous devez estre entreprenant & tout remply de généreux desseins.

Le troisième luy mettoit ses *cuissarts* & ses chaufses de fer, & lui représentoit qu'il ne devoit pas avoir les jambes endormies, mais légères & promptes d'aller en tous lieux pour soutenir le droit des pauvres & des oppressez, sans aucune convoitise de gain ou de récompense deshonnête, n'ayant devant les yeux que la raison, l'équité, l'honneur & la justice qui devoient estre ses guides.

Après venoit un autre *Chevalier* qui lui chaussoit des esperons dorez, & par fois aussi c'étoit sa maîtresse ou quelque autre Dame qui luy en mettoit un, & alors on lui disoit que ses esperons ne lui devoient pas seulement servir à piquer son cheval pour l'inciter à aller plus viftement, mais aussi pour lui donner à entendre que la vertu & l'honneur devoient estre les seuls aiguillons pour le pousser aux belles actions. (Ces éperons dorés étaient, comme nous l'avons dit plus haut, le signe distinctif des *Chevaliers*, & les *Ecuyers* ne pouvaient en porter que d'argent. Dans les commencemens, ce ne furent que des espèces de poinçons que l'on faisait tenir en les enfonçant par une de leurs pointes dans le talon ou foulier ; ensuite on y substitua une molette qu'avec le tems on agrandit au point, que vers le tems de Charles VII, elle eut la largeur de la main, sans compter une branche d'environ un demi-pied de longueur. Il parait aussi que dans l'origine, l'éperon gauche était mis le premier, mais cet usage avait changé, du moins suivant un passage de Lancelot du Lac. Tom. I. fol. 75 : *éperon dextre, chauffé au nouveau Chevalier, comme c'était alors la coutume*).

Un autre *Chevalier* s'en venoit devant luy avec une belle espée dorée, laquelle il tenoit assés haut & puis la luy présentait en luy tenant ce discours. *Damoyfel*, prenez cette espée que je vous présente,

& faites paix & amitié avec elle, afin qu'elle vous ayde en toutes occasions ; & là où la justice & l'honneur vous appelleront, frappez-en vigoureusement contre vos ennemis, jusques à ce que vous en ayez victoire. Alors l'en lui faisoit baiser l'espée sur la garde & sur la lame, & puis le *Chevalier* la mettoit dans le fourreau, & la venoit mettre au costé du *Damoyseau*, & lui disoit encore, que cette espée dont son costé estoit honoré, lui donnoit à connoître qu'il devoit estre le protecteur des Temples du vray Dieu, le Champion des Dames, des Vefves, des Orphelins, des *Chevaliers*, des Oppressés, & de tous ceux qui auroient besoin de son secours en juste querelle.

Après que le jeune Gentilhomme prétendant estoit ainsi armé en présence de celui qui devoit le recevoir, l'on commençoit la messe, laquelle il entendoit en cet estat, toujours à genoux le plus près de l'autel qu'il se pouvoit, & après que la messe estoit achevée, on luy donnoit *l'accolée* ou *l'accolade*. (Elle consistoit ordinairement en trois coups que le *Chevalier* donnait du plat de son épée sur le col du récipiendaire, & quelquefois aussi c'en étoit un de la paume de la main sur la joue. Par-là, dit M. de Ste. Palaye, on prétendait l'avertir de toutes les peines auxquelles il devait se préparer, & qu'il devait supporter avec patience & fermeté, s'il voulait remplir dignement son état).

248 HISTOIRE UNIVERSELLE

Le Chevalier doit baiser l'Efcuyer, (de là le terme d'accolade.) & lui donner une paulmée, afin qu'il foit fouvenant de ce qu'il promet, & de la grande charge à quoy il eft obligé & du grand honneur qu'il reçoit. (Ordre de Chevalerie, p. 12).

Après l'accolade, on lui paffait au col un collier de l'ordre, & c'étoit alors qu'il prononçait le ferment, la main fur l'Evangile.

Enfuite venoit un *Chevalier* qui portoit un *efcu* fur lequel eftoient peintes les armes de la maifon du jeune Gentil-homme, il le luy pendoit au col, & le luy aydoit à mettre à la main & au bras gauche en lui difant : *Sire Chevalier*, je vous donne cet *efcu* pour défendre votre corps des coups de vos ennemis & pour les attaquer plus hardiment; & pour vous donner à entendre que vous rendrés un plus grand fervice à votre Prince Souverain, & à votre Patrie, en vous bien deffendant & conſervant votre perſonne qui leur eft beaucoup chère & précieufe, que ſi vous tuez beaucoup de leurs ennemis. Cette forte d'arme deffensive eft auffi celle où l'on a représenté les armories qui ſont les marques & les récompensés de la vertu de vos prédéceffeurs; tafchez de vous rendre digne de les porter, d'accroître le luitre de votre famille par vos belles actions, & d'ajouſter aux blazons que vous avez reçus de vos pères, quelque choſe qui faſſe connoiſtre que votre vertu eft ſemblable

à ces fleuves qui estans petits en leur source, font aller toujours en augmentant.

Incontinent après venoit celui qui portoit le *heaume*, ou casque du nouveau *Chevalier*, & le luy mettant sur la teste avec les deux mains, luy disoit : *Sire Chevalier*, tout de mesme que la teste est la principale partie du corps humain, aussi le *heaume* qui le représente, est la plus noble pièce du *Chevalier*, d'où vient qu'on le pose sur l'*escu d'armes*, qui représente le reste du corps; & comme la teste est la citadelle où résident les facultés de l'ame & où se forment les belles pensées, il faut aussi que lorsque vous armeriez la vostre de ce casque, vous n'entrepreniez rien qui ne soit juste, hardy & relevé, & que vous n'employez point ce glorieux ornement de vostre chef en des actions basses & peu importantes, mais que vous taschiez par vostre valeur de le couronner, non-seulement de vostre bourlet de *Chevalerie*, mais de quelque plus glorieuse couronne qui vous fera donnée pour la récompense de vostre vertu.

Ensuite de cela, l'on sortait de l'Eglise en cérémonie, le *Chevalier* reçu étant à costé de celui qui luy avoit donné l'*accolade*, & puis un ancien *Chevalier* amenoit un beau cheval houffé & caparaçonné fort richement, les armes du jeune Gentilhomme peintes & brodées sur les quatre coins du caparaçon, le chanfrain orné du *cimier*, semblable

à celui qui estoit sur le casque , & le luy présentant de la sorte , luy disoit : Voicy le noble cheval qui vous est destiné pour mettre à fin vos glorieuses entreprises ; Dieu veuille qu'il puisse seconder vostre valeur , & que vous ne le conduisiez qu'aux lieux où l'honneur & la renommée s'acquièrent. Après cela , le nouveau *Chevalier* montoit habilement à cheval , & le plus souvent , d'un plain saut , sans mettre le pied à l'estrier , encore qu'il fust armé de toutes pièces , car auparavant que de s'oser présenter à recevoir l'Ordre de *Chevalerie* , les jeunes Nobles s'occupaient sans cesse aux plus pénibles exercices de la guerre , & s'accoustumoient à monter à cheval & à voltiger , tous armez , & de cette sorte , se rendoient leurs armes aussi familières comme leurs habits & comme leurs membres.

Un autre *Chevalier* venoit en mesme - tems qui luy présentoit une lance , & un autre sa *cotte-d'armes* & son *mantelet* ou *volet* , & lui faisoient encore plusieurs admonitions. En cet estat , il faisoit faire quelques passades à son cheval & lui donnoit carrière en présence de tous les *Chevaliers*. On en verra un exemple dans le portrait que nous a laissé Perceforest , d'un jeune homme que le Roi Alexandre le Grand venoit de faire *Chevalier* , & qui ensuite fut laissé à l'entrée d'une forêt.

Adonc regarde haut & bas , & lui est advis que c'étoit belle chose d'ung homme quand il est armé.

Lors se pensa qu'il s'armeroit du tout : si print son heaume & le mist sur son chef, & son escu, & le pendit à son col, & puis vint à son cheval & saillit sus de plaine terre, que des estriers ne se daigna ayder. Et quand il fust sus, il se print à estendre & à soy afficher ès estriers, joignit son escu à son costé senestre & à soy polir en ses armes. Lors va saisir son glaive & le prins à parthoyer & escrimer, & à tornoyer autour son chef, & dist à soy-mesme : or ne me fault riens de toute ma joye, fors que je ne trouvasse à qui joster pour savoir si je pourrai aucune chose valoir. Après ce, il siert le cheval des esperons, il fait un tour parmy la forest, si joyeux & si défrant de joster, que se il cuidast lance recouvrer, il allast joster au premier arbre qu'il trouvast. Ainsi s'en va chevauchant parmy la forest jusques au bas vespres. Le même Auteur dit dans un autre endroit : Si-tost que le Roi les eut fait Chevaliers, ils montèrent sur leurs chevaux, tous armés qu'ils estoient. Lors pendirent leurs escus à leurs colz & prindrent leurs glaives ès poings, & puis poignirent leurs chevaux par la prairie si bien & si gentiment, que le Roy & Cassiel, le Souldan & la Chevalerie qui là estoit, dirent apertement qu'ils ne pouvoient faillir à estre preux en faiz d'armes.

Il fallait aussi que le Récipiendaire se fît voir en public dans le même équipage, afin que le peuple connût celui qui, par cet état, devenait son dé-

252 HISTOIRE UNIVERSELLE

senſeur & pouvait être ſon Juge , puisque l'adminiſtration de la Juſtice appartenait au *Chevalier* , lorsqu'il poſſédait des terres en fief. *Le nouveau Chevalier doit chevaucher parmi la Ville & ſe doit monſtrer aux gens , afin que tous ſaiſſent qu'il eſt Chevalier , & qu'il eſt obligé de deffendre & maintenir le haut honneur de la Chevalerie , car de tant aura-t-il en ſoy plus grand reſſrenement de mal faire. Car par la grande vergogne qu'il aura des gens qui jervent la Chevalerie , il ſe retirera ſouvent de meſprendre contre la Chevalerie.*

Lorsque le nouveau *Chevalier* avoit caracolé pendant quelques inſtans , il mettoit pied à terre , bailloit ſon eſcu à ſon *Eſcuyer* , & ſon caſque & ſa lance à quelques autres *Varlets* ou *Pages* , & ayant mis un chapeau , ou tocque de velours avec des plumes , il ſ'en allait au Palais du Prince où les Dames le recevoient avec des témoignages de jôye & d'affection , & puis le déſarmoient pièce à pièce , & luy mettoient ſur les eſpaules un très-riche manteau d'écarlate fourré d'hermine , ſ'il eſtoit fils de Roy ou Prince ; ou bien de menu vair , ſ'il eſtoit ſimple Gentilhomme , & puis il eſtoit aſſis au haut bout de la table après les Princes , & béni & félicité ſans ceſſe des autres *Chevaliers* & des Dames , & les trompettes ne ceſſoient de faire mille fanfares. Après le diſner , le plus ſouvent l'on dreſſoit des Tournois pour eſprouver les nouveaux *Che-*

valliers, & sur le soir, le bal se tenoit, où l'on donnoit le prix aux victorieux, & où les nouveaux *Chevaliers* paroissoient très-bien vêtus & très-galans pour plaire aux Dames & pour les obliger à leur donner quelques faveurs dont ils pussent faire parade dans les joutes, dans les tournois & dans toutes les assemblées ou pardons d'armes où ils se rencontroient.

Pour ne laisser rien à desirer sur les armes dont nous offrirons le dessin à mesure qu'elles se présenteront, nous allons en donner l'interprétation d'après le Traité de *Chevalerie* de Simphorien Champier. Le témoignage de cet Auteur justifiera l'appareil avec lequel on les remettait au Gentilhomme qui recevait l'*investiture*, & donnera une idée des obligations que cette cérémonie lui faisoit contracter.

L'espée que l'on confie au *Chevalier*, c'est Champier qui parle, est faite en forme de croix, pour signifier que tout de même que nostre Seigneur vainquit le péché & la mort sur l'arbre de la croix, tout de même le *Chevalier* doit surmonter ses ennemis par le moyen de son espée qui est faite en croix.

La lance est le symbole de vérité, à cause qu'elle est droite, & le fer de la lance signifie le pouvoir & l'avantage que la vérité a sur le mensonge, & le *penon* ou *banderolle* qui est au bout, fait voir que la vérité se montre à tout le monde à découvert.

Le *casque* dénote la honte, la pudeur & l'humilié ; car tout de même que ces trois qualités font baisser les yeux contre terre à ceux qui les possèdent, ainsi le casque empesche le *Chevalier* de regarder en haut, & de devenir trop orgueilleux ; & tout de même que le casque défend le chef qui est le plus haut & le principal de tous les membres de l'homme, aussi la honte empesche le *Chevalier* de faire de vilaines actions, & la noblesse de son courage ne s'abandonne jamais à meschanceté, ni à tromperie.

Le *haubert*, ou le corps de cuirasse, désigne un chasteau ou une forteresse qui fait la guerre aux vices, & qui leur résiste puissamment ; car tout ainsi qu'un chasteau & une forteresse sont enclos de fortes murailles, & environnés de bons fossés, afin que les ennemis n'y puissent entrer, tout de même le corps de cuirasse doit être fermé de toutes parts, afin de donner à entendre au *Chevalier*, qu'il doit tenir son cœur si fermé, qu'aucune trahison, orgueil ou desloyauté n'y puissent entrer.

Les *cuisseurs* & chausses de fer lui sont donnés, non-seulement pour sauver ses cuisses & ses jambes des coups, mais aussi pour luy faire sçavoir qu'il doit combattre & exterminer les voleurs & brigands qui sont sur les grands chemins.

Les *esperons*, afin qu'il soit diligent en ses entreprises, & poussé par l'aiguillon d'honneur en toutes ses actions.

La masse d'armes, pour signifier la force de courage; car comme la *masse* est contre toute sorte d'armes, aussi la force de courage défend le *Chevalier* de tous vices, & luy augmente sa vertu pour les chasser & les vaincre.

Entre les armes offensives des anciens *Chevaliers*, ils avoient une courte espée ou *dague* pointue qu'ils nommoient *miséricorde*, pour ce qu'estans venus aux prises, ou ayans renversés leurs ennemis, lorsqu'ils ne se pouvoient plus ayder de leurs lances ny de leurs espées, à cause de la longueur; ils avoient recours à celle-ci pour les contraindre à demander *miséricorde*. Cette *dague* signifie que le *Chevalier* ne se doit pas tant fier à sa force ny à ses armes, qu'il n'ait premièrement sa plus forte espérance en la *miséricorde* de Dieu.

L'*escu*, ou le bouclier, dénote son office, car comme le *Chevalier* met son *escu* entre soy & son ennemi, aussi le *Chevalier* est celui qui tient le milieu entre le Prince & le peuple; & comme le coup qui part de la main de l'ennemi, tombe plutôt sur l'*escu* que sur le corps du *Chevalier*, tout de mesme il doit présenter sa personne & servir de rempart à celle de son Prince.

Les *gantelets* démontrent que de mesme qu'on les lève en haut pour frapper & pour vaincre ses ennemis, aussi faut-il lever les mains pour remercier Dieu de la victoire. Les *gantelets* qui les pré-

servent dénotent aussi le soin que les *Chevaliers* doivent avoir de ne toucher rien de mauvais avec icelles, & les destourner de larcin, de faux serment & de toute autre meschanceté.

Le *cheval* désigne la noblesse, le courage, l'ardeur & la magnanimité desquelles il doit estre accompagné en toutes ses fonctions, & pour paroître plus haut que les autres, & que sa vertu esclate de plus loin.

Le frain & la bride sont donnés au cheval; & les resnes aux mains du *Chevalier* pour le retenir & le conduire selon son plaisir: cela signifie que tout noble cœur doit refréner sa bouche, & fuir toute médisance & mensonge, qu'il doit modérer sa libéralité pour ne pas devenir nécessaire par une trop inconsiderée prodigalité, qu'il doit mettre un frain à toutes ses passions, & se laisser conduire par la raison.

On met des armoiries sur *l'escu* & sur la *cotte d'armes* des *Chevaliers* afin qu'ils soient connus dans les batailles & dans les tournois, & qu'ils y reçoivent l'honneur ou le blasme qui leur feront deus, selon qu'ils auront bien ou mal fait.

Ceux qui possédoient de riches terres avoient une *bannière* & plusieurs vassaux pour l'accompagner, ainsi que pour la garder lorsqu'on la portoit à la guerre. Les Rois ou les Généraux d'armées donnoient la permission de la lever à ceux qu'ils vouloient

loient récompenser d'un degré plus haut que celui de simple *Chevalier* lequel n'avoit permission que de porter un *penon* ou banderolle pointue. Lorsqu'il obtenoit celle de lever *bannière*, les *Rois d'armes* coupoient avec des ciseaux la pointe du *penon* qui par ce moyen devenoit quarré : cet honneur se multiplia au point, que les simples *Chevaliers* qui n'avoient pas de quoi le recevoir, se moquoient de ceux qui levoient *bannières*, &c, par dérision, les nommoient les *Chevaliers au drapeau quarré*.

On peut encore dire, ajoute le même Auteur, que les armes des *Chevaliers* ont été représentées par les dix pièces honorables que les anciens *héralds d'armes* ont posées dans l'*escu*. Le *chef* par le casque, le *pal* par la lance, la *croix* par l'épée, le *chevron* par l'éperon, la *cotte d'armes* par la bordure & l'orle, le *baudrier* par la bande, l'*écharpe* & la *ceinture* par la fasce.

M. de Ste-Palaye présume que l'*investiture* d'un *Chevalier* étoit célébrée par les acclamations du peuple qui s'empressait de marquer par des danses faites autour de lui, la joie qu'il ressentait d'avoir acquis un nouveau défenseur. Plusieurs *Chevaliers* ayant souvent été créés dans une même promotion, se seront peut-être réunis pour caracoler en cadence, &c mêler ainsi les pas de leurs chevaux à ceux du peuple qui les environnait. De-là vraisemblablement

les ballets à cheval dont nous parlerons , & qui étaient encore en usage à la Cour, du tems de Brantôme & de Bassompierre.

Les grandes fêtes de l'Eglise & sur-tout la Pentecôte, les publications de paix ou de trêves, le sacre ou le couronnement des Rois, les naissances ou baptêmes des Princes des maisons souveraines, les jours où ces Princes recevaient la *Chevalerie* ou l'*investiture* de quelques grands fiefs ou appanages, leurs fiançailles, leurs mariages, leurs entrées dans les principales villes de leur domination, étaient les occasions les plus communes où l'on faisait des *Chevaliers*. Depuis le règne de Philippe Auguste jusqu'à celui de Philippe le Bel, plusieurs fils & frères de nos Rois reçurent la *Chevalerie* le jour de la Pentecôte, & depuis, Henri III. a choisi la même fête pour l'institution de l'Ordre du St-Esprit. Le Roman de Perceforest confirme ce que nous venons de dire au sujet des naissances ou baptêmes, & Louis XIV suivait encore en ce point les usages de l'ancienne *Chevalerie*, lorsqu'en 1661 il fit une promotion de *Chevaliers* de l'Ordre, à l'occasion de la naissance du Dauphin : on en usait de même aux mariages, & la *Chronique* de Nangis nous apprend qu'en 1238, à Compiègne, on créa des *Chevaliers* au mariage de Robert, l'aîné des frères de saint Louis; à Saumur, en 1241, à celui d'Alphonse son second frère; enfin on re-

nouvellait cette cérémonie aux entrées des Souverains, & celle de Charles VIII dans Naples, nous en offre un exemple. *Comme les belles & grandes Dames du pays & de la ville paroissoient aux rues & aux places principales, belles & si bien ornées de la teste & du corps qu'il n'y avoit rien de si beau à voir à nos François nouveaux qui n'avoient vu les leurs de France si gentilles ny si belles parures, lesquelles en passant présentoient au Roi leurs jeunes enfans, & prioient de leur donner l'Ordre de la Chevalerie de sa propre main, réputant à grand honneur & bonne fortune; ce qu'il ne refusoit point.*

Un des points capitaux de l'institution des Chevaliers, était de maintenir les Dames dans la possession de leurs biens, de défendre leur innocence attaquée, de ne point médire d'elles, & de ne point souffrir que personne osât en médire devant eux. L'amour qu'ils avoient pour elles était regardé comme une vertu sans laquelle ils ne pouvaient entreprendre de grandes choses, & dans nos anciens Romains, on voit de jeunes Chevaliers gémir de n'avoir pas encore fait prouesse pour être dignes d'aimer & d'être aimés. De leur côté, les Dames ne les estimaient qu'autant qu'ils avoient de courage, & l'on en peut juger par la repartie que fit une femme à qui l'on reprochait d'avoir pour amant un Chevalier fort laid. *Il est si brave*, répondit-elle, *que je n'ai pas regardé son visage.* Cette réponse est

la même que celle de Louis XIV à la Duchesse de Bourgogne qui se moquait d'un Officier hideux par sa laideur : *Il est à mes yeux , Madame , un des plus beaux de mon Royaume , car c'est un des plus braves.*

Le desir de mériter le même éloge , fut la source de presque tous les exploits des anciens *Chevaliers* qui , encore une fois , regardaient l'amour comme un guide sacré qui devait les conduire à la gloire.

Sans aimer , nul ne peut à grant honneur venir ;
Si doit estre amoureux qui grant veut devenir.

Le Fabliau de la *chemise* est un des plus frappans que l'on puisse lire sur cet objet , & donne une véritable idée , non de la pureté qui devait être la première vertu d'un *Chevalier* , mais de la témérité avec laquelle il s'exposait aux plus grands dangers lorsque l'amour l'avait subjugué. En voici l'extrait.

Trois *Chevaliers* sont amoureux d'une Dame mariée. Chacun d'eux trouve le moment de lui parler , la conjure de vouloir bien être sa *mie* , & l'assure que si elle daigne y consentir , il fera pour l'amour d'elle tant d'actions de prouesse & de courage , que jamais femme ne pourra se vanter d'avoir eu pareil amant. La Dame s'emporte & les refuse , mais intérieurement elle est sensible à leur tendresse , & pour mieux choisir , elle se propose de les éprouver tous les trois. » Allez au lieu du *Tournoi* que l'on va

» faire, dit-elle à son fidèle *Ecuyer* en lui donnant
 » une de ses chemises, & présentez-là au plus grand
 » des trois *Chevaliers* qui viennent de partir. Dites-
 » lui que s'il veut vivre & mourir à mon service
 » comme il me l'a juré, je le prie de vêtir cette
 » chemise pour l'amour de moi, & de se présenter
 » ainsi au combat, sans autres armes que son épée,
 » ses *chausses de mailles*, son *heaume* & son *écu*. S'il
 » refuse de l'accepter, vous irez l'offrir au second
 » & enfin au troisième «

L'*Ecuyer* s'acquitte de sa commission, deux *Che-*
valiers renvoient la chemise, mais le dernier se
 met à genoux pour recevoir l'envoi de la Dame de
 son cœur : il le baise respectueusement, déclare que
 vêtu de cette manière il se croira mieux armé
 qu'avec le fer & l'acier, en un mot il vole au com-
 bat, il repaît son épée du sang de ses adversaires ;
 voit couler le sien avec joie, & malgré les blessures
 innombrables dont il est couvert, il est le dernier
 à quitter la lice où, d'une voix unanime, il est
 couronné par les *héraults* & par les combattans.
 On le porte dans son lit, & quelques prières qu'on
 lui fasse, il ne veut pas souffrir qu'on lui ôte la
 chemise qui s'était attachée sur sa peau : la Dame
 apprend que sa vie est en danger, lui fait dire que
 son amour est la récompense du sien, & qu'elle
 l'attend pour l'en assurer elle-même. Plus puissant
 que tous les remèdes, ce message rend la vie au

Chevalier , mais il veut à son tour éprouver la fidélité de sa maitresse , & lui envoyant la chemise qu'il avait reçue d'elle , il la prie non-seulement de la vêtir par-dessus ses habits , mais de servir ainsi à table les *Chevaliers* & Gentilshommes qui étaient accourus à la Cour *plénère* que son mari venait d'ouvrir. La Dame répondit que les taches de sang dont cette chemise était remplie , lui paraissaient plus belles que l'or , & sans balancer , elle remplit le desir de son amant : son mari n'était rien moins que brave , & il ferma les yeux sur l'aventure. D'ailleurs il ne faut pas oublier qu'elles étaient les mœurs de ces tems reculés , où le fanatisme de l'amour faisait entreprendre des choses incroyables aux *Chevaliers* dont les maitresses , soutenues par l'opinion publique , affichaient souvent un héroïsme d'autant plus bizarre qu'avec les preuves de l'attachement le plus vif pour leurs amans , elle ne se permettaient rien contre leur honneur. Du reste elles avaient un si grand respect pour un *Chevalier* , qu'elles ne lui parlaient qu'en l'appellant *Monseigneur*. Si c'était leur mari , elles allaient au-devant de lui quand il arrivait , & lui tenaient l'étrier pour l'aider à descendre. Si quelques uns de ses frères d'armes étaient avec lui , elles les servaient à table , accompagnées des femmes attachées à leur service. Les tournois nous fourniront sur cette matière une quantité de faits aussi curieux les uns que les autres ,

& qui feront voir à quel prix les Dames mettaient alors, non-seulement la conquête de leur personne, mais même l'obtention de la marque la plus légère de leur estime.

J'ay leu, dit la Colombière, une *emprise* d'un *Chevalier* François (duquel l'histoire trop négligemment écrite ne dit pas le nom) qui porta par-tout aux Royaumes de France, d'Angleterre, d'Escoffe & d'Espagne, le portrait de sa maitresse, sur un *escu*, lequel estoit découvert, & lorsqu'il trouvoit quelque *Chevalier* qui ne vouloit pas confesser qu'elle estoit la plus belle du monde, il fichoit une lance en terre & y appendoit son *escu*, & puis joustoit avec une autre lance, & se couvroit d'un autre *escu* sur lequel il n'y avoit aucun portrait; & lorsque la fortune lui estoit si favorable qu'il renversoit le *Chevalier* qui osoit jouter contre luy, le contenu de son *emprise* portoit que le *Chevalier* vaincu estoit tenu de luy donner le portrait & le nom de sa maitresse, écrit au-dessous avec le sien. Que s'il arrivoit que le *Chevalier* entreprenant fust renversé, il estoit obligé aux mêmes conditions; étant assuré au reste par la promesse & le serment de sa maitresse que lorsqu'il reviendrait avec trente portraits de Dames ou Damoysselles dont il auroit vaincu les *Chevaliers*, elle luy accorderoit son amour & le prendroit pour son mary; ce qui fut heureusement exécuté par le *Chevalier*, dans moins d'une

année de tems, ce qui obligea sa maitresse à le recevoir avec grand honneur, & de luy donner la légitime jouissance de sa personne, en revanche des trente portraits qu'il avoit apportés à ses pieds, comme des trophées honorables qui, forés par la valeur de son bras, rendoient hommage à sa beauté & cédoient à ses charmes & à sa bonne fortune d'avoir rencontré un si généreux & si heureux amant.

Une des grandes raisons encore des égards extraordinaires que les Dames avoient pour les Chevaliers, c'est qu'ils étoient leurs défenseurs dans tous les points, & que souvent elles avoient besoin de leurs secours. *Si une honneste Dame, dit Brantome, veut se maintenir dans sa fermeté & constance, il faut que son serviteur n'espargne nullement sa vie pour la maintenir & deffendre, si elle court la moindre fortune du monde, soit ou de sa vie ou de son honneur, ou de quelque meschante parole, ainsi que j'en ai veu en nostre cour plusieurs qui ont fait taire les médifans tout court quand ils sont venus à détracter de leurs maitresses & Dames, auxquelles par devoir de Chevalerie & par ses loix nous sommes tenus de servir de champions à leur afflictions.* Mais si les Dames avoient un droit sur les Chevaliers qui pour ainsi dire les associaient à leur ordre, ce droit étoit conditionnel, & l'honneur qui le leur conféroit, supposoit que leur conduite

ne les en rendrait pas indignes. Une Princesse , suivant Tirant le Blanc *tom. 1, p. 266*, se soumet à perdre tout privilège à la Chevalerie , & consent que jamais Chevalier ne puisse prendre arme pour sa défense, si elle ne tient pas la promesse de mariage qu'elle donne à un Chevalier qui l'aimait. La constance était regardée comme une vertu , & autant les Dames étaient fidèles à leurs amans , autant elles mettaient de soin à éviter tout ce qui aurait pû faire la moindre tache à leur réputation. Si elles donnaient matière à une censure légitime , on ne manquait pas de l'exercer avec vigueur , & le Chevalier de Latour dans les instructions qu'il donne à ses filles , fait mention d'un Chevalier de son tems (1371.) qui passant près des châteaux habités par des Dames , notait d'infamie la demeure de celles qui n'étaient pas dignes de recevoir les Chevaliers loyaux & poursuivans d'armes. Le même Ecrivain donne sur cet objet des détails cités par M. de Sainte-Palaye , & qui nous ont paru trop curieux pour ne pas en faire usage. Ils sont tirés du chapitre intitulé : *De l'honneur que l'on souloit faire à celles qui avoient bonne renommée en celluy tems dessus.*

» Le tems dès-lors étoit en paix , dit l'Auteur ,
 » & demenoient grant festes & grant joyeusetés &
 » toutes manières de Chevalerie de Dames & Da-
 » moyselles se assembloient là où ils sçavoient les

» festes qui étoient faictes menü & souvent ; &
 » là venoient par grant honneur les bons *Chevaliers*
 » de celluy tems : mais s'il advenoit par aucune
 » aventure que Dame ne Damoiselle que eût
 » mauvais renom , ne qui fust blâmée de son hon-
 » neur , se mist avec une bonne Dame ou Damoi-
 » selle de bonne renommée , combien qu'elle feust
 » plus gentil femme ou eust plus noble & plus
 » riche mary , tantost ces bons *Chevaliers* de leurs
 » droits n'avoient point de honte de venir à elles
 » devant tous & de prendre les bonnes & les mettre
 » au-dessus des blasnées & leur disoient devant
 » tous : *Dame ne vous déplaïse se ceste Dame ou Da-*
 » *moiselle va devant , car combien qu'elle ne soit pas*
 » *si noble ou si riche comme vous , elle n'est point*
 » *blasnée , ains est mise au compte des bonnes , &*
 » *ainsi ne dit-on pas de vous dont il me déplaist.*
 » *Mais l'en fera honneur à qui l'a desservi , (mérite.)*
 » *& ne vous en méréveillex pas.* Ainsi parloient les
 » bons *Chevaliers* , & mettoient les bonnes & de
 » bonne renommée les premières dont elles mer-
 » cioient Dieu en leur cueur de elles estre tenues
 » nettement , parquoy elles estoient honorées &
 » mises devant. Et les autres se prenoient au nez &
 » baïssaient le visage & recevoient de grant vergo-
 » gnes. Et pour ce estoit bon exemple à toutes
 » gentilz femmes , car pour la honte qu'elles oyoient
 » dire des autres femmes , elles doubtoient & crai-

„ gnoient à faire mal à point. Mais, Dieu mercy,
 „ aujourd’huy on apporte aussi-bien honneur aux
 „ blasfmées comme aux bonnes dont maintes y
 „ prennent mal exemple & dient que c’est tout
 „ ung, & que l’on porte aussi grand honneur à celles
 „ qui sont blasfmées & diffamées, comme l’en fait
 „ aux bonnes, il n’y a force à mal faire, tout se
 „ passe : mais toutes les fois c’est mal dit & mal
 „ pensé, car en bonne foy, combien que en leur
 „ présence on leur face honneur & courtoysie, quand
 „ l’en est party d’elles, l’en s’en bourde : mais je
 „ pense que c’est mal fait & qu’il vault encore mieux
 „ devant tous leur monstrier leurs faultes & leurs
 „ folies comme en faisoit en celluy tems dont je
 „ vous ay parlé. Et vous diray encores plus comme
 „ j’ay ouy raconter à plusieurs *Chevaliers* qui virent
 „ celluy Messire Geoffroy qui disoit que quant il
 „ chevauchoit par les champs, & qu’il veoit le chas-
 „ teau ou manoir de quelque Dame, il demandoit
 „ toujours à qui il estoit, & quant on lui disoit *il*
 „ *est à celle*, se la Dame estoit blasfmée de son
 „ honneur, il se fust avant tort (plustôt détourné)
 „ d’une demie lieue qu’il ne fust venu jusques devant
 „ la porte, & là prenoit ung petit de croye qu’il
 „ portoit & notoit cette porte, & y faisoit un signet;
 „ & aussi au contraire quant il passoit
 „ devant l’hostel de Dame ou Damoïsele de bonne
 „ renommée, se il n’avoit trop grant haste, il la

268 HISTOIRE UNIVERSELLE

» venoit veoir & huchoit. *Ma bonne amye , ou ma*
 » *bonne Dame ou Damoiselle , je prie à Dieu que*
 » *en ce bien & en cest honneur il vous veuille maintenir*
 » *au nombre des bonnes , car bien devez estre louée &*
 » *honorée.* Et par ceste voye les bonnes se crai-
 » gnoient & se tenoient plus fermes de faire chose
 » dont elles peussent perdre leur honneur & leur
 » estat. Si vouldroye que celluy tems fust reveu ,
 » car je pense qu'il n'en seroit pas tant de blasμές
 » comme il en est à présent «.

Nous avons parlé plus haut de la manière dont un jeune Noble qui sortait d'être *Page*, recevait l'épée à titre d'*Ecuyer* & d'après cette cérémonie, quelques Auteurs ont supposé sans fondement que les Dames avaient le droit de conférer la *Chevalerie*. Cependant on lit dans l'avis aux Lecteurs inféré à la tête de l'Histoire de Duguesclin publiée par Menard, que Jeanne de Laval, veuve de ce Connétable, ceignit l'épée qu'il avait portée, à André de Laval, depuis Maréchal de France, *lors fort jeune, & le fit Chevalier*. On voit aussi dans le Roman de *Partenopex de Blois*, écrit au XIII^e siècle, qu'avant le grand Tournoi qui devait se faire dans son Royaume, la Fée Meillor ceignit l'épée à plus de cent personnes qu'elle créa *Chevaliers*.

L'usage était alors bon ou mauvais, dit le même Romancier, que ceux qui se présentoient pour qu'on

leur ceignit l'épée, la portoient pendue à leur col, & avoient la teste armée, enforte qu'on ne les connoissoit point au visage. Ce fut ainsi que *Partenopex* fût fait *Chevalier* par la Dame ; sans qu'elle le connût. L'Auteur de *Tirant le Blanc*, Tom. II, p. 41, parle encore de quelques *Ecuyers* qui ne voulaient être armés *Chevaliers* que par les Dames. Mais les témoignages des Romanciers ne sont pas suffisans pour faire preuve, & l'on ne peut s'appuyer sur le trait de la Dame de Laval, qui est le seul dont l'Histoire fasse mention.

Quelques Dames aussi ont pris les titres d'*Equitissa* & de *Militissa*, ce qui a fait présumer à la Roque dans son traité de la Noblesse, qu'elles pouvaient recevoir l'ordre de la *Chevalerie*, mais il est probable que ces titres ne désignaient que l'état de leur mari, si elles en avaient, ou celui de leurs pères si elles étaient filles, ou enfin quelque fief qu'elles étaient habiles à posséder, & l'on sait qu'alors on était *Chevalier* par son fief. Les exemples que cite la Roque font voir seulement que le caprice a pu faire violer la règle générale qui excluait les Femmes de la *Chevalerie* dont l'obligation première était de porter les armes. Il leur arrivait souvent d'en donner aux *Chevaliers* qui étaient au moment de se présenter au combat, & dans le Roman de Don Florès de Grèce, on voit un de ces Guerriers armé par une jeune Demoiselle qui

de ses blanches & délicates mains , commença à nouer & lacer esguillettes & courroyes. Or devinez comment patiemment il prenoit en gré cette faveur : certes il n'eust pas voulu avoir déjà eu la victoire pour perdre tant de privauté de celle en laquelle il vivoit du tout.

Les Tournois , les Joûtes , les Caroufels nous ramèneront souvent aux Dames dont le Tribunal nous fournira des anecdotes curieuses qui feront connaître de plus en plus quel était le véritable esprit des anciens *Chevaliers*. Il faut observer que chacun d'eux avoit le droit d'en créer d'autres. On en trouvera la preuve dans la *chronique de S. Denys* , où il est dit que Louis , Philippe & Charles ayant été faits *Chevaliers* par Philippe leur père , fils de Philippe le Bel , en nommèrent aussi-tôt quatre cens. Malcome , Souverain d'Ecosse , accompagnait Henri Roi d'Angleterre au siège de Toulouse , il fut fait *Chevalier* par ce Prince , & après sa réception , il en arma trente. A l'article des *cours plénières* , nous donnerons une idée de la magnificence que les Princes mettaient dans ces promotions , des présens qu'ils y faisaient & des récompenses que l'on décernait aux *Chevaliers* qui s'étaient distingués à la guerre ou dans les Tournois. C'est dans une de ces circonstances que le Fabliau , intitulé *le court Mantel* représente le Roi Artus.

Qui fist aux *Chevaliers* donner
 Robes moult riches & moult beles ,
 Et grant planté * d'armes nouvelles , * (*quantité.*)
 Et moult riches chevaux d'Espaigne ,
 De Hongrie & d'Allemaigne.
 Ni or si poure *Chevalier*
 Qui n'ait armez & bon destrier
 Et robes , se prendre les vont.
 Onques si grant planté n'en ont
 A une feste mez donnée.

D'ailleurs il était d'usage que celui qui conférait
 la *Chevalerie*, fit quelque don, accordât quelque
 grace à celui qu'il admettait dans l'ordre. *Celui*
jour convient faire grant feste, donner beaux dons
& grantz & faire grantz mangiers, joster & bon-
hourder & les aultres choses qui appartiennent à
feste de Chevalerie. Et le Seigneur qui fait nouveau
Chevalier, doit donner au Chevalier nouveau & aux
aultres Chevaliers, & aussi doit le Chevalier nouveau
donner aux aultres celui jour, car qui tant grant
don reçoit comme est l'ordre de Chevalerie, son ordre
dément s'il ne donne selon qu'il doit donner. (Ordre
de Chevalerie, p. 42.) Ce fait est confirmé par
 un passage de Lancelot du Lac qui dit : *comme*
c'était la coutume alors, le nouveau Chevalier pria
Galaad (son parain en Chevalerie.) de lui accorder
le premier don qu'il lui demandoit & qu'en pareil
cas on ne doit jamais refuser à son nouveau Chevalier
si la demande n'estoit déraisonnable ou préjudiciable

à celui à qui elle estoit faite. Galaad le promit & le nouveau Chevalier le pria de permettre qu'il le suivit dans la quête qu'il alloit faire.

Nous avons prouvé cy-dessus que de droit les Princes & leurs enfans étaient nommés *Chevaliers* sur les fonts de Baptême, mais malgré ce titre, dit la Colombiere, il n'y avoit ny Roi ny Empereur qui ne s'estimast glorieux d'avoir mérité par ses belles actions d'être reçu au nombre des Héros dont l'ordre de *Chevalerie* étoit la marque, le caractère & le sceau. En effet à l'issue & parfois aussi à la veille des batailles, les Rois & les Princes qui étoient les Généraux d'armées, donnoient l'*Accolade* & faisoient plusieurs *Chevaliers*, pour les récompenser de leurs travaux passés & les obliger de faire mieux encore à l'avenir. Et eux mêmes qui le plus souvent n'avoient reçu leur souveraineté & leur sceptre que par la naissance ou par la succession, ne pouvoient acquérir la véritable *Chevalerie* que par la main d'un autre *Chevalier* qui parfois étoit un de leurs sujets, comme fit le Roy François I, lequel voulut recevoir cet honneur de la main du *Chevalier* Bayard de la même façon que le plus simple Gentilhomme qui l'auroit mérité auroit esté obligé de faire, à savoir la teste nue, & les deux genoux à terre lorsqu'il presta serment & qu'il reçut l'*Accolade*, n'y ayant aucun rencontre ny aucune occasion au monde excepté celle-cy,

celle-cy, ou les Souverains soient obligés de mettre les genoux à terre & découvrir leurs testes devant leurs subjets; tellement que c'est sans contredit le plus grand honneur que sauroit souhaiter un *Chevalier* que d'estre estimé & choisi entre les autres pour donner l'ordre de *Chevalerie* à son Prince souverain. Aussi l'histoire nous apprend que le Chevalier Bayard en fut tellement glorieux, qu'après avoir donné l'*Accollade* au Roy, il s'écria tenant encore son espée nue à la main droite. *Tu es bienheureuse d'avoir aujourd'hui à un si beau & si puissant Roy, donné l'ordre de Chevalerie. Certes, ma bonne espée, vous serés comme reliques, gardée & sur toute autre honorée; & puis fit deux sauts, & après remit au fourreau son espée*

On a dû voir que la défense & conséquemment la profession de la religion chretienne étaient un des articles principaux de la *Chevalerie*, & cependant il est certain que plusieurs généraux Sarazins y ont été admis, témoin Facardin cet Ecuyer que St. Louis eut à combattre en Egypte & qui fut créé *Chevalier* par l'Empereur Frédéric. On prétend aussi que durant la captivité de ce Monarque, un des chefs Musulmans entra dans sa tente en lui criant, le sabre levé. *Fais-moi Chevalier, ou je te tue*, & que le preux Roi lui répondit d'un air intrépide : *fais-toi chrétien, & je te ferai Chevalier.*

Ces deux exemples justifient le *fond* du fabliau intitulé *l'ordre de Chevalerie*, dans lequel l'Auteur suppose que le Soudan Saladin se fit admettre par Hugues de Tabarie, Seigneur de Galilée. Ce général chrétien commença par s'en défendre dans la crainte de prostituer le *Saint Ordre* en le conférant à un infidèle, mais cet infidèle venait de le faire prisonnier, & le ton menaçant de son vainqueur lui fit sentir qu'il ne lui restait d'autre parti que celui de l'obéissance.

„ Dabord, dit le Traducteur, il fit laver le visage, raser la barbe & couper les cheveux du Soudan, & pendant ce tems il ordonna qu'on lui préparât un bain. Interrogé pourquoi ces préliminaires, il répondit qu'ils annonçaient, ainsi que le bain, symbole du premier Baptême, la pureté de l'âme sans laquelle un *Chevalier* doit craindre de se présenter, & cette première explication saisit le Sarasin de respect pour une institution si sainte. Le lit dans lequel on le coucha au sortir de son bain, était, lui dit Hugues, l'emblème de ce paradis que Dieu destine à la récompense d'une vie pure & au repos d'un bras employé pour secourir les faibles & les opprimés. La chemise qu'on lui fit prendre ensuite devait le faire ressouvenir de tenir son corps net & pur comme elle, & la robe écarlate qu'il mit par dessus, lui rappeler sans cesse qu'un vrai *Chevalier* doit toujours être prêt

à répandre son sang pour son Dieu, & pour sa Foi.

Il restait une dernière cérémonie, c'était l'*Accolade* ou l'*Accolée* mot tiré du latin *colaphus* qui veut dire soufflet, mais comme il fallait frapper le Monarque, Hugues le pria de ne point l'exiger. Il y substitua quatre points d'instruction bien importants, recommandant au Sarrafin de ne jamais parler contre la vérité & de haïr les menteurs au point de fuir l'air qu'ils respireraient, d'entendre chaque jour la messe & d'y faire une offrande, de jeûner tous les vendredis à l'honneur de la passion, ou d'y suppléer par quelque œuvre pie, enfin de voler au secours des Dames, toutes les fois qu'elles auraient besoin de son bras; car quiconque, ajouta-t-il, prétend à l'honneur & à l'estime, doit se dévouer tout entier à elles, & ne redouter pour les servir, ni dangers ni fatigues.

Ces leçons sublimes enthousiasmèrent Saladin, & pour témoigner à Hugues l'étendue de sa reconnaissance, il lui accorda en présent dix Chevaliers à choisir parmi ceux des siens qui avaient été pris dans le combat. Lui-même obtint sa liberté sans rançon, & après huit jours de fêtes, il eut une escorte avec laquelle lui & ses dix compagnons arrivèrent en Galilée.

Le Poète ne fait prendre une chemise à Saladin qu'en sortant du fir, parce qu'alors l'usage était de coucher sans chemise. De là cette expression,

coucher nu à nuë, si commune dans les Fabliaux, dans les Poètes & les Chanfonniers du tems. De là, ces ordonnances de nos Rois & ces loix de nos anciens coutumiers qui déclarent convaincue d'adultère la femme mariée & l'homme qu'on aura surpris nus dans une même chambre. De là, ces peines sévères qu'on infligeait en Justice à celui qui avait *fait le sac* à une fille, c'est à dire qui par jeu l'avait envelopée dans les draps de son lit comme dans un sac, parce qu'en l'état de nudité ou pour cette imprudente plaisanterie il fallait avoir vu la fille, on avait pu, ou l'on n'avait pas daigné la deshonor. De là enfin cet usage qu'avaient de dormir vêtus, ces anciens moines qui couchaient dans une chambre commune. Dans le Roman de Gérard de Nevers, une vieille qui aide une Demoiselle à se coucher, ne peut revenir de son étonnement de la voir entrer au lit en chemise. Dans celui de la *Charette*, Lancelot logé chez une Dame qui est amoureuse de lui, se voit forcé de coucher avec elle, parce qu'elle prétend n'avoir point d'autre lit à lui donner : mais voulant garder fidélité à sa maitresse, il se couche avec sa chemise, ce qui était assez déclarer ses intentions, aussi le laissa-t-on dormir..... Dans les miniatures de nos manuscrits, les gens qui sont au lit sont toujours représentés nus, & il n'y a pas fort long-tems que cet usage, de mode encore dans

les pays chauds, a cessé en France. Les Contes d'Eutrapel, imprimés en 1587, parlant des promesses ridicules & difficiles à tenir, disent quelles ressemblent à celles d'une mariée qui entrerait au lit en chemise. (Note du Traducteur.) Il remarque avec raison que Hugues ne parle à Saladin ni de la *veille d'armes* dans une Eglise, ni de la confession, ni de la communion, & cela parce que c'était un Prince infidèle; mais pourquoi lui recommande-t-il d'aller tous les jours à la messe & de jeûner tous les vendredis à l'honneur de la passion? il devait être sûr que son Prosélyte n'en ferait rien.

Hugues était châtelain de St. Omer, & fut un des Seigneurs Français qui suivirent Godefroi de Bouillon à la première croisade. Dans le partage que l'on fit du Royaume de Jérusalem, après sa conquête, vers 1102, Hugues eut pour récompense de ses services la Seigneurie de Galilée & la principauté de *Tibériade* dont, par corruption, il fut appelé *Tabarie*. Celui dont il s'agit dans la fabliau fut fait prisonnier en 1179. On voit encore dans Ville-Hardouin, un Raoul & un Hugues de ce nom, descendans des premiers, venir de la Terre Sainte à Constantinople, quand les Croisés s'en emparèrent en 1204, sous la conduite de Baudouin Comte de Flandres, & du Marquis de Montferrat. Le fait, c'est que ce ne fut point par ce

même Hugues que Saladin se fit conférer la *Chevalerie*, selon les Historiens, mais par Homfroi de Toron qu'il avait fait prisonnier à la Bataille de *Tibériade*.

Dans l'origine de la *Chevalerie*, on ne distinguait d'abord que deux classes de *Chevaliers*, les *Bannerets* & les *Bacheliers*, & ce ne fut que sous François I, qu'il en parut un troisième ordre composé de Magistrats & de gens de Lettres qu'on appella *Chevaliers ès loix* ou *lettrés*. Par cette distinction accordée aux Hommes célèbres dans les Sciences, ce Prince voulait faire comprendre à la Noblesse qu'elle devait réserver une partie de son estime à des qualités qui concourent avec les talens Militaires, au bonheur comme à la gloire d'un état. Néanmoins cette création, quoiqu'infiniment sage dans son principe, produisit un effet contraire à celui qu'il s'était proposé. Les *Chevaliers* créés pour les services militaires, oublièrent que suivant les anciens préceptes de leur institution, ils ne devaient pas moins s'appliquer à l'étude des loix, qu'aux exercices de la guerre, puisqu'ils étaient également destinés à servir le Roi dans ses armées, dans ses cours de Justice & dans ses conseils. Bientôt ils ne connurent plus d'autre gloire que celle qui s'acquiert par les armes, & par une jalousie bisarre, ils aimèrent mieux laisser déchoir la *Chevalerie* que d'en partager l'honneur avec les gens de robe.

Les nouveaux *Chevaliers* furent regardés avec mépris, & de là peut-être ce préjugé contre les Légistes, qui, depuis quatre siècles, n'est pas encore entièrement dissipé. On nommait *Chevalier Banneret*, titre le plus haut & le plus relevé de la *Chevalerie*, celui qui noble de nom & d'armes, c'est-à-dire de quatre quartiers, se trouvait assez riche & assez puissant pour lever & entretenir cinquante *Homme d'armes* à ses dépens. Outre ses valets, chacun de ces *Hommes d'armes* avait pour le servir deux Cavaliers armés, l'un d'une arbalète, l'autre d'un arc & d'une hache. On appelait *Bachelier* ou *bas Chevalier* celui qui n'avait ni assez de bien, ni assez de vassaux pour fournir à l'état un pareil nombre d'hommes. Le privilège des *Bannerets* consistait, comme nous l'avons dit, à porter une bannière quarrée au haut de leur lance, au lieu que celle des *Bacheliers* était prolongée en deux cornettes ou pointes telles que les banderoles que l'on voit dans les cérémonies des Eglises.

Un Gentilhomme qui aspirait à l'honneur d'être *Banneret*, prenait l'occasion d'un Tournoi, plus souvent d'une Bataille, pour présenter son *penon* roulé, au Roi ou au chef de l'armée. L'un ou l'autre le développait, en coupait la queue, le rendait quarré, puis le remettait entre les mains du *Chevalier* en lui disant, *Vêex cy votre bannière, Dieu vous en laisse votre preu faire*. On se servait du

terme de *relever bannière*, lorsqu'on obtenait cet honneur à titre de *terre bannière*, ou possédée depuis long-tems par des *Bannerets*. On disait *entrer en bannière*, lorsqu'on parvenait à cette dignité à cause d'une ou plusieurs terres qui pour la maintenir, fournissaient un assez grand nombre de vassaux. Une autre distinction des *Bannerets* était d'avoir le *cry d'armes* & de pouvoir prétendre aux qualités de Comtes, de Marquis, de Ducs. Le *cry d'armes* était une clameur belliqueuse prononcée au commencement ou au fort du combat, par un chef ou par tous les soldats ensemble, suivant les rencontres, & conçue le plus souvent en forme d'invocation, quelquefois en manière de devises tirées de quelque action généreuse; d'autres fois en termes qui exprimaient la dignité ou le blason des armes de la famille : tels sont ces cris si fameux dans notre Histoire : *Dieu le veut*, *Dieu aie*, *dame Dieu aie*, *Domine me Deus adjuva* : *Passavant li Melior*, ou *Passavant la Thibaut*. *Chastillon au noble Duc*, *Flandre au Lyon*.

Tous les Gentilshommes n'avaient pas le droit du *cry d'armes* : c'était une prérogative réservée aux seuls Chefs ou Commandans des troupes, de sorte qu'il y avait dans un Camp autant de cris que de *bannières*. Celui du Roi quand il commandait en personne, ou du général, lorsque le Monarque était absent, devenait le cri de toute l'ar-

mée qui le prononçait à l'instant de l'attaque. Celui des particuliers n'était que pour obtenir du secours lorsqu'ils se trouvaient en péril, pour animer leurs troupes à défendre l'honneur de leur *bannière*, ou pour leur servir de signe de ralliement dans l'occasion. Le *cry d'armes*, comme le nom & les pleines armes, n'appartenait qu'à l'aîné de la famille; les cadets ne pouvaient le prendre, qu'en ôtant ou ajoutant quelque chose aux paroles qui le composaient. On en voit des exemples dans la Maison Royale de France, dont le cri était *Montjoie St. Denys*. Pour marquer leur illustre extraction, les Princes de cette famille eurent toujours soin de conserver le mot de *Montjoie* : de là, le *Montjoie d'Anjou* pour la branche Royale de ce nom, le *Montjoie au noble Duc*, ou *Montjoie St. Andrien* pour la première & la seconde race de Bourgogne issue de nos Rois : de là enfin le *Montjoie au blanc Epervier* pour les Comtes d'Artois. (*Velly, Tom. IV, p. 15 & suiv.*)

Cet objet nous conduit naturellement à donner une idée des différentes prérogatives des *Chevaliers*, & à cet article nous ferons succéder celui de leur dégradation qui demande des détails assez étendus. L'appareil avec lequel ils étaient punis sera une nouvelle preuve du cas que l'on faisait de la *Chevalerie*.

PRÉROGATIVES DES CHEVALIERS.

Les Gentilshommes décorés de ce titre étaient distingués dans les discours, dans les actes ou autres écrits par les noms de *Dom*, de *Sire*, *Messire*, *Monseigneur*, & il n'y avait que leurs Femmes qui fussent appelées *Madame*. Jeanne d'Artois, Princesse du Sang, veuve le jour de ses Noces de Simon de Thouars, Comte de Dreux, ne prit jamais dans tous les actes qu'elle signa, d'autre qualité que celle de *Mademoiselle*, parce que le Comte son mari n'était encore qu'*Ecuyer*, quand malheureusement il fut tué dans un Tournoi, six heures après leur mariage.

Les *Chevaliers* étaient les seuls qui mangeassent à la Table du Roi; honneur que n'avaient point ses Fils, ses Frères, ses Neveux, tant que l'ordre ne leur était pas conféré. Ces mêmes *Chevaliers* avaient seuls le droit de porter la *lance*, le *haubert*, la *double cotte de mailles*, la *cotte d'armes*, l'*or*, le *vair*, l'*hermine*, le *petit gris*, le *velours*, l'*écarlate* &c.....

La *lance* était faite du bois le plus léger & le plus droit, tel que le pin, le tilleul, le tremble, le frêne. Le haut était armé d'une pointe de fer bien trempé, & garni d'un gonfanon ou d'une banderole qui avait une queue longue & traînante.

L'Ecuyer n'avait point d'autre lance que celle qu'il portait pour son Maître, & ne pouvait se battre qu'avec l'écu & l'épée. Dans le Roman d'*Alektor*, un jeune Homme offre de faire connaître son innocence par la preuve des armes à l'*escu* & à l'*espée*, car, ajoute-t-il, *Chevalier* encore je ne suis pas.

M. de Ste. Palaye présume, ainsi que le Laboureur, que les Ecuyers pouvaient avoir une espèce de *haubert* ou *haubergeon* (sorte de cuirasse) mais plus léger que celui de *Chevalier*, & de moindre résistance contre les corps. Ils n'avaient point de cottes d'armes, continue le Laboureur, par la raison qu'ils n'avaient point d'*armoiries* : à l'égard de leur armure de tête, ils ne portaient qu'un bonnet ou chapeau de fer moins fort que le casque ou le heaume du *Chevalier* & qui ne pouvait être chargé d'aucuns ornemens. Si l'*Ecuyer* avait pris les armes du *Chevalier* avant que de l'être, il était pour jamais exclus de la *Chevalerie*; s'il eût osé en défier un, il aurait essuié la même privation; aussi Flore dans le Roman de ce nom, demande à être armé *Chevalier* pour aller défendre l'honneur de *Blanche Flore*, contre le Sénéchal qui l'avait condamnée au supplice.

Quar ne se doit nul Escuyer
Armer encontre un Chevalier.

Cependant comme ceux-ci auraient pu abuser de leurs privilèges & commettre des injustices envers les *Ecuyers*, l'ancienne Jurisprudence y pourvut, & dans certains cas le *Chevalier*, armé seulement de l'épée & de l'écu, était obligé de se battre à pied contre l'*Ecuyer*.

Le plus pur de tous les métaux était aussi réservé pour les armes des *Chevaliers*, pour leurs éperons, pour les houffes & pour le harnois de leurs chevaux. Ce harnois était doré, prérogative qui n'appartenait nullement aux *Ecuyers* dont les éperons, comme nous l'avons dit, n'étaient que d'argent, ainsi que les autres parties de leur armure. Par une suite de cette même distinction, leurs Femmes n'avaient que le titre de *Damoiselles*, & à l'exemple de Jeanne d'Artois nous joindrons celui de Françoise d'Anjou qui ne fut nommée que *Mademoiselle* parce qu'elle était demeurée veuve avant que son mari fût fait *Chevalier*. Si dans l'Histoire on trouve quelques femmes d'*Ecuyers* qui prennent le titre de Dames, c'est qu'elles étaient veuves de quelque *Chevalier* qui leur avait communiqué le caractère de *Chevalerie*, & ce caractère était ineffaçable. Les Filles des Rois étaient les seules qui avant que d'être mariées, fussent appelées *Madame*, mais les Filles des autres Souverains n'avaient point ce privilège. L'Héritière de la

Maison de Bourgogne, Princesse des Pays-Bas, fut nommée *Mademoiselle* jusqu'au jour de ses noces avec le Roi des Romains. Olivier de la Marche, après le récit de la naissance de la fille du Comte de Charolois en 1456, ajoute : *les choses furent préparées pour le Baptême de Mademoiselle de Bourgogne ; car en ce tems on ne la disoit point Madame , pour ce que Monsieur n'étoit point fils du Roi.*

C'était donc alors un titre très-distingué que celui de Dame, aussi ne donnait-elle à un Chevalier que celui de *Monsieur*. Lorsque Saintré revint de la Prusse où il avait été fait *Chevalier*, la Dame dont il s'était déclaré l'Amant, voulut voir si les honneurs ne l'avaient point changé, & lui dit : *Nous avons veu le tems qu'on vous tenoit un gracieux escuyer, estes vous point à cause de vos vaillances & qu'on vous dit Monsieur & de ce nouvel Chevalier changé.* Les Rois les qualifiaient de *Noble personne Monsieur*, & les Ecuyers de *Noble Homme*, sans ajouter *Monsieur*.

Ces qualifications réservées au *Chevalier*, étaient annoncées par son extérieur qui, selon le principe de Mathieu de Coucy dans l'*Histoire de Charles VII*, devait faire respecter le titre & la personne qui en était décorée. *Si les hommes qui ne sont point Chevaliers, dit-il, sont obligés d'honorer le Chevalier, à plus forte raison doit-il s'honorer soy-même par*

beaux & nobles vêtemens , chevaux , harnois & serveurs , & doit-il aussi porter honneur à ses Pairs , c'est-à-dire aux autres Chevaliers. De là le manteau long qui le couvrait lorsqu'il n'était point paré de ses armes , & l'on avait choisi l'écarlate d'après les Romains qui l'adoptèrent autrefois pour la couleur Militaire. Ce manteau doublé d'hermine ou d'autres fourures précieuses , s'appellait le *manteau d'honneur*. Nos Rois le donnaient eux-mêmes aux Chevaliers qu'ils avaient faits , & ordinairement ils y joignaient , soit un palefroi , soit un mors de cheval en or ou doré. On trouve des exemples de cette dépense souvent répétée , dans les anciens comptes rendus à nos Monarques , sous le nom de *pallia Militum*. Le don de ce manteau , que l'on nommait leur livrée , se renouvelait communément l'hiver & l'été , ainsi que dans les Cours plénières qui se tenaient aux grandes fêtes. C'est à cet ancien usage qu'il faut rapporter celui dans lequel on est encore aujourd'hui de distribuer à des Magistrats des pièces de velours ou d'autres étoffes , & le manteau d'hermine que l'on voit dans les armoiries des Ducs & Présidens à Mortier , est emprunté des tapis & pavillons armoriés sous lesquels les Chevaliers se mettaient à couvert avant que le Tournoi commençât. Ils étaient aussi les seuls qui eussent le droit de porter l'hermine & le vair. (fourure d'argent & d'azur.)

. . . . La mort à tous s'applique ,
 Nul Advocat pour quelconque réplique ,
 Ne sçet plaidier sans passer ce passage ,
 Ne Chevalier tant ait hermine frisque * , * *neuve*.

Ce trait d'Eustache Deschamps est confirmé par une Ordonnance du Roi, de 1294, qui non-seulement interdit ces sortes de fourures aux bourgeois, mais qui leur défend encore de porter *pierreries précieuses, ceintures d'or, à perles, à diamans, & couronnes d'or & d'argent.*

On lit aussi dans plusieurs Auteurs que lorsque les *Chevaliers* étaient vêtus de velours, les *Ecuyers* n'avaient que du damas, du satin, ou quelque autre étoffe moins riche. Lorsque la Reine fit présent d'une pièce de velours à Saintré & à ses compagnons, elle ne donna que du damas aux *Ecuyers*. Dans un combat entre trois Bourguignons & trois Ecoffais, des trois champions qui s'avancèrent les premiers à cheval, deux qui étaient *Chevaliers*, furent revêtus de longues robes de velours noir, fourrées de martres zibelines fort riches; quant au troisième qui n'était qu'*Ecuyer*, il en avait une seulement de satin noir; fourrée comme les autres. D'après l'observation que nous avons faite plus haut, vraisemblablement on avait permis à cet *Ecuyer* de combattre contre des *Chevaliers*.

Nous avons dit que la couleur écarlate ou rouge était celle des *Chevaliers*, ce fut aussi celle des *Doc-*

teurs , & M. de Sainte-Palaye présume que ce fut probablement ce privilège qui , dans notre langue , fit prendre le mot *rouge* pour *hautain* , *arrogant*. C'est dans ce sens que Brantome l'a employé en parlant des affaires de Suisse à Novarre contre M. de la Trimouille *qui fut un grand exploit & un grand heur de guerre dont ils vinrent si rouges & si insolens qu'ils méprisoient toutes Nations & pensoient battre tout le monde.*

De ce même mot , par une légère transposition , on a fait le mot *rogue* , & dans les *vigiles* de Charles VII , le Poète y fait parler ainsi la *Marchandise* , l'un de ses personnages.

Marchandise estoit lors en sa vogue ,
 En son grand bruyt , triomphe & en gogue
 Et tellement que l'on devenoit rogue
 Pour les grand biens
 Que l'on gaignoit pour foy & pour les siens.

Conformément encore à l'ancien privilège des Soldats Romains , tout *Chevalier* était exempt de payer les droits de vente des denrées & des autres marchandises achetées pour son usage particulier , & même de toute espèce de péage. S'il approchait d'un endroit, toutes les barrières, tous les châteaux , tous les palais s'ouvraient pour lui faire honneur , & l'on voit dans Perceforest une Reine qui , quoique relevant de maladie , va au-devant d'un *Chevalier* brave mais pauvre , qui venait lui rendre
 visite,

visite. Le respectueux *Chevalier* lui représente qu'il est confus de cet excès de courtoisie, & entr'autres choses elle lui répond : *autant de franchise & d'honneur reçoit le Chevalier pour (pauvre.) en recevant l'accolée, comme le riche.* Quelquefois même, dit l'Abbé Velly, ces égards pour la *Chevalerie*, furent portés jusqu'aux plus scandaleux excès. Une Dame qui reçoit un *Chevalier* chez elle, ajoute-t-il, ne veut point s'endormir qu'elle ne lui envoie une de ses filles pour lui faire compagnie.

Appelle un soun * pucelle, * sienne.
 La plus courtoise & la plus belle,
 A consoil *, li dit, bel amie, * à l'oreille.
 Allez tôt, ne vous ennuist mie
 Avec ce Chevalier gésir.

Le même Historien prétend que l'on ne peut lire sans horreur le récit des Tournois faits à Saint-Denys sous Charles VI, pour la *Chevalerie* du Roi de Navarre & de son frère, & que ni la sainteté du lieu, ni la présence du Monarque ne purent arrêter la licence, le désordre & le libertinage. *Chacun chercha à satisfaire ses passions, & c'est tout dire, qu'il y eut des maris qui pâtirent de la mauvaise conduite de leurs femmes, & qu'il y eut aussi des filles qui perdirent le soin de leur honneur.* (*Hist. de S. Denys, chap. VII, pag. 370 & 371.*) Nous examinerons dans la suite quels ont été les abus qui se sont glissés dans la *Chevalerie*, mais la citation que nous ve-

nons de faire , ne peut influer sur l'estime que l'on doit avoir pour l'ordre en général , & un corps entier n'est pas moins respectable , parce que quelques-uns de ses Membres ont commis des fautes qui leur sont justement reprochées. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'en Justice même , on avait tant d'égard pour les *Chevaliers* , que les dépens qu'ils y obtenaient étaient toujours doubles de ceux que l'on accordait aux *Ecuyers* : mais aussi , lorsqu'ils méritaient d'être condamnés , ils payaient une amende beaucoup plus forte , & cela parce qu'ils étaient regardés comme devant donner à leurs inférieurs l'exemple de la justice & de l'équité. La même loi les rendait responsables des crimes que leurs parens avaient commis , leur devoir était de les contenir. *Il payera la value de la paine , & ci aura la honte. (Affises de Jérusalem , chap. CX.)*

Par une autre prérogative qui était particulière à l'Ordre , un *Chevalier* que le sort des armes faisait tomber au pouvoir de son ennemi , ne portait point de fers comme les autres prisonniers : sa parole lui servait de lien , & dans sa prison , que l'on appelait *Courtoise* , on lui procurait tous les agrémens qu'il pouvait désirer. Dans le récit des combats fameux , nous ferons voir de quelle manière Bayard en use à l'égard d'Alonze que la victoire avait mis dans ses mains.

La preuve la plus frappante du cas que l'on faisait

de l'Ordre de *Chevalerie*, c'est que les Rois ne voulaient point être couronnés, qu'ils n'eussent été faits *Chevaliers*. Louis XI, dit Monstrelet (*vol. III, pag. 87.*) *estant habillé, prest à recevoir le sacre, tira son espée & la bailla au Duc de Bourgogne, en le priant qu'il le fait Chevalier de sa main, qui fut une nouvelle chose. Car l'on dit communement que tous les fils des Rois de France sont Chevaliers sur les fonds de baptême. Néanmoins le Duc, pour lui obéir, lui donna l'accollée, & le fait Chevalier de sa main.* Dans la même circonstance, Charles VI reçut l'investiture du Duc d'Anjou, & Charles VII, du Duc d'Alençon. Le père du premier de ces deux Monarques avait la plus grande estime pour la *Chevalerie*, & jaloux d'éprouver l'inclination de son fils, il fit mettre devant lui un casque & une couronne d'or enrichie de diamans, en lui laissant le choix entre l'un & l'autre. *Monseigneur, dit aussitôt Charles VI, donnez-moi le casque, & gardez votre couronne.* Enfin, on assimilait, pour ainsi dire, l'état des *Chevaliers* à celui des Rois, puisqu'en rapportant la mort d'un simple *Chevalier*, on citait le nombre de ses années de *Chevalerie*, comme on spécifie celles du règne d'un Souverain. (*Voyez le Moine du Vigéois.*)

Les *Chevaliers* ou *Bannerets* pouvaient aussi prétendre aux titres de Comtes, de Marquis, de Barons & de Ducs : ils les obtenaient en récom-

292. HISTOIRE UNIVERSELLE

penſe des ſervices qu'ils avoient rendus à l'Eſtat, & ces ſervices étoient conſacrés par les divers ornemens que l'on diſtinguait ſur leurs *écus*, tels que les *timbres* ou *caſques*, *cimiers*, *grilles*, *bourlets*, *tortils*, *volets*, *lambels* ou *lambeaux*, *ſupports tenans*, *ceintures* & *couronnes*, pièces qui avoient fait partie de leur armure de tête, coëffure, habillement, & portées dans les cérémonies par ceux à qui elles appartenaient. Delà encore les crénaux & les tours qui ſervaient à défendre les châteaux, & qui marquaient la nobleſſe des Seigneurs qui les poſſédaient. Les girouettes placées ſur le haut marquoient les différens grades de ces Seigneurs: celles qui étoient figurées en manière de *penons*, désignoient les *Chevaliers*, & les *Bannerets* les avoient taillées en *bannières*. L'intérieur même de leurs maiſons annonçait leur dignité, & dans les aſſemblées, chacun y occupait une place ſelon ſa qualité qui preſque toujours étoit accordée au mérite. Les tems ſont bien changés: A l'Egliſe même, on ne pouvoit aller à l'*offrande* & baiſer la *paix*, que ſuivant le rang impoſé par ſa condition.

Dame aler doit & Damiſelle

Devant les Bourgeois & Bourgeoiſes,

Et ſi tels gens ſont plus courtoiſes

Et laiſſent leur honneur aler,

On ne les doit point ravalér,

Mais leur doit-on plus faire honneur.

Or eſt aujourd'hui grant douleur,

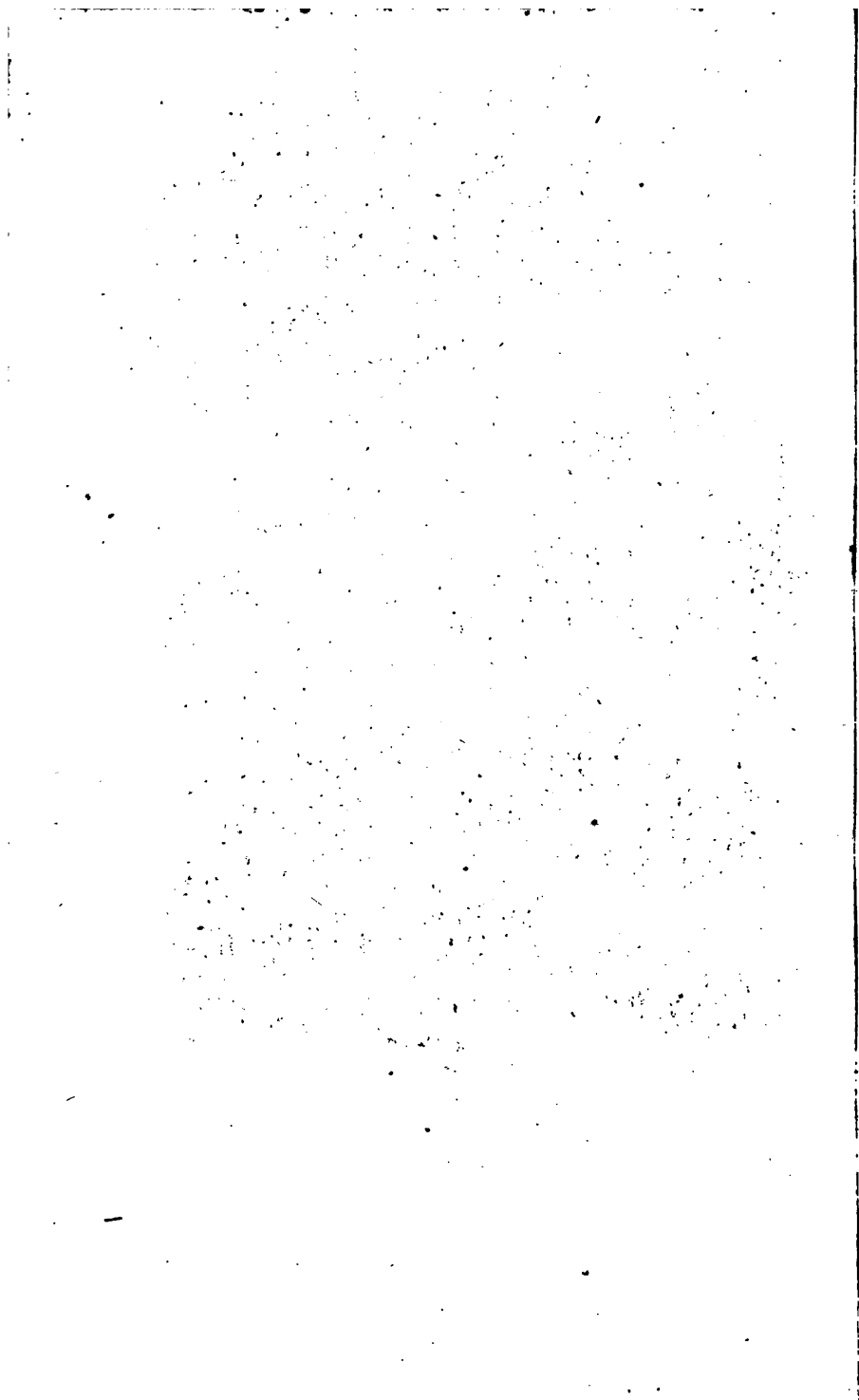


J. D. Dupire del.

Ph. Troncy sculp.

CHEVALIER.

DE 1100.



Quant par orgueil ou par richesse,
 Un tricheur, une tricheresse,
 Un malheureux, une chétive,
 Par son oultre cuidance estrive
 Et veult offrir devant un Saige,
 Ou ung homme de hault parage,
 Ancien ou jueune s'il a
 Ou po * d'estat qui lui faurra : * peu.
 Car si le Noble a pouvreté,
 Ou un pou d'ancienneté,
 Ou sa femme semblablement,
 Tant leur doit-on plus humblement
 Laisser l'onneur & eulx offrir. (*Eust. Deschamps.*)

Ces *Chevaliers* qui n'étaient pas riches, trouvaient des ressources à la guerre, & l'action finie, c'était entr'eux que se partageaient l'or, l'argent, les chevaux, palefrois & mulets; le reste était abandonné aux *Ecuyers* & aux autres personnes inférieures. D'ailleurs, les *Chevaliers* pouvaient encore s'enrichir par les rançons qu'ils avaient le droit d'exiger de leurs prisonniers, & qui montaient ordinairement à la somme de leur revenu annuel. *Il me va en l'entendement*, dit Montluc dans ses Commentaires, *que facilement je prendrois prisonnier ce Seigneur*, (Marc-Antoine Chevalier Romain) & *que si je le pouvois attraper, j'étais riche à jamais; car pour le moins, j'en aurois quatre-vingt mille écus de rançon, qui étoit son revenu d'un an, & n'estoit pas trop.* (L'intention de Montluc était d'en gar-

der une moitié & de donner l'autre à M. de la Morre , à ses Capitaines & à ses Soldats.)

Chaque *Chevalier* pouvait aussi être attaché tout-à-la-fois à plusieurs Cours différentes , en toucher les appointemens , avoir part aux distributions des robes , des livrées ou fourrures , des bourses d'or que les Princes répandaient avec profusion dans les Fêtes & *Tournois* ; de plus , toutes les fois qu'il était en voyage , il était sûr de trouver un hospice chez les Seigneurs qui souvent lui faisaient des présens , & ces mêmes Seigneurs avaient sur la porte de leurs châteaux des *casques* ou *heaumes* dont le but était d'avertir les *Chevaliers* que l'on se ferait un honneur de les recevoir. Perceforest parle souvent de ces *heaumes* ou *casques* , comme étant les signaux de l'hospitalité & du logis appresté aux *Chevaliers errans* & *querans adventures*.

Adonques, dit-il vol. III, p. 103, *estoit une coustume en la grant Bretaigne & fut tant que charité régna illecque, tous gentilz hommes & nobles Dames faisoient mettre au plus hault de leur hostel ung heaulme en signe que tous gentilz hommes & gentilles femmes trepassant les chemins, entraissent hardyement en leur hostel comme en leur propre ; car leurs biens estoient davantage à tous nobles hommes & femmes trepassans le royaume. Lorsqu'en 1387, Auberticour fut chercher Boucicaud l'ainé des deux frères de ce nom, qui lui avait donné un*

défi d'armes , il passa par Ortais , & là trouva le Comte de Foix qui luy fit bonne chère & le tint de lez luy , & au départir , il luy donna deux cens florins & un moult bel Rouffin. (Froissart, vol. III, p. 252.) Ecoutons le même Ecrivain , & nous verrons de quelle manière ce Comte de Foix reçut le Duc de Bourbon à son retour de la guerre de Castille. Adonc vindrent de par le Comte de Foix , trois Chevaliers lesquels se nommoient Messire Espaing de Lion , Messire Pierre Campestant , & Messire Menault de Nouailles , & vindrent devant le Duc de Bourbon & luy dirent ainsi. Monseigneur , vééz cy un présent que Monseigneur le Comte de Foix vous présente à votre retour d'Espagne , car il sais bien que vous avez eu plusieurs fraiz. Si vous donne à bonne entrée en son pays de Béarn , huit mille francs , ce mulet , ces deux courstiers & ces deux pallefrois. Si , répondit le Duc , beaux Seigneurs , grant mercy au Comte de Foix : mais tant qu'aux florins nous respondons que nuls n'en prendrons : mais le demourant nous recevrons de bonne volonté. Ainsi furent les florins refusés , & les chevaux & le mulet retenus. Assez tot après vint le Comte de Foix à costé du Duc , & l'emmena dessus son penon , en la ville d'Ortais & le logea en son hostel , & tous ses gens furent logés en la ville. Si fut le Duc trois jours à Ortais , & y eut de beaux disners & de grands soupers ; & monstra le Comte de Foix au Duc de

Bourbon, une partie de son estat. Le quel fait à Seigneur comme luy, moult à recommander. Au quatrième jour, le Duc prit congé du Comte, & le Comte fit & donna aux Chevaliers & Escuyers du Duc de beaux dons; & me fut dit que la venue du Duc de Bourbon couta au Comte de Foix dix mille francs. On lit dans un autre passage de Froissart que dans le courant de l'an 1387, donna ledit Comte, en droit don de sa bonne volonté, car il n'y estoit point tenu s'il ne vouloit, aux Chevaliers & aux Escuyers qui passoient par Ortais & qui l'alloyent voir en son hostel & compter des nouvelles, grands dons & beaux; à l'un cent, à l'autre deux cens, à l'autre trente, à l'autre quarante, à l'autre cinquante florins selon ce qu'ils estoient: & cousta au Comte de Foix le premier passage, selon ce que depuis le Trésorier me dit à Ortais, la somme de mille francs, sans les chevaux & les hacquenées qu'il donna.

Les voyages & la guerre étaient donc deux objets très avantageux pour les Chevaliers dont les services dans cette dernière étaient payés le double de ceux de l'Ecuyer, mais aussi ce dernier contribuait dans la même proportion lorsqu'il fallait faire quelque dépense en commun. On en trouve la preuve dans l'Histoire de Louis III Duc de Bourbon, par Jean Dorronville, nommé Cabaret, (ch. V, p. 17 & 18.) vint le grand jour des Rois où le Duc de Bourbon fit grande feste & lye chère,

& feît son Roi d'un enfant en l'aage de huit ans, le plus pauvre que l'on trouva en toute la ville, & le faisoit vestir en habit royal, en luy baillant tout ses Officiers pour le gouverner, & faisant bonne chère à celui Roi pour révérence de Dieu; & le lendemain disnoit celuy Roi à la table d'honneur. Après venoit son maistre d'hostel qui faisoit la queste pour le pauvre Roy auquel le Duc Loys de Bourbon donnoit communement quarante livres pour le tenir à l'escole, & tous les Chevaliers de la cour chacun un franc, & tous les Escuyers chacun demy franc. Si montait la somme aucune fois près de cent francs que l'on bailloit au père ou à la mère pour les enfans qui estoient Roys à leur tour, à enseigner à l'escole sans autre œuvre, dont maints d'iceux en vivoient à grand honneur: & cette belle coutume tint le vaillant Duc Loys de Bourbon tant comme il vesquit.

D'après la manière dont les Chevaliers étoient payés & récompensés, on ne fera pas surpris de voir les offres que leur faisoit un Seigneur ou une Dame qui avait quelque duel à soutenir, ou des biens à défendre contre un ennemi. On lit dans Perceforest qu'un Chevalier qui avait soutenu un gage de bataille, refusa l'offre que lui fit son Seigneur de la moitié de sa terre pour prix de la victoire qu'il avait remportée en combattant à sa place. On en a vu même qui après avoir tué leur adversaire, ont vendu très-cher à ses parens ou amis, son corps & ses déponilles. Le général en

usait avec plus de noblesse, & le déintéressement était le mobile de presque toutes leurs actions. Le bruit en parvenait aux oreilles des riches héritières, & quelquefois elles se décidaient à épouser un *Chevalier* qu'elles ne connaissaient que de réputation. D'ailleurs tous les Historiens attestent que la valeur suffisait alors pour obtenir les plus grands honneurs, & l'on a vu plusieurs *Chevaliers* commander des armées avant d'avoir atteint l'âge de trente ans. Boucicaut fut *Maréchal de France* à 25, & le *Chevalier sans reproche*, Louis de la Trimouille n'en avait que vingt-huit lorsqu'il fut revêtu de la dignité de Lieutenant-Général du Roi, grade supérieur à celui de *Maréchal*.

Lorsque l'entreprise que formait un *Chevalier* lui paraissait trop considérable pour être terminée par un seul homme, il choisissait un ou plusieurs associés qui devenaient *ses frères d'armes*. Cet objet demande quelques détails dans lesquels nous allons entrer après avoir donné l'explication du costume d'Hélie, placé à la tête de cet article.

C O S T U M E du Chevalier.

Nous l'avons fait graver ici tel qu'il est sur son tombeau où il est représenté en pied, avec l'habit & les armes de son siècle.

Le *casque* ou pot de fer à côtes, avec bandeau formant la couronne; le *bouclier* triangulaire,

chargé d'une croix encreée, & passé au col auquel il est attaché avec une large courroye; le *haubergeon* ou cotte de maille, de fer. A une ceinture étroite pend sa *hache d'armes*, dans une gaine ou fourreau fort large. Les jambes & les pieds sont couverts aussi de maille, ou chaînons, Ses *éperons* ne sont que de simples pointes, & tels qu'on les porta jusqu'après le règne de St. Louis.

Cet Hélié qui était fils de Jean Seigneur de la Flèche, acheta le Comté du Maine en 1090. Il mourut l'an 1110 & fut enterré à l'Abbaye de la Couture au Mans. Sa Fille Eremburge épousa Foulques V, Comte d'Anjou; & par là le Comté du Maine se trouva réuni à celui d'Anjou.

FRATERNITÉ D'ARMES.

Cette fraternité née du besoin, de l'estime & de la confiance mutuelle, se contractait quelquefois de royaume à royaume, & l'on en voit un exemple dans l'alliance des Germains avec les Latins de Constantinople; souvent de Prince à Prince, & telle est celle qui fut jurée entre le Roi Louis XI & Charles le Hardi; mais plus communément de particuliers à particuliers, qui prévenus d'une inclination réciproque, s'associaient pour quelque expédition, avec serment d'en partager également les travaux, les dangers, la gloire & le profit.

Les frères d'armes se liaient l'un à l'autre de

plusieurs façons différentes, & selon les mœurs qu'ils avaient puisées dans leur patrie. Lorsqu'en 1251 Philippe de Toucy vint offrir ses secours à St. Louis qui pour lors était à Césarée; *nos gens*, (dit Joinville,) *furent obligés de se faire saigner avec ceux de ce même Philippe, ensuite ils mêlèrent leur sang avec du vin, burent à l'envi cette horrible mixtion & s'écrièrent qu'ils étaient frères de sang.* Une autre circonstance également singulière, c'est que dans le même tems les Chevaliers de Constantinople firent passer un chien entr'eux & les Français, *disant en le découpant avec leurs sabres, qu'ainsi fussent-ils découpés s'ils manquaient l'un à l'autre.* Mathieu Paris rapporte que cette coutume sanguinaire était encore observée chez les Hibernois au commencement du 13^e siècle, quand il était question d'établir ou de confirmer une espèce de fraternité avec leurs alliés. On lit dans Alberic que le Comte de Tripoli se soumit à cette cérémonie barbare, lorsqu'il fit son funeste traité d'union avec le Sultan des Sarrafins. Cependant nous voyons par l'Histoire de quelques Nations, même Payennes, que ces adoptions n'étaient pas toujours souillées de sang & d'horreur : elles se faisaient chez les uns par la simple collision de leurs boucliers, de leurs lances & de leurs épées, pratique familière aux Anglais, avant que les Normands eussent conquis leur pays; chez les autres, par un

échange réciproque de leurs armes : quelquefois aussi elles étaient scellées par un serment sur ces mêmes armes, de là, le nom si connu en Angleterre de *frères conjurés* ; parce qu'ils juraient de s'aimer & de se défendre réciproquement dans toutes les occasions.

La fraternité la plus respectable fut celle que le Christianisme introduisit ; elle se contractait au pied de l'autel & devant un prêtre qui, à cette occasion, récitait quelques prières dont nous avons encore la formule dans l'*Eucologium*. Les nouveaux frères confirmaient leur alliance, non-seulement par des sermens solennels sur l'Evangile, mais encore par l'Hostie que le ministre témoin de leur engagement romprait en deux, pour leur être distribuée ; ce qui signifiait qu'ainsi serait séparé de J. C. celui qui romprait le traité d'union fraternelle. Quand le Duc d'Orléans & celui de Bourgogne se raccommodèrent, ils se rendirent tous les deux à l'Eglise, ils y entendirent la Messe, y communierent & préalablement *jurèrent bon amour & fraternité*.

Cependant ces sociétés d'armes ne se formaient pas toutes dans les Temples, & l'on trouve à la Chambre des Comptes de Paris un acte authentique par lequel Louis XI dont nous venons de parler, *prend & accepte Charles le Hardi, Duc de Bourgogne, pour son seul frère d'armes, se constitue*

le sien, promet le porter, aider, soutenir, favoriser, secourir de sa personne contre tout ce qui peut vivre & mourir; jure enfin par la foi & serment de son corps, sur son honneur, & en parole de Roi, avoir & tenir toute ces choses fermes, stables, & agréables, sans jamais venir au contraire en quelque forme ou manière que ce soit.

Un autre traité non moins curieux en ce genre, est celui qui fut conclu entre Bertrand Duguesclin & Olivier de Clifson. C'est un précis des obligations qu'emportait la fraternité d'armes. Elles consistaient à ne jamais abandonner son frère dans quelque péril qu'il se trouvât, à le maintenir dans ses possessions envers & contre tous, à défendre son honneur de tout son pouvoir, à *l'aider de son corps & de son avoir jusqu'à la mort*, à soutenir même pour lui, dans certains cas, le gage de bataille, s'il mourait avant que de l'avoir accompli. Néanmoins ces associations n'étaient pas toujours à vie, & souvent elles se bornaient à des expéditions passagères, telles qu'une entreprise d'armes, une guerre, une campagne, une bataille, un siège, un assaut. Le brave Ste-Colombe ayant été blessé à mort devant Rouen, le Duc de Guise qui commandait, le visita & l'assura qu'il *lui ferait part à jamais de sa fortune & de ses moyens, comme à son compagnon & frère d'assaut.*

Les Dames, privilégiées par-tout ailleurs, n'a-

vaient pas droit d'exiger la préférence sur un *frère d'armes* : un *Chevalier* dont une Demoiselle avait inutilement réclamé la protection, se disculpa sur la nécessité dans laquelle il s'était trouvé pour lors de voler au secours de son compagnon, & l'excuse fut décidée légitime ; mais une pareille justification n'aurait pas été reçue s'il avait manqué à son Souverain. De là, cette clause expresse de l'alliance de Duguesclin & du Seigneur de Clifson. *Nous voulons être unis à toujours contre tous ceux qui peuvent vivre & mourir, exceptez les Rois de France, ses Frères, le Vicomte de Rohan & les autres Seigneurs de qui nous tenons terre.* Ce que l'on devait à son Prince l'emportait sur tous les autres devoirs. Les *frères d'armes* de Nation différente n'étaient liés qu'autant que leurs Souverains étaient unis. Si les Rois se déclaraient la guerre, elle entraînait la dissolution de toute société entre leurs sujets respectifs, mais ce cas excepté, rien n'était plus indissoluble que les nœuds de cette *fraternité*.

Le *frère d'armes* devait être l'ennemi des ennemis de son compagnon, & ne pas avouer, du moins ouvertement, des amis qui n'auraient pas été communs. Le Duc de Bourbon porta la délicatesse au point de refuser de Henri de Transamare Roi de Castille, une somme considérable, uniquement parce que ce Prince était ennemi de Boucicaut son frère. Il n'y avait point d'occasion qu'un compa-

gnon d'armes ne faisît , si l'autre avait besoin d'assistance , point de bons offices qu'il ne cherchât à lui rendre , point d'intérêt qu'il ne fût disposé à lui sacrifier. Tous leurs biens présens & à venir étaient en commun ; leur vie même devait être employée à la délivrance l'un de l'autre , & dans quelque cas que ce fût , jamais ils n'oubliaient le titre par lequel ils étaient unis. L'obligation de s'aider mutuellement , sans pouvoir se séparer , ne leur permettait pas même de former aucun engagement que de concert. On lit que Boucicaud passant à son retour d'Espagne par le Comté de Foix , se trouva souvent à boire & à manger avec les Anglais. Ceux-ci , à des abstinences particulières qu'ils lui virent faire dans ses repas , jugèrent qu'il avait voué quelque entreprise d'armes , & lui dirent que s'il ne demandait autre chose , on aurait bientôt trouvé qui le délivrerait. Le brave Français répondit avec une noble fierté , que son vœu était de combattre à outrance , mais qu'il avait pour compagnon un Chevalier nommé *Messire Renaut de Roye* , sans lequel il ne pouvait rien faire ; que si cependant quelqu'un voulait la bataille , il la lui octroyait ; qu'il leur laissait le choix du jour , que tout ce qu'il exigeait , c'est qu'on lui donnât le tems d'avertir son frère.

Mais si toutes les entreprises des compagnons d'armes devaient être formées & soutenues de concert ,

cert, si l'honneur en devait être indivisible, le péril commun & le profit égal ; tous deux devaient encore en partager les frais, & la loi voulait que tout se fît à *bourse commune*. Lorsqu'une expédition était finie, ou qu'une rupture survenue entre les Souverains annullait les sociétés, on se rendait mutuellement un compte exact de la dépense & de la recette, de la perte & du gain. Gentil Sire, dit l'Anglais Cavarlai au Connétable Duguesclin, *une guerre fatale allumée entre le Prince de Galles mon Seigneur, & le Roi Henri de Castille, nous oblige de nous séparer. Nous avons été ensemble par bonne compagnie comme prud'hommes. J'ai toujours puisé sans réserve dans votre bourse. Jamais il n'y eut dispute entre nous, ni sur les biens conquis, ni sur les joyaux donnés ; il ne nous est pas même arrivé de songer à aucun partage, mais je pense que j'ai reçu plus que vous, dont je suis votre redevable. Toute la grace que je vous demande, c'est de vouloir bien compter. J'ignore, repart le généreux Connétable, si vous me devez ou si je vous dois. Il ne me souvient que de notre amitié. Tout mon chagrin est que les ordres de votre Souverain vous rappellent à son service ; ainsi le doit tout bon Gentilhomme. Si dans la suite la fortune nous permet de nous associer de nouveau pour quelque entreprise, alors nous écrirons. Mais que tout soit quitte pour le présent. L'estime a produit notre union. L'habitude l'a*

confirmée, l'absence ne fera que l'accroître. Lors le baïsa Bertrand & tous ses compagnons, aussi moult fut piteuse la départie. Tel était enfin l'attachement d'un frère pour son frère, qu'il croyait devoir lui rester fidèle jusqu'à la dernière extrémité. Après avoir fait un portrait des cruautés & des violences commises en 1414, au sac de la Ville de Soissons qui s'était révoltée, le Moine de Saint-Denys ajoute que le Chef de la rebellion, Enguerrand de Bourbonville, fut décapité, quelques instances que fissent pour lui sauver la vie, beaucoup de grands & célèbres Officiers de l'armée, & quelque offre qu'ils pussent faire de grandes sommes d'argent pour le délivrer, par manière de rançon. Ils croyaient tous devoir ce témoignage à sa valeur & au long tems qu'ils avaient fait la guerre ensemble en Lombardie & en France où ils avaient été amis & frères d'armes, comme aussi à la magnificence dont il usait de tous ses profits de guerre.

Rien ne prouve mieux l'utilité de ces associations que l'exemple de Duguesclin & de Louis de Sancerre, frères d'armes & compagnons inséparables. C'est à l'union de ces deux grands hommes que le trône Français doit une partie considérable de la Guyenne qu'ils entreprirent de reprendre sur les Anglais. La mort du premier ne rallentit point l'ardeur du second qui, devenu Connétable, acheva, autant qu'il le put, une conquête commencée en

commun. On voit encore dans une foule de monumens, que des Seigneurs particuliers ont trouvé dans ces fraternités militaires le moyen de faire des entreprises dignes des plus puissans Souverains; mais encore une fois, elles ne devaient être formées que de l'aveu & sous l'autorité de celui dont ils étaient nés sujets. Quand le devoir ne les retenait plus au service de leur Prince ou de leur Patrie, ils s'associaient pour aller purger une Province des brigands qui l'infestaient, pour délivrer des Nations éloignées qui gémissaient sous le joug des Infidèles, pour venger un Monarque opprimé, détrôner un usurpateur, & très-souvent pour maintenir les droits du sexe contre d'injustes ravisseurs. Telles furent les célèbres entreprises du Duc de Bourbon dans le Lyonnais contre les brigands, de Saintré dans la Prusse contre les Payens, de Duguesclin dans l'Aragon contre Pierre le Cruel, de Boucicaut dans toute la France pour faire restituer à des Dames les biens dont elles avaient été dépouillées dans le trouble des guerres. Pour y parvenir, il résolut de lever un Ordre de treize *Chevaliers* qui, pendant cinq ans, se dévouèrent à *défendre à leur pouvoir le droit de toutes genti-femmes qui les en requerroient*. Chacun d'eux portait lié autour du bras un *écu* d'or émaillé de verd, sur lequel était empreinte la figure d'une Dame blanche;

ce qui fit donner à toute la Société le nom de *Chevaliers de la Dame blanche à l'écu verd*. Une pareille ardeur anima deux Chevaliers de Picardie en 1745, pour le maintien des droits de Jacqueline de Bavière. Quand le Comte de Saint Pol, dit Monstrelet, reçut dans son Château de Hesdin, sa sœur, la Duchesse de Bourgogne : audit lieu de Hesdin, estoient Jean Bastard de Saint-Pol & Andrien de Humières, lesquels portoient chacun sur son bras dextre une rondelle d'argent où il y avoit peinte une raze de soleil, & s'avoient entrepris pour ce qu'ils vouloient soutenir contre tous Anglois & autres leurs alliés, que le Duc Jean de Brabant avoit meilleure querelle de demander & avoir le Pays & Seigneurie de la Duchesse Jacqueline de Bavière sa femme, que n'avoit le Duc de Glocestre.

Le Duc de Bourgogne a cru devoir imiter ces exemples & en a donné deux preuves éclatantes rapportées par Olivier de la Marche. Par deux fois en sa vie, il voulut combattre en la lice, l'une des fois à l'encontre du Duc de Glocestre frère du Roy d'Angleterre, & pour la querelle de Hollande & de Hainaut; & l'autre fois, il voulut combattre un Duc de Sasse pour la querelle de Madame Catherine de Chevoin sa belle-tante, à cause de la Duché de Luxembourg où elle prétendoit droit de succession, & ledit Duc de Sasse querelloit pareillement ladite Du-

ché. Ainsi ce noble Duc offrit par deux fois son corps à combattre devant l'Empereur es deux personnages que je dis.

Les fraternités d'armes rappellent nécessairement les adoptions d'honneur en fils, adoptions qui ne donnaient pas droit à la succession comme chez les Romains, mais qui dans la réalité, communiquaient réciproquement les titres de père & de fils, & formaient une liaison de bienveillance d'autant plus étroite, qu'elle était dégagée de toute espèce d'intérêt. Ducange observe que les peuples septentrionaux sont les premiers qui en aient introduit l'usage, qu'il passa ensuite dans l'Orient & dans l'Occident; enfin qu'il est regardé par les Savans comme la véritable source de la *Chevalerie*. Toutes les Histoires présentent une foule d'exemples de ces sortes d'alliances. Les Rois même, les Princes, leurs enfans, les plus grands Seigneurs s'en faisaient gloire, sur-tout quand celui qui adoptait, était un personnage distingué par ses hauts faits, sa naissance ou sa dignité. Ainsi François I appellait Semblançai son père, ainsi Henri traitait de compère le Connétable de Montmorenci, ainsi Théodoric, Roi des Goths, fut adopté par Zénon; Théodébert, Roi des Français Austrasiens, par Justinien; Cosroès, Roi de Perse, par Maurice; Boson par le Pape Jean XII; Louis, fils de Boson, par

l'Empereur Charles le Gros, & Godefroy de Bouillon, par Alexis Commène.

Chez les peuples du Nord, ces adoptions se faisaient par la tradition des armes : *Nous vous donnons*, disaient-ils, *ce cheval, cette épée, ce bouclier & toute l'armure militaire, vous créant notre fils par ce présent, afin que vous vous rendiez digne par les armes, d'une qualité que vous semblez mériter par votre bravoure.* Les Grecs, selon l'histoire des guerres saintes, avaient un usage tout différent : c'était de faire passer l'adopté sous sa chemise ou sous son manteau ; ce qui signifiait qu'on le regardait comme son fils & comme sorti de soi. C'est ainsi que Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon & son successeur au trône de Jérusalem, fut adopté par le Prince d'Edesse qui, au rapport de Guibert Abbé de Nogent, le fit passer nud sous sa chemise, le serra étroitement contre son sein, & termina la cérémonie par lui donner un baiser. La Princesse en fit autant, & de ce moment, Baudouin fut traité par l'un & par l'autre, comme un fils adoptif.

On trouve encore dans nos histoires une autre espèce d'adoption qui se faisait en coupant les cheveux de celui qu'on adoptait. Elles racontent que Charles Martel envoya Pépin son fils à Luitprand Roi des Lombards, *afin que lui coupant ses pre-*

miers cheveux , il devint son père adoptif. Cette cérémonie usitée de toute ancienneté par les Payens , fut toujours aussi pratiquée par les Chrétiens qui de peur d'irriter quelques esprits faibles , en abolissant certains usages antiques , aimèrent mieux les sanctifier par de pieuses oraisons.

Une autre manière encore de contracter cette alliance , c'était de couper les premiers poils de celui qu'on adoptait. Clovis , dit Aimoin , envoya des Ambassadeurs au Roi Alaric , pour le prier de lui toucher , c'est-à-dire , *de lui couper la barbe , suivant la coutume des Anciens , & d'être par ce moyen , son père adoptif.* Nous avons vu que de toute antiquité , cet usage était observé chez les Grecs & les Romains qui se faisaient couper ces premiers poils en grand appareil , les consacraient avec faste à leurs Divinités , & solemnisaient le jour de cette cérémonie par de superbes festins.

Enfin les Rois , les Princes , les Républiques même , ont inventé , dans ces derniers siècles , un genre d'adoption , par la communication qu'ils ont faite à quelques personnages illustres , de leurs noms & de leurs armes ou armoiries. Ainsi Philippe de Croy , Comte de Chimay , fut adopté par Ferdinand , Roi de Naples , qui lui permit de porter le surnom & les armes d'Aragon , faveur qui l'admettait dans cette auguste famille , mais qui ne lui donnait aucune prétention aux biens , aux droits

& privilèges dont elle jouissait. Ainsi les Vénitiens, par l'extrême considération qu'ils avaient pour René de Voyer d'Argenson, lui accordèrent & à ses descendans d'ajouter les armes de la République aux siennes. Ainsi, pour avoir sauvé Gênes, le Vainqueur de Mahon, Louis-François-Armand, Maréchal Duc de Richelieu, fut fait noble Gênois avec pouvoir de porter les pleines armes de cet Etat.

Plus nous avancerons, & plus on verra combien la fraternité d'armes & les adoptions d'honneur ont été utiles au général & au particulier. Si la politique sentit qu'il était très-avantageux d'entretenir dans l'ame des *Chevaliers* l'amour de la gloire & celui des Dames, elle conçut aussi que le lien de l'amitié devenait nécessaire pour unir tant de Héros, entre lesquels une double rivalité aurait produit une source de divisions préjudiciables à l'intérêt commun, & cet inconvénient fut détruit par les fraternités formées entre les enfans de la *Chevalerie*. Ceux qui l'avaient conférée, étaient regardés comme autant de pères de familles, les Conseillers ou Assistans comme les parains des nouveaux *Chevaliers*, & ceux-ci comme les enfans d'un même père. Lorsque Philippe de Valois, avant d'être Roi, alla porter la guerre en Italie, l'an 1320, pour défendre le parti des Guelfes, Galéas Visconti qui soutenait la faction des Gibelins & qui

pouvait attaquer ce Prince avec des forces bien supérieures, ne voulut point profiter de ses avantages. Il voulut, au contraire, prendre la voie de la négociation pour l'engager à retirer ses troupes, & cela, parce qu'il ne croyait pas devoir combattre un Prince dont la personne lui était respectable par trois raisons : la première à cause de son rang, la seconde, parce qu'il était son frère par l'Ordre de *Chevalerie*, la troisième, parce qu'il avait reçu le titre de *Chevalier*, des mains de Charles Comte de Valois, père de ce même Philippe. C'était sans doute aussi par le motif de fraternité que les compagnons du même Ordre ne pouvaient se défier & se battre l'un contre l'autre sans une permission expresse de leur Souverain. Le Roi fit grâce de la vie au Maréchal de Gié, condamné à mort, en considération de la *Chevalerie* que ce Prince avait eue de lui. Gauvain qui avait accompagné Lancelot lorsque celui-ci fut armé *Chevalier*, refusa de soutenir le gage la bataille contre lui : il se regardait comme parain de Lancelot, & ne voulut point combattre son filleul.

Les traits analogues aux différens objets dont nous venons de donner une idée, se rencontreront d'eux-mêmes sous notre plume, dans les différentes matières que nous allons traiter, & le tableau des fêtes que la *Chevalerie* a fait naître, nous en fournira l'occasion. L'origine des *devises* & des *armois*,

ries y trouvera sa place, & ce que nous en dirons ne sera pas moins utile au Théâtre que l'historique des *Tournois*, des *Carouxels* &c. Nous avons annoncé ce qui se pratiquait à la dégradation d'un *Chevalier*, & ces détails seront renfermés dans l'article suivant. L'appareil de cette cérémonie devait inspirer autant d'effroi, que celle de la réception imprimait de respect & de vénération, tant aux spectateurs, qu'à ceux auxquels l'ordre était conféré.

DÉGRADATION d'un Chevalier.

» Si quelque vaillant guerrier, dit la Colombière ; avoit rendu quelque service signalé à son Prince ou à sa patrie, il estoit exalté par la bouche des plus grands & hautement loué par les *Rois* & *Héraults d'armes*, & par les Historiens qui escrivoient son nom & ses actions glorieuses dans les chroniques & fastes triomphaux, & gravoient sur les colonnes de marbre & d'airain qui sont dans les Temples de la vertu, de l'honneur & de la renommée, son nom, sa valeur & ses actions guerrières, & faisoient retentir sa gloire jusques au bout du monde ; & qui plus est, l'on le présentoit avec cérémonie au Roy qui, le recevant avec de grandes caresses, l'honorait de présens & de récompenses dignes de ses belles actions, comme nous lisons de Louis unzième qui ne donnoit jamais aucune charge ny office, soit de guerre ou de judicature,

qu'à ceux dont la vertu & le mérite luy estoient recommandés , & bien souvent en envoyoit les provisions bien scellées à tels qui n'avoient jamais eu la pensée de les demander. Et lorsqu'il vouloit gratifier quelqu'un plus particulièrement , il le prenoit par la main , le menoit dans son cabinet , & après avoir loué sa valeur , sa prudence & sa probité , ou quelque'autre qualité recommandable , il luy donnoit un petit sac ou bourse de velours bleu , pleine d'*escus* au soleil , & luy promettoit de se souvenir de luy , lorsque l'occasion se présenteroit de quelque charge vacante ; estant à remarquer que la Reyne Charlotte de Savoye sa seconde femme , faisoit & cousoit elle-même ces bourses de velours , & aydoit au Roy son mary à les remplir d'*escus* d'or , les unes plus , les autres moins.

Que si le guerrier duquel on avoit fait cas au Roy , n'estoit pas Gentilhomme , il luy donnoit des lettres de noblesse , & luy composoit bien souvent luy-même des armes conformes & symboliques à ses belles actions , comme estant le sceau de sa gloire , & le caractère de sa noblesse : que si déjà celuy qu'il desiroit honorer de quelque marque d'honneur estoit Gentilhomme , il le faisoit *Chevalier* , ou adjoustoit quelque pièce honorable à ses premières armes , luy permettoit de lever bannière , & de la faire porter dans les batailles & tournois. Bref , il taschoit d'accroistre ses bienfaits & ses

316 HISTOIRE UNIVERSELLE

honneurs à mesure que les services glorieux & les actions généreuses de ces guerriers alloient en s'augmentant, ce qui obligeoit tout le monde à bien faire.

Et tout, au contraire, si quelqu'un se trouvoit atteint & convaincu d'être lasche, traître, menteur, assassin, ravisseur, ou enfin criminel de leze-Majesté, son nom & sa personne estoient en horreur, & l'on le publioit infâme par-tout. L'*escu* de ses armes estoit publiquement rompu avec un marteau, effacé avec de l'encre, ou autre couleur noire & enfumée, & traîné à la queue d'une cavalle par les boues & par les ordures, pour marque d'une ignominie éternelle. Sa lance estoit aussi brisée en tronçons, la pointe en bas & quelquefois brûlée. Ses esperons luy estoient arrachés avec violence & mis en pièces, son baudrier & sa ceinture desceints, son espée & sa masse d'armes cassée contre son casque, son cimier, son volet, son bourlet & sa cotte d'armes déchirés, foulés aux pieds & dispersés dans le champ où cette dégradation se faisoit, & son cheval avoit la queue coupée sur un fumier, & bien souvent luy & toute sa race, à sçavoir ceux qui descendoient de son estoc, après le crime commis, estoient déclarés ignobles & roturiers.

Cornéille Tacite, parlant des *Chevaliers Romains* qui furent cassés & dégradés par l'Empereur Vitellius, pour le meurtre qu'ils avoient commis

en la personne de son prédécesseur, escrit qu'il leur osta publiquement le baudrier & le cheval, flétrissure qui fut si dure à ces *Chevaliers*, qu'il y en eut quelques-uns qui se tuèrent eux-mêmes par désespoir, ne desirans de vivre après cette infamie : mais sur-tout est remarquable que le cheval de l'un de ces *Chevaliers* démontés courant après son maître, & ne le voulant quitter, ce *Chevalier* le tua d'un coup d'espée, & puis s'enferra luy-mesme & mourut à ses pieds.

Ce baudrier qu'on ostoit aux *Chevaliers* en les dégradant, estoit nommé *cingulum militare* duquel les anciens Romains honoroient ceux qu'ils faisoient *Chevaliers*, racontant premièrement devant toute l'armée & tout le peuple, les belles actions qu'avoit fait celuy à qui on le concédoit. Ils en usoient de mesme lorsqu'ils leur donnoient des colliers, des chaînes & des bagues d'or ; & tout de mesme ils les leur ostoient en les dégradant, & pour ce que la mode estoit parmy lesdits Romains, que les foldats portoient un anneau d'argent, & les *Chevaliers* un anneau d'or, ils remettoient un anneau d'argent au *Chevalier* dégradé, en luy ostant celuy d'or ; & s'ils le vouloient punir avec plus de honte, à cause de quelque lascheté, ils lui en mettoient au doigt un de fer, comme à un esclave.

Par fois aussi ils estoient bien plus rigoureux, & punissoient les traistres avec sévérité, comme nous

lisons de Séjanus qui ayant esté déclaré traistre par l'Empereur Tibère , duquel il avoit esté favory , fut misérablement tué & traîné par les rues de Rome , ses statues qui estoient des inter signes & des marques d'honneur , brisées & renversées , son corps jetté dans le Tibre , ses enfans condamnés à la mort , & sa fille , encore qu'elle fust promise au fils de Claudius qui estoit du sang des Césars , fut déflorée & violée par le bourreau auparavant que d'estre étranglée , pource qu'il n'estoit pas permis de faire mourir une vierge au supplice.

J'ay trouvé aussi parmy les manuscrits de la Bibliothèque de M. Séguier , un exemple mémorable rapporté en Latin par Henry Spelman qui dit que Guillaume Comte d'Eu , prévenu du crime de lèze-Majesté & conjuration contre le jeune Roy Guillaume d'Angleterre , accusé par Geoffroy Baignard ; ce Roy tenant une notable assemblée à Salisbury , permit le duel à *outrance* , entre l'accusateur & l'accusé , dans lequel ce malheureux Comte d'Eu estant demeuré outré & vaincu , & blessé à mort , eut par le commandement du Roy , les yeux arrachés , & les testicules coupés avant que de mourir ; & son *Escuyer* fut rudement fouetté & puis pendu le 13 Janvier 1096.

A l'article du Tournoi de Réné de Sicile , on verra de quelle manière encore étaient punis les *Chevaliers* qui osaient s'y présenter , & auxquels on

avait quelques reproches à faire , mais revenons à la Colombière , & il nous apprendra que selon le genre des crimes de ces mêmes *Chevaliers* , les Anciens faisaient pendre à un pilory l'*écu* de leurs armes à la renverse , que leur condamnation y était affichée , que les Officiers d'armes y retranchaient quelques pièces , y ajoutaient quelques taches d'infamie , ou les rompaient & brisaient entièrement.

A un fanfaron , dit-il , & rodomont qui se vanroit de beaucoup de choses & qui ne faisoit rien qui vaille , l'on tailloit d'or la pointe dextre du chef de son *escu*.

A celui qui avoit lascchement & de sang froid tué un prisonnier de guerre , on luy accourcissoit & arrondissoit son *escu* par le bas de la pointe.

A un qui estoit convaincu de mensonge , de flatterie ou de faux rapport à son Prince pour le porter à la guerre , on luy couvroit la pointe de son *escu* avec la couleur de gueules , effaçant les figures qui y estoient posées auparavant.

A celui qui s'estoit hasardé témérairement & indiscrettement aux coups , en sorte qu'il en estoit arrivé perte & deshonneur à son party , l'on marquoit le bas de son *escu* d'une pile ou pointe échancrée.

A celui qui estoit convaincu d'adultère , d'ivrognerie , ou de faux témoignage , l'on peignoit deux gouffers de sable sur les deux flancs de son *escu*.

320 HISTOIRE UNIVERSELLE

Au lasche, poltron & couard , l'on barbouilloit son *escu* sur le flanc fenestre , en façon de gore , qui estoit un gouffet eschancré & arrondy en dedans.

A celuy qui avoit manqué de parole , l'on peignoit une tablette , ou quarré de gueules sur le cœur de l'*escu* de ses armes.

Et à un infâme qui avoit ravy par force l'honneur d'une fille , l'on peignoit son *escu* à la renverse sur un drap noir , pource qu'il méritoit une mort honteuse.

Et lorsque quelqu'un estoit convaincu de trahison , l'on diminuoit les pièces de ses armes le premier jour , & le lendemain on brisoit son *escu* avec un marteau , comme nous lisons que fit faire le Roy Edouard III d'Angleterre , lequel entr'autres punitions dont il chastia la trahison d'un qui avoit vendu une place maritime qui lui avoit été commise , commanda qu'on mist ses armes en un lieu public , renversées la pointe en haut , & de ses estoiles d'or qu'il y avoit en champ d'azur , il en fit effacer deux , une au chef & l'autre à la pointe de l'*escu* , & le lendemain il ordonna qu'on rompist entièrement lescdites armes , & déclara ce traistre ignoble & roturier , & tous ses descendants.

Lorsque quelque *Chevalier* avoit été vaincu dans un combat singulier , s'il estoit tué sur-le-champ , & qu'il expirast après avoir confessé quelque crime capital , les Officiers d'armes faisoient traïsnr son
corps

corps avec ignominie sur une claye noire, ou à la queue d'une cavalle, & puis le livroient à l'exécuteur de la haute justice qui le jettoit à la voirie. Ils faisoient pendre l'*escu* de ses armes à un pilory, la pointe en bas, trois jours de suite, le brisoient publiquement, & déchiroient sa *cotte d'armes* en mille pièces. Et tout au contraire celui qui estoit victorieux, estoit honoré du Roy, de la Reyne, de toute la Cour, & particulièrement des Dames, & estoit conduit en grand triomphe par la ville, accompagné de tous ses amis & de la jeune Noblesse, *fringans & dançans devant luy*, les trompettes, rambours & clairons précédans son triomphe, avec les Roys & *Hérauts d'armes* portans devant luy le *baston* dont il avoit vaincu son ennemy, avec son *penon*, & sa *bannière*, & celle du Saint qui estoit son patron.

Que si le crime de ceux qu'on desiroit punir n'estoit pas si atroce, les Officiers d'armes commis par le Roy, diminueoient seulement quelque chose des ses armes, comme nous lisons dans la vie de S. Louis, un trait remarquable de sa justice, en la personne de Jean d'Avesnes, l'un des fils du premier lit, ou, selon l'opinion de quelques-uns, fils naturel de Marguerite, Comtesse de Flandres; car comme il fut question de ce Comté entre luy & Guillaume de Bourbon, Seigneur de Dampierre, fils du second lit, ou légitime de cette Princesse,

estans tous deux avec leur mère en présence du Roy , pour recevoir jugement sur leur différend , Jean d'Avesne injuria sa mère devant Sa Majesté ; à raison de quoy , la mère s'estant plainte au Roy , il le condamna de ne porter désormais en ses armes le lyon armé & lampassé , comme voulant dire que quiconque deschire l'honneur de sa mère & le ternit de la langue , mérite de ne porter ny ongle ny langue , tellement que les armes des Comtes de Flandres estans d'or au lyon de sable , armé & lampassé de gueules , Jean d'Avesne fut contraint de le porter sans ongle ny langue , ce qui luy fut une très-grande flétrissure à luy & à tous ses descendans.

Le Ferron & quelques autres Auteurs disent que Jean , frère de Hébert , Comte de Vermandois , fut privé , par son offence , du nom & des armes de Vermandois , qui sont échiquetées d'or & d'azur , & contraint de porter à l'advenir des gueules à une panthère d'argent , qui est le symbole de la félonie & de la rébellion : tellement que nous voyons que les armes chargées ou déchargées de quelques pièces , ou mesme entièrement rompues , sont autant honteuses que celles auxquelles on en ajoute de nouvelles , sont honorables , glorieuses & considérables. Tellement encore que la noblesse , pour se maintenir dans son lustre , doit estre pure , sans rache & sans reproches , semblable à l'hermine ou lectice qui aime mieux mourir que de passer

par un endroit où elle puisse salir sa belle peau.
Potius mori quam fœdari «.

Nous avons cru devoir citer en entier cet article de la Colombière, parce qu'il ne laisse rien à désirer sur les différens objets auxquels étaient attachés le déshonneur & la dégradation d'un *Chevalier*. Les cérémonies que l'on pratiquait dans le dernier cas ne sont pas moins curieuses, & le même Ecrivain va nous en fournir l'historique.

» Premièrement, on assembloit vingt ou trente *Chevaliers* ou *Efcuyers* sans reproche, devant lesquels le Gentilhomme ou *Chevalier* traistre estoit accusé de trahison, de lascheté, de foy mentie, ou de quelqu'autre crime capital & atroce, par un *Roy* ou par un *Héraut d'armes*, qui déclaroit le crime tout au long, nommoit les tesmoins & disoit toutes les particularités du fait. Sur quoi le Gentilhomme ou le *Chevalier* accusé estoit condamné à la mort par lesdits *Chevaliers*, ou anciens nobles, & estoit dit que préalablement il seroit dégradé de l'honneur de *Chevalerie* & Noblesse, & qu'il rendroit l'ordre, s'il en avoit reçu quelqu'un.

Pour l'exécution de ce jugement, l'on faisoit dresser deux théâtres en eschaffaux, sur l'un desquels estoient assis les *Chevaliers* & *Efcuyers-Juges*, assistés des *Rois*, des *Hérauts* & des *poursuivans d'armes*, avec leurs cortès d'armes & esmeaux. Sur l'autre, estoit le *Chevalier* condamné,

324 HISTOIRE UNIVERSELLE

armé de toutes pièces, & son *escu* blazonné de ses armes, planté sur un pal devant lui, renversé les pointes en haut. D'un costé & d'autre, à l'entour du *Chevalier*, estoient assis douze Prestres, revestus de leurs surplis, & le *Chevalier* estoit tourné du costé de ses Juges : en cet estat lesdits Prestres commençoient à chanter à haute voix les Vigiles des morts, depuis *Dilexi* jusqu'à *Miserere*, après que les *Hérauts* avoient publié la sentence des Juges : à la fin de chaque Pseaume, les Prestres faisoient une pause durant laquelle les Officiers d'armes dépouilloient le condamné de quelques pieces de ses armes, commençans par le heaume, continuans de le désarmer pièce à pièce jusques à ce qu'ils eussent parachevé, & à mesure qu'ils estoient quelqu'une, les *Herauts* crioient à haute voix : *Ceci est le hassinet du traistre & desloyal Chevalier*, & faisoient & disoient tout de mesme du collier ou chaînes d'or, de la cotte d'armes qu'ils rompoient en plusieurs lambeaux, des gantelets, du baudrier, de la ceinture, de l'espée, de la masse d'armes, des esperons, bref de toutes les pièces de son harnois, & finalement de l'*escu* de ses armes qu'ils brisoient en trois pièces avec un marteau.

Après cela, les Prestres se levoient & chantoient sur la teste du malheureux *Chevalier* le Pseaume 109 de David, *Deus laudem meam ne tacueris*, dans

lequel sont renfermés plusieurs imprecations & malédictions contre les traîtres.

Et comme anciennement ceux qui devoient recevoir l'Ordre de *Chevalerie*, devoient le soir auparavant, entrer dans un bain pour se purifier le corps, & passer la nuit entière dans une Eglise pour purger leur ame d'immondicité; ainsi le *poursuivant d'armes* tenoit un bassin d'eau chaude, & le Roy ou *Hérault* demandoit par trois fois le nom du *Chevalier* dépouillé que le *poursuivant* nommoit par son nom, surnom & seigneurie, auquel le Roy ou *Hérault* respondoit qu'il se trompoit, & que celui qu'il venoit de nommer, estoit un traître desloyal & foy mentie; & pour montrer au peuple qu'il disoit la vérité, il demandoit tout haut l'opinion des Juges, le plus ancien desquels respondoit à haute voix que par Sentence des *Chevaliers* & *Ecuyers* présens, il estoit ordonné que ce desloyal que le *poursuivant* venoit de nommer, estoit indigne du titre de Noble & de *Chevalier*, & que pour ses forfaits, il estoit dégradé de noblesse & condamné à la mort.

Ce qui estant prononcé, le Roy d'armes lui renversoit sur la teste ce bassin plein d'eau chaude, après quoy, les *Chevaliers*-Juges descendoient de l'échaffaut, se revestioient de robes & de chaperons de deuil, & s'en alloient à l'Eglise. Le dégradé

en estoit aussi descendu, non par le degré par lequel il estoit monté, mais par une corde qu'on lui attachoit sous les aisselles, & puis on le mettoit sur une claye, ou sur une civière, & on le couvroit d'un drap mortuaire, & ainsi il estoit porté à l'Eglise, les Prestres chantans dessus lui les *Vigiles* & les *Oremus* pour les Trépassés. Ce qui estant parachevé, le dégradé estoit livré au Juge Royal ou au Prévost, & puis à l'Exécuteur de la haute-Justice qui le mettoit à mort suivant ce qui avoit esté ordonné. Que si le Roy lui faisoit grace de la vie, on le bannissoit du Royaume à perpétuité, ou pour un certain tems.

Après cette exécution, les *Roy*s & *Héraults d'armes* déclaroient les enfans du dégradé, ignobles & roturiers, indignes de porter armes, & de se trouver & paraître à joustes, tournois, armées, cours & assemblées royales, sur peine d'estre dépouillés nuds & d'estre battus de verges, comme vilains & nez d'un père infâme.

Toutes les quelles cérémonies furent pratiquées au tems du Roy François I, contre le Capitaine Franget, vieil Gentilhomme, qui ayant esté ébably Gouverneur de Fontarabie par le Maréchal de Chabannes, & honoré par le Roy de la Charge de Capitaine de cinquante hommes d'armes pour la garde de cette Place importante, très-bien munie de gens & de vivres, & de choses nécessaires à

soutenir un long siège, la rendit au Connétable de Castille, sans avoir fait aucune résistance, & par une lasche & honteuse capitulation; de laquelle s'estant voulu venir excuser à Lyon où le Roy estoit, n'ayant pu justifier son dire; mais au contraire, estant convaincu de trahison, ou pour le moins d'une insigne lascheté, il fut sur l'échaffaut déformé de toutes pièces, son *escu* brisé, baptisé du nom de traître & de perfide, jetté du haut de l'échaffaut, la vie sauve à cause de sa vieillesse, mais dégradé de noblesse, déclaré roturier, & tous ses descendans taillables & incapables de porter les armes «.

On trouvera les détails d'une pareille exécution dans *Tirant-le-Blanc*. (Tom. I, p. 254 & suiv.) Et sur tous ces faits, les Romanciers ne sont pas moins croyables que les Historiens : les premiers se sont fait un devoir d'appuyer leurs fictions sur les véritables usages de la *Chevalerie*, & tous, ainsi que les seconds, attestent qu'elle exigeait l'honneur le plus intact de la part de ceux qui la composaient : il en était de même dans tous les corps, & si un de leurs membres manquait aux engagemens qu'il avait contractés, rien ne pouvait le sauver du châtement attaché à sa déloyauté. En 1596, Chanvreux, Conseiller du Roy, fut convaincu d'avoir fait une fausse procuration, & Chanvreux fut puni avec la dernière sévérité. Le

328 HISTOIRE UNIVERSELLE

récit de la manière dont il fut dégradé, servira de modèle aux Auteurs qui pourraient en avoir besoin.

» Du Samedi 25 Décembre, ce jour a esté prononcé l'arrest conclud hier contre Maître Claude de Chanvreux Conseiller en la Cour de Céans, lequel a esté fait venir au parquet de la dite Cour, pour assister à la dite prononciation d'Arrest, en habit de Conseiller, vestu d'une robe d'escarlate, & chaperon fourré, où il fut à genoux, teste nue, durant la prononciation qui fut faite par Monsieur Maître Jean de la Vacquerie, Chevalier & premier Président, présens les autres présidens en leurs manteaux & habits, & toutes les Chambres assemblées, les sièges hauts & bas remplis; & par ledit Arrest, entr'autres choses, ledit Chanvreux, pour faussetez par luy commises, subornations de Notaires & de tesmoins, touchant l'Evêché de Xaintes, desquelles il a esté convaincu, fut privé de son dit Office de Conseiller, & de tous Offices Royaux, & autres Offices de Judicature; & après ledit Arrest prononcé, fut mené par aucuns Huissiers de ladite Cour, sur la pierre de marbre en la Cour du Palais, & là, publiquement dépouillé de sa robe d'escarlate, lui fut osté aussi son chaperon & sa ceinture, & vestu d'une autre robe, fut mis nuds pieds & teste nue, & fut ramené au parquet, & fit amende honora-

ble *pro-ut in criminali*, & cria mercy à Dieu, au Roy & à la Justice & aux Parties Interressées, & fut la note de la fausse procuration dont est fait mention au procès, lacérée : ce fait, il fut ramené en la Cour du Palais, & livré au maistre des hautes œuvres qui le mit en une charette, & de là fut mené au Chastelet, où fut fait son cry, & dudit Chastelet au Pilory où on lui fit tourner trois tours, & après luy fut apposée une fleur de lys ardente au front. Ce fait, il fut descendu & conduit par les Huissiers jusques à la Porte Saint-Honoré, parce qu'il estoit banni du Royaume «.

Les loix sont toujours les mêmes dans tous les ordres ; l'honneur y est aussi respecté qu'il le fut autrefois, mais le particulier qui s'en écarte, est puni avec moins de rigueur, & par un principe de ce même honneur, on cache souvent des fautes qui dans l'esprit du vulgaire pourraient diminuer l'estime que doit inspirer le corps auquel il appartient. C'est un préjugé qu'il sera difficile de détruire en France ou, par une fatalité cruelle, un parent se trouve deshonoré par le crime de son parent. Si les vertus sont personnelles, pourquoi les taches ne le sont-elles pas, & puisque l'estime est un sentiment involontaire, est-il possible de cesser de l'accorder à celui qui n'a rien fait pour la perdre ? Mais revenons à notre objet. Les cérémonies funéraires en sont une partie, & nous allons

330 HISTOIRE UNIVERSELLE

dire quelque chose de celles qui se pratiquaient aux convois des anciens *Chevaliers*. Ceux des Rois & des Reines demanderont des détails plus étendus , auxquels , dans leur tems , nous joindrons la description des *catasfalques* & les dessins des *mausolées* les plus remarquables.

FUNÉRAILLES des Chevaliers.

Si les *Chevaliers* loyaux étaient généralement honorés de leur vivant , ils ne l'étaient pas moins après leur mort , & tous les Historiens sont garans de l'appareil avec lequel on célébrait leurs funérailles. Celles de Duguesclin nous en fourniront un exemple mémorable , & quelques traits sur la fin de la vie de ce grand homme nous conduiront à l'époque intéressante de son convoi dont le détail terminera cette seconde Partie de notre Volume , que la table jointe à la première nous a obligés de rendre de quelques pages plus courte que les autres.

La gloire dont le Connétable s'était couvert dans toutes les occasions , la fidélité avec laquelle il avait servi l'Etat , ne purent le mettre à l'abri des intrigues de la Cour , & Bureau de la Rivière ne craignit pas de faire entendre à Charles V que les Bretons ne se feraient pas révoltés si Duguesclin s'était acquitté avec plus de zèle des ordres que son maître lui avait donnés. Plein de la confiance qu'il devait avoir dans ce brave *Chevalier* , le Monarque fit peu d'attention aux propos de son favori , mais le plus léger soupçon

trait une injure pour Duguesclin qui de ce moment renvoya l'épée de Connétable & dit : *Puisque le Roy me tient pour suspect, moi qui l'ay loyalement servy, je ne demeureray jamais en son Royaume, ainsi m'en vais en Espagne, ou j'ay ma vie très-honorable, car j'y suis Duc & luy rends son épée. Dont pour ce vint un si grand bruit que ce fut merveille pour le fleur de la Rivière, & tant que tout le monde le commença à haïr, & montrèrent au Roy Charles tous les grands Seigneurs pourquoi le mouvoit de débouter ce vaillant Chevalier Messire Bertrand Duguesclin. Et sur ce le Roy Charles s'avisa & voulut réparer la chose, & envoya les Ducs d'Anjou & de Bourbon en Bretagne pour appaiser le Connétable du courroux qu'il avoit.*

Duguesclin se rendit avec peine, mais l'amour de la Patrie, l'attachement qu'il avoit pour son Prince, l'emportèrent sur l'outrage que l'on avoit fait à son honneur, & reprenant l'épée qu'il méritait si bien de porter, il se rendit en Guyenne dont il était question de chasser les Anglais. Il commença par assiéger le Château neuf, ou Chastel de Randon, & après quelques escarmouches de part & d'autres, les assiégés convinrent de remettre la Place, si le 12 de Juillet, ils n'avaient pas reçu les secours qui leur étaient nécessaires.

Ce fut pendant cette suspension d'armes que Duguesclin fut attaqué d'une fièvre continuë accompagnée de symptômes très-dangereux, & bientôt

332 HISTOIRE UNIVERSELLE

les Médecins jugèrent que la maladie était mortelle , tant à cause des chaleurs excessives qu'il faisoit alors , qu'en raison des fatigues qui , pendant quarante ans , avaient épuisé les forces du Connétable. A cette nouvelle , la consternation se répandit parmi les Capitaines & les Soldats ; jour & nuit , les Autels furent environnés de gens qui ne cessaient de former des vœux pour le rétablissement de sa santé , & les assiégés même firent des prières publiques pour demander à Dieu la guérison d'un ennemi si redoutable pour eux , mais si rempli de vertus , si bon , si généreux dans la victoire , qu'ils s'estimaient glorieux de lui rendre les armes.

Duguesclin sentit son état , & trop ferme pour s'en alarmer , il demanda les Sacremens qu'il reçut avec la plus grande tranquillité. Après cela , il donna ordre à ses affaires domestiques , dicta son testament , assigna des récompenses à tous les gens de sa maison , fit à Jeanne de Laval sa femme , & à Olivier Duguesclin son frère , des largeesses proportionnées à la tendresse qu'il avait toujours eue pour eux , & chargea le Maréchal de Sancerre de supplier le Roi d'avoir pour ces deux personnes autant de bontés qu'il en avait eues pour lui. Ensuite il se fit apporter sur son lit l'épée de Connétable , la prit nue entre ses mains , la regarda en silence pendant quelques momens , & rappelant ses forces , il dit au Maréchal que nous venons de nommer : *En con-*

Fixant cette épée , je viens d'examiner si j'ai manqué à la bien employer. J'avoue que d'autres en auraient fait meilleur usage , mais personne n'aurait eu les intentions plus pures. Je ne regrette en mourant , que de n'avoir pas chassé les Anglais du Royaume comme je l'avais espéré ; Dieu en a réservé la gloire à quelqu'autre qui en sera plus digne que moi ; c'est peut-être à vous , M. le Maréchal , que le ciel en fera la grace , je le souhaite & vous regarde comme l'homme du Royaume à qui l'honneur en appartient principalement.

Après ces paroles , il se fit découvrir la tête ; baissa respectueusement l'épée , & reprit , en s'adressant au Maréchal : Recevez-la de ma main , & en la rendant au Roi , je vous supplie de lui exprimer toute ma reconnaissance de ses bienfaits , ainsi que le regret des fautes que par imprudence je pourrais avoir faites contre son service , mais qui n'ont jamais été volontaires. Assurez-le que je meurs son serviteur & le plus humble de tous. Adieu , M. le Maréchal. Mes chers compagnons , ajouta-t-il en parlant aux vieux Capitaines qui environnaient son lit & qui fondaient en larmes comme M. de Sancerre : Vous voyez mon état & vous sentez que la mort qui me surprend , vous prive de ce que j'aurais voulu faire pour vous , mais que cela ne vous décourage pas. Si je ne puis parler au Roi en votre faveur , que vos services parlent pour vous : il est juste , il est généreux ,

corps, sur un carreau de velours violet semé de fleurs de lys d'or, & l'appartement rempli par les plus grands de l'armée.

Le Maréchal de Sancerre introduisit le Commandant Anglais & ses Capitaines qui se mirent à genoux pour faire leur prière après laquelle le Commandant se releva & dit : *ce n'est point à ce corps que je vois gissant & insensible, c'est à vous même, M. le Connétable, que je rends ma place : votre ame immortelle a eu seule le pouvoir de me réduire à la remettre aux François, quoique j'aye juré au Roy d'Angleterre de la lui conserver jusqu'à la dernière goutte de mon sang.* Ces paroles finies, il posa les clefs aux pieds du mort, & se retira.

La consternation fut égale dans les deux armées, à la Cour & dans les Provinces, mais personne ne témoigna plus d'affliction que le Roy qui perdait tout à la fois un ami & un guerrier qui était le soutien de son Royaume.

Aussi - tôt que Castel Randon fut rendu, le Maréchal de Sancerre fit embaumer le Connétable & enterrer ses entrailles dans l'Eglise des Cordeliers du Puy en Velay. A l'égard du corps, il resta en dépôt quelques jours pendant lesquels on lui fit des services solennels, après quoi il fut remis dans le cercueil pour être conduit en Bretagne chez les Dominicains de Dinan où Dugues-
clin.

clin, avait demandé d'être inhumé avec ses ancêtres qui y avaient leur sépulture.

Par-tout où il passa, les chemins furent couverts de peuple qui se désespérait de l'avoir perdu, & dans toutes les Eglises on lui prononça des oraisons funèbres dans lesquelles on le nomma le *conservateur* du Royaume, le *libérateur* de la Patrie &c. Mais ce fut sur-tout au Mans que l'attachement & la désolation éclatèrent avec le plus de force. Les Habitans de cette Ville n'avaient point oublié qu'ils devaient à Duguesclin la conservation de leur vie & de leurs biens; que sans lui ils seraient tombés au pouvoir des Anglais, & tous les Citoyens réunis étaient résolus de garder son corps, lorsqu'il arriva des ordres du Roi, avec un Cortège pour l'accompagner jusqu'à St. Denis. Les Parisiens lui préparèrent des honneurs dignes de sa mémoire, & fermèrent leurs boutiques le jour qu'il devait arriver, mais Charles fit arrêter la marche à St. Cloud, & le Connétable fut conduit tout droit à St. Denis. On y courut en foule & la pompe funéraire y fut célébrée avec les cérémonies observées aux obsèques des Rois. Les Ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne & de Bourbon étaient à la tête du deuil, & l'on prononça l'oraison funèbre du mort, honneur qui dans cette Eglise, suivant l'opinion de M. le La-

338 HISTOIRE UNIVERSELLE

boureur, n'avait encore été accordé qu'aux Rois & aux Princes.

Charles V avait fait construire une Chapelle pour lui & pour la Reine Jeanne sa Femme qui y reposait depuis l'an 1377, & ce fut dans cette même Chapelle, dans le même caveau qu'il voulut que l'on plaçât le Connétable en l'honneur duquel il fonda une Lampe qui doit brûler jour & nuit à perpétuité devant le tombeau qu'il lui fit faire. C'est un monument de marbre de trois pieds de hauteur, sur lequel est représentée de grandeur naturelle, la personne de Duguesclin en marbre blanc, & couchée de son long, les pieds vers l'autel. Derrière sa tête, on lit cette courte & modeste épigramme.

*Cy gist noble homme, Messire Bertrand Duguesclin,
Comte de Longueville, Connétable de France, lequel
Trépassa devant Castel-neuf de Rendon en Gévaudan,
Le 13^e jour de Juillet M. CCC. LXXX. Priez pour son ame.*

Au bout de quelques mois le Roi suivit le Connétable, & dix ans après sa mort, ce même Connétable reçut encore de Charles VI des preuves de la vénération que l'on conservait pour son nom & pour sa bravoure. Ce fait est confirmé par plusieurs Ecrivains, & ce sont les paroles même de M. le Laboureur que nous allons rapporter : voici comme il s'exprime.

« Auparavant que de partir de St. Denis, le Roi voulut que toute la Noblesse qu'il y avait rassemblée, assistât aux Funérailles de Messire Bertrand Duguesclin auquel il voulait décerner de nouveaux honneurs, & il n'y eut personne qui ne fût bien aise de rendre ce devoir à une mémoire si précieuse, & d'avoir un exemple par la pompe Royale de cette cérémonie, qui pût engager les Gentilshommes à faire des actions qui les rendissent dignes de tous les honneurs qu'on rend aux Souverains. L'Eglise avait été préparée, (d'autant qu'on se divertissait aux Tournois,) & on avait mis la représentation de cet illustre défunt sous une grande Chapelle ardente, toute couverte de torches & de cierges, au milieu du chœur qui en fut aussi tout environné, & qui brûlèrent tant que le Service dura.

Le Deuil fut mené par Messire Olivier de Clisson Connétable de France, & par les deux Maréchaux, Messire Louis de Sancerre, & Messire Monton de Blainville, & il était représenté par le Comte de Longueville, Olivier Duguesclin, frère du défunt, & par plusieurs autres Seigneurs de qualité, tous de ses parens ou de ses principaux amis, vêtus de noir, qui firent l'offrande d'une façon toute militaire & qui n'avait point encore été pratiquée dans notre Royale Abbaye.

(Jean le Laboureur eut un frère qui fut bailli de

Saint-Denys.) L'évêque d'Auxerre qui célébrait la Messe conventuelle, étant à l'offerte, il descendit avec le Roi pour la recevoir, jusqu'à la porte du Chœur, & là, parurent quatre *Chevaliers* armés de toutes pièces & des mêmes armes du Connétable qu'ils représentaient parfaitement, suivis de quatre *Ecuyers* montés sur les plus beaux chevaux de l'écurie du Roi, caparaçonnés des armoiries du même Connétable, & portant ses *bannières* jadis si redoutables aux ennemis de l'Etat. L'Evêque reçut ces chevaux par l'imposition des mains sur leurs têtes, & on les remena en même-tems qu'il retourna à l'Autel, mais il fallut pour cela composer du prix ou de la récompense, pour le droit des Religieux & de l'Abbaye à qui ils appartenaient. Après cela, marchèrent à l'offrande le Connétable de Clifson & les deux Maréchaux au milieu de huit Seigneurs de marque, qui portaient chacun un *écu* aux armes du défunt, la pointe en haut, en signe de perte de sa noblesse terrestre, & tous entourés de cierges allumés. Puis, suivirent M. le Duc de Tourraine frère du Roi, Jean Comte de Nevers fils du Duc de Bourgogne, Messire Pierre fils du Roi de Navarre, tous Princes du sang, & Messire Henri de Bar aussi cousin du Roi, tous la vue baissée, & portant chacun une épée nue par la pointe, pour marque qu'ils offraient à Dieu les victoires qu'il avait remportées, & qu'ils avouaient

qu'on les avait reçues de sa grace par la valeur du défunt.

Au troisième rang , parurent quatre autres des plus grands de la Cour , armés de pied en cap , conduits par huit *Ecuyers* choisis dans la plus jeune noblesse , portant chacun un casque entre les mains ; puis quatre autres aussi vêtus de noir , avec chacun une *bannière* déployée & armoyée des armes de Duguesclin , qui sont d'argent à l'aigle impériale de sable.

Tout cela marcha pas à pas avec beaucoup de gravité & de marque de deuil , & chacun en son rang s'agenouilla devant l'Autel où furent déposées toutes les pièces d'honneur , & se retira dans le même ordre , après avoir baisé les mains du Prélat officiant. L'offerte finie , l'Evêque monta en chaire devant la Chapelle des Martyrs pour faire l'Oraison funèbre , & il ne s'acquita pas moins heureusement des louanges qu'il devait à la mémoire de son Héros , que de l'obligation d'inspirer à toute la Noblesse là présente , la généreuse obligation d'aspirer à la même gloire. Il prit pour thème : *Nominatus est usque ad extrema terra*. Sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre ; & fit voir par les grands récits de ses grands travaux de guerre , de ses merveilleux faits d'armes , de ses trophées & de ses triomphes , qu'il avait été la véritable fleur de *Chevalerie* , & que le vrai nom de *preux* ne se devait

qu'à ceux qui, comme lui, se signalaient également en valeur & en probité. Il exhorta les Nobles à servir Sa Majesté avec une parfaite soumission, il leur remontra que ce n'était que par son ordre & pour son service qu'ils devaient prendre les armes. Mais la présence du Roi ne l'empêcha pas de dire aussi qu'il fallait que la cause en fût juste, & qu'il fallait encore que leur intention fût droite & équitable pour les rendre innocens de tous les malheurs & des cruautés de la guerre, & par toutes sortes d'exemples qu'il tira de toutes les histoires tant saintes que profanes, qu'il fallait autant d'honneur & de vertu, que de valeur & d'expérience dans les armes, pour mériter dans cette condition la grace de Dieu & l'estime des hommes, & pour être digne de la réputation de Messire Bertrand qu'il recommandait à leurs prières & pour lequel il allait achever la Messe «.

Duguesclin eut deux femmes dont il ne laissa point d'enfans, & sa dernière, Jeanne de Laval, rendit les plus grands honneurs à sa mémoire. » Tous les Ecrivains, reprend M. le Laboureur, conviennent de sa difformité dans l'enfance, & les années l'avaient peu corrigée. Sa personne, sa physionomie, son regard, tout était désagréable. Il avait le visage tout rond, le col court, les cheveux touffus, la taille ramassée, les jambes mal faites, les épaules épaisses & un peu élevées. Il semble que

L'Auteur de la nature avait voulu, par les disgraces du corps, faire un contraste plus frappant avec les graces de l'ame, du cœur & de l'esprit dont il l'avait comblé «.

Il n'est personne que ce récit ne doive intéresser, & nous le terminerons par un trait qui ne fait pas moins d'honneur à Charles V, qu'à Duguesclin : après la mort de celui-ci, les Officiers & les Domestiques qui lui avaient appartenu, désirèrent prendre congé du Roi, mais le Roi répondit que cet instant ajouterait encore à la douleur dont il était pénétré, & leur fit distribuer des récompenses proportionnées aux grades qu'ils avaient occupés près du Connétable.

En général, il paraît que les Anciens avaient établi des règles pour la construction des tombeaux des *Chevaliers* & que ces règles variaient, tant selon leurs qualités, que selon leur genre de mort. D'après cela, la Colombière prétend que sur le monument qui offrait leurs effigies, on donnait différentes positions à leurs *épées*, à leurs *heaumes*, à leurs *boucliers*, suivant les circonstances qui avaient accompagné leur trépas, soit qu'ils fussent morts à la guerre, dans les combats, dans les croisades, ou dans le sein de la paix ; soit enfin qu'ils eussent été vainqueurs, vaincus, ou prisonniers.

» Les *Chevaliers*, c'est lui qui parle, ne pouvaient être représentés avec leur cotte-d'armes, &

ce n'est qu'ils eussent perdu la vie à la guerre, ou qu'ils fussent morts & enterrés dans leurs Seigneuries; & en ce cas, pour donner à connoître qu'ils estoient décédés dans leur lit en pleine paix, on les figuroit sur leurs tombeaux avec cette même cotte-d'armes dépeinte; la teste descouverte, sans espée, les yeux fermés, & leurs pieds appuyés contre le dos d'un levrier.

Ceux qui mouroient dans une bataille, ou rencontre mortelle du costé des victorieux, devoient estre figurés l'espée nuë levée, à la main droite, & leur *escu* au bras fenestre, le casque ou l'armer en teste, que quelques-uns ont cru devoir estre fermé & la visière abattue pour dénoter encore mieux qu'ils estoient morts en combattant contre leurs ennemis, ayant leurs cottes ceintes sur leurs armes, avec une écharpe, ou ceinture, & au-dessous de leurs pieds, un lion vivant.

Ceux qui mouroient en rencontre ou bataille du costé des vaincus, devoient estre figurés sans cotte-d'armes, l'espée ceinte au costé dans le fourreau, la visière levée & ouverte, les mains jointes devant leur poitrine, & leurs pieds appuyés contre le dos d'un lion mort & terrassé.

Ceux qui mouroient en prison, ou auparavant qu'ils eussent payé leur rançon, estoient représentés sur leurs tombes sans esperons, sans casque, sans

cotte-d'armes & sans espée, le fourreau d'icelle seulement ceint & pendant à leur costé.

Anciennement l'enfant d'un Gouverneur de Province ou de Place, ou d'un Général, s'il estoit né dans une ville assiégée, ou dans l'armée, quelque jeune qu'il pût estre lorsqu'il mouroit, on le figuroit sur sa tombe, armé de toutes pièces, la teste sur le *heaume* en façon d'oreiller, vestu d'une cotte-d'armes de sa grandeur. On en voit un exemple dans l'Eglise de Saint-Ouen à Rouen.

Le *Chevalier* qui après avoir hanté les armes toute sa vie, se mettoit en religion & y mouroit, devoit estre figuré armé de toutes pièces, l'espée au costé en la part de dessous; & en celle de dessus, il devoit estre représenté vestu d'un habit de Religieux de l'ordre dont il avoit esté. Au-dessous de ses pieds, estoit l'escu de ses armes en forme de planchette.

Le *Chevalier* qui estoit demeuré victorieux en champ clos pour quelque querelle que ce fust, estoit figuré sur sa tombe, armé des mêmes armes avec lesquelles il avoit combattu. Il tenoit sa hache & son espée entre ses bras, & le dextre estoit croisé sur le sénéstre.

Celui au contraire qui avoit esté vaincu & tué en champ clos pour un différend d'honneur, devoit estre représenté sur sa tombe, armé de toutes pièces, sa hache, son espée couchées auprès de

lui, hors de ses bras, & le dextre croisé sur le fenestre. S'il étoit mort pour quelque crime capital, soit qu'il eust esté appellant ou deffendant, on se gardoit bien de lui ériger un tombeau «.

L'Auteur du Roman de Lancelot assure qu'aucuns de ceux auxquels on n'avait rien à reprocher, n'étaient mis en terre, sans être armés de toutes pièces, & on lit dans l'Histoire de Languedoc, Tome IV page 520, qu'au quatorzième siècle, la pompe de leurs funérailles égalait presque celle qui était employée aux convois des Souverains. *Les Seigneurs ordonnoient souvent à cette occasion, dans leurs testamens, des dépenses excessives. On observoit une coutume singulière aux enterremens des Barons & des autres Chevaliers. On faisoit coucher dans le lit de parade qui se portoit au convoi, un homme vivant armé de pied en cap, pour représenter la personne du défunt : on trouve dans les comptes de la maison de Polignac, qu'en 1375, on donna cinq sols à Blaise pour avoir fait le Chevalier mort à la sépulture de Jean, fils de Randonnet Armand, Vicomte de Polignac.*

L'esprit de l'ancienne Chevalerie s'est conservé long-tems parmi les Anglais, & ces mêmes Anglais faisant en 1591 le siège de Rouen avec Henri IV, réservèrent au Colonel de leur Infanterie une pompe funèbre digne du sentiment qui les animait. Ce Colonel, neveu du Comte d'Essex,

fut tué dans une attaque, & ses compatriotes mirent son corps dans un cercueil de plomb qu'ils conservèrent jusqu'à leur départ, dans le dessein de le faire entrer dans la ville par la brèche, s'ils avaient l'occasion de donner un assaut. Ils voulaient, disaient-ils, l'y transporter par un chemin qu'il leur aurait fait prendre, si la mort ne l'en eût empêché. Leur espoir ne réussit pas, & le corps du Colonel fut remporté en Angleterre.

Les épées & les autres armes que les *Chevaliers* avaient portées dans les combats, devenaient l'objet de l'ambition des Capitaines qui leur survivaient, & même de celles des Princes Souverains qui desiraient les avoir comme des monumens curieux.

Celle du Chevalier Bayard a esté mal conservée, ceux qui restent de son nom ne savent ce qu'elle est devenue. Le Duc Charles Emmanuel de Savoye, petit-fils du Roy François, qui, vaillant comme luy, aime les vaillans & honore leur mémoire, a désiré de l'avoir pour la mettre au nombre des choses rares qu'il conserve en sa galerie à Turin, mais ne l'ayant peu rencontrer, quelque diligente recherche qu'il en ait fait, il a mis en sa place la masse d'armes dont le Chevalier se servoit en guerre, qu'il a retirée avec instance de Charles du Motet, sieur de Chichiliane, brave & sage Gentilhomme du Dauphiné qui la gardoit soigneusement; il luy escrivit une fort honnestre lettre, le priant de luy en faire présent, & qu'il la

348 HISTOIRE UNIVERSELLE

chériroit comme chose très-précieuse, adjoustant pour l'honneur du Chevalier, que parmi le contentement qu'il auroit de voir cette pièce au lieu plus digne de sa gallerie, il estoit déplaisant de quoy elle ne seroit en si bonnes mains que celles de son premier maistre.

Quelquefois ces mêmes armes étaient consacrées dans les Eglises, & l'on prétend que l'épée de Charlemagne dont se servit la Pucelle d'Orléans, était à Sainte-Catherine de Fierbois, bourg de la Tourraine, situé à une lieue de Sainte-Maure : on ajoute qu'elle la trouva dans le tombeau d'un soldat. Cette épée est aujourd'hui au trésor de St-Denis. (*Voyez le Dictionnaire universel de la France, Paris, 1726.*)

L'article des *Mausolées* & des *Catfalques* des Rois nous ramèneront nécessairement à cette matière : nous en donnerons, comme nous l'avons dit, les dessins qui peuvent servir au Théâtre, & nous nous contenterons d'ajouter ici avec l'Abbé de Fleury, que de tout tems les Chrétiens ont fait les sépultures avec le plus grand soin. Ils ne brûlaient point les corps comme les Grecs & les Romains, ils n'avaient point la curieuse superstition des Egyptiens qui les gardaient exposés à la vue sur des lits de parade placés dans leurs maisons, mais ils les lavaient comme les Juifs, ils les embaumaient, les enveloppaient de linges très-fins ou d'étoffe de soie, quel-

quelquefois même les revêtaient d'habits précieux , & après les avoir conservés pendant trois jours , ils les accompagnaient au tombeau en chantant des hymnes & des psaumes. Ils éclairaient le convoi par un grand nombre de cierges , ils offraient des sacrifices , & lorsque la cérémonie était finie , ils donnaient aux pauvres le repas nommé *Agapé* , après lequel ils leur distribuaient des aumônes. Souvent on inhumait les défunts avec différentes choses , comme les marques de leur dignité , les instrumens de leur martyre , des phioles ou des éponges pleines de leur sang , des médailles , des feuilles de laurier , des croix &c. On observait aussi de les poser sur le dos , le visage tourné vers l'Orient , & surtout de les cacher à tous les yeux , ou de les ranger dans des caves ; coutume bien différente de celle des Payens qui bâtissaient à leurs morts des sépultures magnifiques le long des grands chemins.

Fin de la seconde Partie du huitième Volume.

ERRATA de la première Partie.

PAGE 12, lignes 16, privé, *lisez* privée.

Seconde Partie.

- P. 181, ligne 16, texte, *lisez* texte.
P. 182, ligne 1, Chevalies, *lisez* Chevaliers.
P. 183, ligne 12, corps, *lisez* coups.
P. 301, ligne 15, romptait, *lisez* rompait.
P. 325, ligne 1, renfermés, *lisez* renfermées.

De l'imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1780.

